U d'/of OTTAWA
39003001702751

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/mespretreslettre09math

A

MES PRÊTRES

IX

"DILIGES — TU AIMERAS"
LA CHARITE

OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE

DE

REGINA

—

1924

Lebeau, ptre.

Bonne et heureuse année à mon
bon et cher Mgr LeBeau

Mgr O.-E. Mathieu

Archevêque de Régina

"DILIGES — TU AIMERAS"

LA CHARITÉ

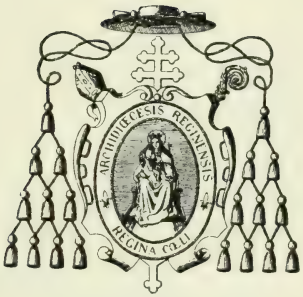
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

A

MES PRÊTRES

IX

OCT 04 1973



"DILIGES — TU AIMERAS"
LA CHARITE

OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE

DE

REGINA

—

1924

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

BX
894
.M36A43
1914
v.9

A MES PRÊTRES

BIEN CHER COLLABORATEURS,

Saint Paul écrivait un jour aux Colossiens : " Je veux que vous sachiez combien est étendue la sollicitude que j'ai pour vous, combien je désire que vos cœurs soient enrichis d'une pleine conviction en ce qui regarde la connaissance de Jésus parce qu'en Lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science." (COL. II,1).

C'est ce sentiment qui fait battre le cœur de votre archevêque qui vous offre ces pages qu'il a écrites en s'appuyant bien plus sur son attachement pour vous et sur sa confiance en Dieu que sur ses forces insuffisantes. Il tient à ce que vous compreniez de plus en plus comme elles sont graves et formidables les obligations qu'ont les pasteurs de travailler non seulement à leur propre perfection mais aussi au salut des âmes commises à leurs soins. C'est une charge qui serait capable de faire plier et trembler les épaules des anges : **" onus etiam angelicis humeris formidandum".** (*Cond. Trid.*). *Le pasteur est obligé :* **quod ægrotum est curare, quod infirmum est consolidare, quod confractum est alligare, quod abjectum est reducere, quod periit quærere, quod pingue et forte est custodire ;** *" de guérir ce qui est malade, de fortifier ce qui est faible et infirme, de bander et de lier ce qui est rompu, de ramener ce qui a été rejeté, de rechercher ce qui a été perdu ou égaré, de conserver ce qui est fort."* (EZECH. IV).

La chose la plus nécessaire pour s'acquitter de ces obligations est de se comporter de telle façon que sa vie soit un modèle de vertu et un exemple de toutes sortes de bonnes œuvres. " Soyez l'exemple des fidèles, dit saint Paul parlant à un pasteur, dans vos paroles, dans vos conversations, par la charité, la foi, la chasteté. " (TIM. I, 12). *" Faites en sorte, dit-il à un autre, qu'en tout lieu, en tout temps, en toutes choses, vous soyez un exemple de bonnes œuvres. "* (TIM. II, 7). *Un pasteur doit être tel qu'il puisse dire avec le grand*

Apôtre aussi : " Nous portons partout la bonne odeur de Jésus-Christ," (Cor. II, 14), *c'est-à-dire, l'odeur de sa charité, de sa pureté, de son humilité, de sa patience et des autres vertus. Aux jours d'ordination, quand l'évêque a fini d'accomplir les rites sacrés, il adresse à ses nouveaux fils spirituels ces belles paroles : "* **sit odor vitæ vestræ delectamentum Ecclesiæ,** *que désormais l'odeur de votre vie soit la joie de l'Eglise divine. " Et c'est là l'idée vraie de la vie sacerdotale ; elle doit être un parfum et ce parfum doit s'exhaler de manière à réjouir ceux qui le respirent.*

Et pour la mener, cette vie sacerdotale, il faut pratiquer la charité qui est la vertu des vertus ; il faut absolument que notre cœur en soit orné. Elle remplit au firmament des âmes un office analogue à celui que remplit le soleil dans la nature. Saint François de Sales la compare tantôt à un soleil qui embellit l'âme de ses rayons, tantôt à une reine de majesté assise dans la volonté comme sur son trône d'où elle répand sur toute l'âme ses suavités et ses douceurs, la rendant, par ce moyen, toute belle, agréable et aimable à la divine bonté.

Puisque telle est l'excellence de la charité, il faut faire en sorte que notre cœur soit toujours orné et pénétré de cette belle vertu ; il faut qu'elle devienne la vie de notre âme comme notre âme est la vie de notre corps. Laissons notre cœur s'envoler par attrait et par besoin vers celui de Jésus, et, dans ce sanctuaire divin du Verbe incarné, accordons notre amour avec les suaves harmonies de la charité divine ; ayons de la tendresse pour Celui qui n'a eu pour nous que des miséricordes ; reconnaissons les immenses bienfaits que nous en avons reçus et rendons notre gratitude tendre et affectueuse ; ne nous lassons pas de le bénir, de l'admirer, de nous laisser charmer par ses attraits, de savourer les douceurs ineffables de son amour et d'en faire l'objet constant de nos contemplations pour devenir davantage ensuite l'objet de ses tendresses et de ses miséricordieuses complaisances.

Et cet amour que nous apprécierons, nous nous efforcerons de le procurer à ceux qui nous sont confiés. Ne serait-ce pas de l'égoïsme que de garder pour nous seuls un pareil trésor ? Si nous aimons véritablement Jésus, non seulement nous nous efforcerons de lui obéir en toute chose, nous chanterons ses perfections de tout l'élan de notre âme, nous nous attristerons des injures qui sont faites à

son cœur et lui en offrirons des amendes honorables, mais nous nous emploierons avec zèle à étendre son règne dans les âmes, nous nous efforcerons de procurer sa gloire, nous nous dépensereons avec joie, nous irons, s'il le faut, jusqu'à nous épuiser, selon la belle parole de saint Paul : " **Libentissime impendam et superimpendar.** " (II, Cor. XII, 15).

C'est pour raviver en vous ces nobles sentiments que nous avons écrit et que nous vous offrons ces pages que nous demandons à notre aimable Jésus de bénir. Puisse-t-il jeter des regards de miséricorde sur vous tous ! Puisse-t-il se rappeler et accomplir au milieu de vous la promesse qu'il a faite à son Eglise, de sanctifier ses ministres et ses prêtres qui doivent être eux-mêmes les sanctificateurs de son peuple ! Lui seul peut faire de vous les modèles des peuples dont il vous a établis les conducteurs et les guides ; lui seul peut faire que vous inspiriez aux fidèles du respect pour les choses saintes, en les traitant vous-mêmes saintement, que vous paraissiez au pied des autels comme les vieillards devant le trône de l'agneau, frappés de la majesté qui y réside ; que la modestie, la ferveur, la profonde religion dont vous accompagnez vos fonctions sacerdotales, apprennent aux fidèles les dispositions avec lesquelles ils doivent y asister.

Aimons donc Dieu, aimons le prochain, pratiquons la charité, nous vivrons alors cette vie de la terre comme une continuelle ascension vers la vie du ciel ; notre vie sera celle du Christ, **mihi vivere Christus est,** *et la mort pour nous sera un gain,* **et mori lucrum,** *le gain inestimable d'une paix, d'une joie, d'une gloire, d'une béatitude éternelle.*

† Olivier-Elzéar,
Archevêque de Regina.

CHAPITRE PREMIER

CHARITE ENVERS DIEU

1. — *La Charité, la première des vertus*

Il y a dans le langage humain un mot qui résume toute vie sacerdotale, toute vie chrétienne, un mot tellement saint que Dieu lui-même a voulu se définir par lui, tellement doux qu'il se porte instinctivement aux lèvres de celui qui implore, de celui qui a pitié : c'est le mot béni de *charité*. La charité, voilà le lien principal qui unit l'homme à Dieu et les hommes entre eux ; c'est la voie la plus directe pour nous conduire au ciel ; c'est ce qui résume toute religion, toute piété. C'est là ce que nous affirme saint Paul : *plenitudo legis est dilection.* (Rom. XIII, 10).

Les vertus surnaturelles sont à notre âme ce que les fleurs sont à un jardin, ce que les astres sont au firmament. Elles l'ornent, l'embellissent et la rendent apte à mériter les complaisances de l'adorable Trinité. Mais, de même que les fleurs n'ont pas toutes la même couleur, la même forme, le même parfum, ni les astres la même grandeur, de même les vertus n'ont pas toutes le même prix, le même éclat. Les plus précieuses sont les vertus théologales et parmi elles la charité sans conteste a le pas sur ses deux sœurs. C'est encore saint Paul qui nous l'enseigne ; après les avoir énumérées toutes, il ajoute : " la plus grande est la charité, *major autem est charitas.* " Et aussitôt il en donne la raison : " C'est, dit-il, que la charité ne finira jamais, *nunquam excidit.*"

La foi devra disparaître. Elle n'aura plus sa raison d'être quand nous verrons non plus seulement " en énigme et comme à travers un miroir, mais face à face, ce que nous croyons ici-bas,

videmus nunc in speculum et in ænigmate, tunc autem facie ad faciem." (I Ad Cor. xiii, 12.)

L'espérance s'effacera devant la réalisation des promesses dont elle était la gardienne. Seule la charité demeurera ; elle trouvera sa consommation et sa perfection dans l'union béatifique. Après avoir fait la consolation et le mérite des exilés voyageurs sur la terre, elle sera la récompense impérissable des élus dans le ciel. C'est pour cela que saint Thomas l'appelle : " la vertu de beaucoup la principale, *principalissima virtus ;* la mère de toutes les vertus en tant qu'elle les renferme toutes, *mater aliarum et radix, in quantum est omnium virtutum forma.* "

Il ne faut donc pas s'étonner si le grand Apôtre, après avoir recommandé à ses disciples la pratique des vertus chrétiennes, leur dit : " par dessus tout, ayez la charité qui est le lien de la perfection : *super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.* " (Ad Col. iii, 14).

Sachant l'indispensable nécessité de cette vertu, l'athlète admirable s'écrie : " Qui nous arrachera à l'amour du Christ ? les tribulations, les misères, la persécution, la faim, la nudité, le danger, le feu ? . . . Ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune créature ne pourra nous arracher à l'amour de Dieu en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Quand je parlerais la langue des hommes et celle des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante ; quand j'aurais l'esprit de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et possèderais la science universelle ; quand j'aurais cette foi puissante qui fait transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ; et quand bien même je distribuerais tous mes biens pour en nourrir les pauvres et livrerais mon corps au martyre pour être consumé par le feu, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. " (Ad Rom., viii, 35).

Le grand Apôtre savait que Jésus avait voulu être aimé ; il se rappelait le premier et le plus grand de ses commandements : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde. . . hoc est primum et maximum mandatum.* (Matt. xxii, 37). C'est le commandement qui renferme tous les autres ; car quand on aime Dieu, on est

fidèle à tous les autres préceptes. De là cette parole de saint Augustin : *Ama et fac quod vis*, " aimez et faites ce que vous voudrez. "

Il est bon de se recueillir pour écouter Dieu lui-même nous imposant l'obligation de l'aimer.

Voyez le Sinaï et les éclairs qui l'illuminent ; entendez le tonnerre qui gronde et jette la consternation et l'effroi dans le cœur des enfants d'Israël ; C'est Dieu qui donne sa loi à Moïse au milieu de ce formidable appareil, et voici en quels termes le grand législateur des Hébreux promulgue le premier commandement de la loi divine : " Ecoute, Israël, ce que ton Dieu te commande ; tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces. Tu conserveras précieusement ces paroles dans ton cœur ; tu les enseigneras à tes enfants ; tu les méditeras à ton foyer, le long de ton chemin, le matin et le soir, tu les attacheras à ta main ; tu les placeras entre tes yeux afin de ne jamais les perdre de vue ; tu les inscriras sur le seuil et sur la porte de ta maison. " (Deut. vi, 5) Et ailleurs : " Maintenant, ô Israël, ton Dieu, que demande-t-il de toi ? Que tu l'aimes de tout ton cœur, de toute ton âme. " (Deut. x, 12) Et encore : " O Israël, aime le Seigneur, ton Dieu ; si tu l'aimes de toute ton âme, il te bénira. " (Deut, iv, 30)

Un docteur, s'approchant un jour de Notre-Seigneur, lui adressa cette question : " Maître, quel est le grand commandement de la loi ? " Et Jésus-Christ lui répondit : " Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. C'est là le plus grand et le premier de tous les commandements. "

---

2. *Grandeur de l'amour de Dieu pour l'homme*

Dieu pouvait-il nous donner un commandement plus doux que celui de l'aimer ? En effet qu'est-ce que Dieu ?

Dieu, c'est l'être infini dans toutes ses perfections, renfermant en lui-même et à un degré infini tout ce qui attire et ravit le cœur de l'homme ; Dieu est grand d'une grandeur qui fait pâlir toutes les grandeurs du ciel et de la terre. Il est puissant ; un acte de sa volonté a créé le monde et d'une seule parole il peut le détruire. Il est riche ; il possède toutes les créatures célestes et tous les trésors de la terre. Il est beau et le moindre rayon de sa beauté suffit à jeter l'âme dans une extase éternelle. Il est bienfaisant ; il éprouve un besoin infini de nous faire du bien ; de nous rendre heureux. Dieu est miséricordieux ; il pardonne au plus grand pécheur, lorsque celui-ci s'humilie et se repent de sa faute. Dieu est reconnaissant ; il récompense au centuple la moindre chose que nous faisons pour son amour. Il est aimable et d'une amabilité telle que les élus ne pourront se rassasier de le voir et de l'aimer ; à chaque instant ils goûteront une joie indicible, un bonheur toujours nouveau.

Ces perfections infinies prouvent qu'il mérite d'être aimé. Il le mérite aussi pour l'immense amour qu'il nous porte. Si l'on réunissait l'amour de tous les hommes, de tous les saints, de tous les anges, on ne parviendrait pas à égaler la moindre partie de l'amour que Dieu porte à chacun de nous ; car il nous aime infiniment. Et depuis combien de temps nous aime-t-il ? Depuis l'éternité !

Avant de faire le ciel et la terre, il n'y avait que lui ; il était, car il n'a jamais commencé à être, mais il était seul. Hors lui, il n'y avait rien. Il jouissait de lui-même dans cette solitude bien heureuse ; il se suffisait à lui-même, il n'avait besoin de trouver rien en dehors de lui, puisque c'est lui qui donne, bien loin de recevoir, à tout ce qui n'est pas lui-même. Par sa parole toute puissante, par un acte de sa volonté qui fait tout ce qu'elle veut, il fit que ce monde qui n'était pas commençât à être.

Et pourquoi fit-il toutes ces choses ? Elles furent toutes faites pour l'homme. C'est pour lui qu'il tira du néant tant de créatures admirables destinées à le servir, à lui rappeler sans cesse et l'amour qu'il nous porte et celui qu'il nous demande en retour. C'est pour nous que naissent les fleurs du printemps ; pour nous les chaleurs de l'été jaunissent les moissons ; pour nous

l'automne nourrit les fruits. La nature entière à été créée pour nous. Si nous voulons avoir une preuve de l'amour de Dieu pour nous, regardons donc les cieux, le firmament. Quelle profusion de merveilles ! Le jour n'a qu'un soleil, la nuit en a de milliers et la course de ces voyageurs célestes est si rapide qu'en comparaison de leur vitesse la foudre se traine sur ses ailes de feu. La pensée seule peut les suivre dans leur carrière. Quel est l'homme intelligent qui, à travers les voiles de la nuit, peut contempler la face de l'univers sans sentir le besoin de se demander quelle est donc la main cachée derrière le rideau ? Quel est le bras invisible et puissant qui a imprimé le mouvement à tous ces mondes et arrangé les ressorts compliqués de cette vaste machine ? Quelle main a arrondi ces globes énormes et les a lancés brûlants à travers les profondeurs de l'espace en aussi grand nombre que les perles brillantes de la rosée du matin ou que les étincelles qui jaillissent du sein des cités lorsque l'incendie les dévore ? Cette main, c'est la main de Dieu qui a tout créé pour nous.

L'Ecriture Sainte rapporte que la joie de la reine de Saba fut grande, que cette reine fut transportée hors d'elle-même à la vue des richesses et de la magnificence du palais de Salomon. Mais si on eut dit à cette reine que ce beau palais n'était construit que pour elle, que ces riches meubles, ces jardins délicieux, ces harmonieux concerts n'étaient préparés que pour son plaisir, quel eut été alors son étonnement, sa surprise, sa joie et surtout son amour pour Salomon ? Or ce qu'on ne put dire à cette reine au sujet du palais qu'elle admirait, on nous le dit à nous au sujet du palais que nous habitons. C'est Dieu lui-même qui nous le dit : *ecce omnia dabo vobis.* Je vous donne tout, dit-il à nos premiers parents. Et comment pourrions-nous n'être pas touchés des plus vifs sentiments d'amour pour un Dieu qui a opéré pour nous tant de merveilles, qui n'a formé une si prodigieuse multitude de créatures que pour notre usage, dans la vue de nous plaire et de nous entraîner à lui.

Saint Augustin disait à Dieu : *Cœlum et omnia mihi dicunt ut te amem.* Quand il regardait le soleil, les étoiles, les montagnes, la mer, les fleurs, il se figurait que toutes ces créatures lui disaient :

" Aime ton Dieu, puisqu'il nous a créés pour toi, pour gagner ton cœur."

Les saints ne pouvaient contempler la nature ou réfléchir à ses merveilles sans entrer dans une sorte de ravissement ; il leur semblait qu'une voix sortait de chaque être et leur disait dans un mystérieux langage : aimez donc un Dieu si magnifique, bénissez-le, louez-le. "

Quant au fond de sa solitude, l'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe, regardait les collines, les fontaines, les oiseaux, les fleurs, les étoiles et la voûte azurée, il sentait que toutes ces belles créatures l'enflammaient d'amour pour Dieu.

Sainte Thérèse se figurait que ces mêmes créatures lui reprochaient son ingratitude envers Dieu. Un pieux solitaire croyant s'entendre reprocher la même chose par les herbes et les fleurs qu'il rencontrait sur la route, leur disait : " Taisez-vous, vous m'appelez ingrat ; vous me dites que c'est par amour que Dieu vous a créées et que cependant je ne l'aime pas ; mais je vous entends, taisez-vous et ne me le reprochez pas davantage. " Sainte Marie Madeleine de Pazzi ne pouvait tenir en mains une belle fleur ou quelque fruit sans sentir son cœur percé d'un trait d'amour pour Dieu et elle ce disait : Mon Dieu a donc pensé de toute éternité à créer cette fleur, ce fruit, pour se faire aimer de moi. "

Le Père Martinez, surnommé l'apôtre du Pérou, ne cessait de remercier Dieu pour tout ce qu'il avait fait afin d'assurer le bonheur de l'homme, sa créature de prédilection. Il avait coutume de répéter des centaines de fois par jour : *Deo gratias.* Il s'efforçait de persuader aux autres la même dévotion et il déclarait qu'il ne connaissait pas de courte prière plus agréable à Dieu, pourvu qu'elle fut prononcée avec une pieuse dévotion.

C'était là aussi la conviction de saint Augustin qui dit dans un de ses ouvrages : " le cœur ne saurait concevoir, la bouche exprimer, la plume retracer, un sentiment plus beau que celui qui est renfermé dans cette parole : *Deo gratias.* Impossible de rien dire de plus court, de rien entendre de plus suave, de rien comprendre de plus élevé, de rien faire de plus fructueux. "

Saint Félix de Cantalice aimait à prononcer sans cesse ces

mêmes paroles. Quand il rencontrait de petits enfants dans les rues de Rome, il leur faisait dire : *Deo gratias* et il y prenait un contentement inexprimable. Aussi les enfants, dès qu'ils l'apercevaient, se mettaient-ils à lui crier : " *Deo gratias*, Frère Félix. " Et lui, pleurant de joie, répondait du plus haut qu'il pouvait : " *Deo gratias*, mes enfants, soyez bénis de Dieu. "

La générosité de Dieu tirant du néant toutes les créatures pour le service de l'homme est encore peu de chose si on lui compare le bienfait de la Rédemption. Il avait ordonné les splendeurs de la création en pensant à l'homme, semblable à une mère qui prépare le berceau de son nouveau-né avant de lui donner le jour. Il avait suspendu le soleil au firmament pour réchauffer la nudité de l'homme, pour féconder ses campagnes, pour illuminer ses demeures ; il avait semé les étoiles dans les plaines éthérées pour servir à ses contemplations et à sa compagnie dans le silence des nuits ; il avait creusé les abîmes de l'Océan pour mettre sous ses yeux un tableau de son immensité et pour le porter d'un pôle à l'autre en le berçant ; il avait soulevé les montagnes et fait germer les moissons pour lui fournir des ombrages, des sommets enchanteurs et sa nourriture à jamais.

Mais les hommes étaient devenus les ennemis de Dieu et sujets à toutes les rigueurs de sa justice. Qu'a fait Jésus-Christ pour les en délivrer ? Il a voulu se donner lui-même après lui avoir tout donné. Il s'est offert à son Père pour être mis lui-même à la place des criminels et pour souffrir en sa personne les supplices qui leur étaient dus. Et le Père éternel ayant accepté son offre, Jésus a exécuté ce qu'il avait projeté d'une manière qui a mis le ciel et la terre dans l'étonnement. Une seule parole de Jésus, une seule de ses larmes, une seule goutte de son sang, aurait suffi pour nous sauver. " Oui, répond saint Jean Chrysostôme, une seule larme de Jésus eut bien suffi pour notre Rédemption, mais elle ne suffisait pas à Notre Divin Sauveur pour nous prouver tout l'amour qu'il nous porte. "

Il s'est sacrifié pour nous avec une générosité toute divine. Il a sacrifié pour nous sa gloire, son repos, sa propre vie. Il est descendu du ciel pour nous ; il s'est revêtu des haillons de notre

pauvre humanité et il s'est fait homme pour nous sauver : *Et Verbum caro factum est ;* il s'est dépouillé de toute sa grandeur. On a pu le voir couché à Bethléem sur quelques brins de paille.. Est-ce possible ! Quoi ! le Fils de Dieu tout puissant, vrai Dieu comme son Père, le voilà devenu petit enfant et couché dans une grotte ! Oh, qu'il est bien vrai de dire qu'il s'est anéanti lui-même, *semetipsum exinanivit.* Un Dieu dans une étable !

Salomon, le plus sage des rois d'Israël, employa sept ans pour élever un temple à la gloire de Dieu ; l'argent, l'or et les pierreries y brillaient de toutes parts et jamais en aucun lieu on ne vit une si grande magnificence ni une si étonnante prodigalité de richesses. Et cependant quand il l'eut achevé, ce grand roi s'écria : " Est-il croyable que Dieu veuille habiter ce temple et rester avec nous sur la terre ? Si le ciel et les cieux ne peuvent le contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! (I PARALIP. VI, 18). Tel fut le langage de Salomon. Et nous, quand nous voyons notre Dieu dans l'étable de Bethléem et étendu dans une crêche, n'est-ce pas à nous qu'il appartient de nous écrier ? Quoi, le grand Roi du ciel et de la terre veut bien naître dans une étable ; c'est le Fils de Dieu et il est lui-même vrai Dieu. Oui ce petit enfant, si pauvre, si méprisable en apparence, c'est celui-là même qui " *a jeté les fondements de la terre, celui dont cette terre est le marchepied, en présence de qui les créatures sont comme de vils insectes ; c'est celui qui a étendu les cieux comme un voile et qui les a préparés comme un pavillon pour l'homme* (Is. XI) *C'est celui dont la puissance est infinie et qui est terrible au dessus de tout ce qui l'environne ; c'est celui dont les cieux publient les merveilles et dont la gloire éclate dans l'assemblée des saints ; c'est celui qui domine l'orgueil de la mer et qui d'un regard apaise ses flots soulevés* (PS. 80, 6) ; *c'est celui qui a établi son trône au plus haut des cieux et qui commande en maître à tous les rois de la terre ;* (PS. 102) il naît dans une étable et cependant *c'est à lui qu'appartiennent les cieux et tout l'univers ;* (PS .49) il est couché dans une crêche qui peut à peine le contenir et cependant *il remplit par son immensité le ciel et la terre ;* (JÉRÉMIE, 23) c'est un petit enfant d'un jour cependant *il est Dieu* de toute éternité ; (ps. 89) il est revêtu de quelques haillons vils et déchirés, et cepen-

dant c'est lui qui donne aux fleurs leur parure et à la nature tous ses charmes.

Et ce qu'il l'a réduit à un état si misérable et si humiliant, c'est l'amour qu'il nous porte. Il veut que nous l'aimions avec cet abandon avec lequel des enfants bien nés aiment le meilleur de tous les pères ; il ne veut pas que nous le craignions comme des esclaves redoutent un maître sévère et cruel. C'est pour cela que lorsqu'il s'est manifesté aux hommes, il n'a point paru avec un appareil de puissance et de majesté capable de faire trembler, il a mieux aimé paraître sous la forme d'un petit enfant, parce qu'il venait pour sauver et se faire aimer et non pour juger et se faire craindre.

On a pu ensuite le contempler sous le toit de Nazareth, pauvre ouvrier travaillant de ses mains divines et gagnant son pain à la sueur de son front. Tous les moments de sa vie terrestre ont été consacrés au bonheur de l'homme. Il a semé les bienfaits sur ses pas ; il a appelé à lui tous ceux qui pleurent, tous ceux qui souffrent ; il a guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le marcher aux paralytiques, la pureté aux lépreux, Il n'a pas fait une action, il n'a pas dit une parole, il n'a pas versé une larme, il n'a pas formé un désir qui ne fût en faveur des hommes.

Pour nous prouver qu'il nous aimait il a voulu aller plus loin encore. Il fallait au plus grand amour qui fût jamais la preuve la plus éclatante. Mourir pour ceux qu'on aime, c'est le plus haut point où l'amour puisse monter et c'est jusque là qu'est allé celui de Jésus. Aussi on peut le voir agoniser au jardin des Olives, offrir ses mains aux liens, sa tête à la couronne d'épines, ses membres aux lanières de la flagellation.

On peut l'entendre s'adressant à chacun de nous d'une manière admirablement pressante : " Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le faix du travail, que des misères de tout genre accablent et font défaillir, et je vous soulagerai.

Votre esprit est agité par le doute ; vous cherchez à tâtons la route que vous devez suivre ; venez tous à moi, c'est de moi que part la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (JEAN, I).

Votre cœur est bouleversé par des orages intérieures jusque dans son fonds le plus intime, venez à moi ; regardez-moi sur le dur oreiller de la croix et dites-moi : sauvez-nous, nous périssons. Et accédant à votre prière, je commanderai aux vents de la tempête et la tranquillité la plus grande renaîtra dans votre pauvre cœur aux abois. (Math, viii).

Jusqu'ici peut-être vous n'avez vécu que pour vous ; vous n'avez pas voulu entendre parler de sacrifices, de renoncement ; vous qui croyez au jugement dernier, vous avez vécu comme si vous n'y croyiez pas ; vous qui croyez à l'éternité et à l'enfer, vous avez passé votre vie à braver l'une et à mériter l'autre. Venez à moi et je vous donnerai la force de faire le sacrifice de cet intérêt, de cette passion, de ce qui jusqu'à ce jour a fait vos remords et votre malheur ; vous consentirez à vous donner entièrement à l'amour de celui qui sut se donner à l'homme jusqu'à la mort de la croix.

Vous tous, qui que vous soyez, que le monde repousse, que l'infortune éprouve, que les amis abandonnent, qui souffrez de corps, d'esprit, de cœur, d'une manière quelconque ; car il y a sur la terre si bien nommée une vallée de larmes, tant de souffrances et de toutes sortes, que tout le monde doit plus ou moins tremper ses lèvres à ce calice. Eh bien, tous, riches et pauvres, savants et ignorants, hommes et femmes, enfants et vieillards, venez à moi et vous serez soulagés ; le bois de ma croix trempé dans les eaux amères de la souffrance les adoucira soudain. Vous vous souviendrez près de mon crucifix qu'aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire, pas plus à la gloire du temps qu'à celle de l'éternité, qu'il a fallu que je souffrisse et que vous devez souffrir avec moi pour participer à mon triomphe. (Luc, xxiv).

Et alors vous estimerez comme il convient ces souffrances d'un moment qui produisent un poids immense de félicité dans le ciel. (ii Cor. iv). Non seulement vous supporterez l'épreuve avec résignation, mais vous l'appellerez comme le soldat valeureux appelle le combat ; vous trouverez les consolations de votre foi dans ce qui fait le désespoir de la nature. Avec moi et près de moi vous répudierez le mal avec énergie ; vous pratiquerez courageusement le bien ; votre vie s'écoulera innocente et pure

dans la résignation et la paix et vous goûterez des suavités ineffables.

Chacun de nous peut et doit donc dire avec saint Paul : "Dieu m'a aimé et il s'est livré pour moi, *dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*" (Gal. II, 20). Du sommet de la croix d'où son vaste et divin regard embrassait l'humanité tout entière, il m'a discerné, moi, à la distance de quarante ou de cinquante générations dans la multitude de ceux qui vivent à cette heure. Il m'a vu, moi, pauvre, obscur, sans prestige aucun ; il m'a vu, il m'a aimé ; il a accepté son immolation, il l'a trouvée douce, parce qu'il m'aimait. Quand mes lèvres rencontrent les clous des pieds et des mains du Crucifié, c'est mon devoir de tenir pour certain que Celui dont je baise l'image a spontanément voulu souffrir et mourir pour me sauver.

L'Apôtre dit que la mort de Notre Divin Sauveur prêchée aux gentils, leur semblait une folie : " *Prædicamus Jesum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam.* " (II Cor. V, 14). Or ce n'était certes ni une folie, ni un mensonge ; c'était une vérité de foi, mais une vérité telle qu'en effet, suivant l'expression de saint Laurent Justinien, elle nous fait voir un Dieu qui est la sagesse même, devenu comme fou par amour pour l'homme.

Outre ces souffrances que Notre Divin Sauveur a endurées dans son corps au cours de la passion, il a éprouvé dans son âme les tortures les plus cruelles qu'un cœur tendre comme le sien pouvait ressentir.

Descendu des splendeurs éternelles pour sauver le monde, il vit sa mission combattue, sa personne outragée, son sacrifice méconnu. Ce fut pour lui une nouvelle source de douleurs.

Rejeté par le peuple choisi qui aurait dû l'accueillir, l'acclamer, le bénir ; odieusement condamné par le Pontife de la religion mosaïque qui aurait dû le magnifier, l'exalter, le couronner ; méconnu par les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, les possédés qu'il a délivrés, abandonnés par les Apôtres, renié par saint Pierre et trahi par Judas, il ne reçut pour prix de sa charité qu'indifférence, persécution, mépris ; il donna sa vie pour ceux qu'il aimait et les siens le repoussèrent.

Mourir pour ceux que l'on aime, est-il possible de donner un plus grand témoignage d'amour ? Quitter le ciel, se faire homme, souffrir et mourir pour nous, n'est-ce pas là la plus belle, la dernière expression d'amour de Dieu pour nous ?

La toute puissance de Dieu lui permettait de faire plus et sa bonté l'exécuta. Durant trente-trois ans, il avait vécu avec les hommes, ses semblables ; il s'agissait pour lui de perpétuer cette présence pour les générations qui se succéderaient à travers les siècles ; il s'agissait de trouver le moyen de remonter au ciel sans quitter la terre.

Et ce moyen, il le trouva dans l'institution de la Sainte Eucharistie. C'était le soir d'un jeudi. Jésus venait de laver les pieds à ses Apôtres. Ceux-ci étaient encore tout hors d'eux-mêmes à la pensée de cet exemple inoui de l'humilité de leur bon Maître. Sans doute ils gardaient alors un religieux silence ; sans doute ils s'attendaient à l'accomplissement de quelque grand mystère, sans doute, s'ils furent attentifs, ils aperçurent sur le visage du Sauveur quelque chose de plus grand, de plus majestueux, de plus divin encore que d'ordinaire. " Jésus prit du pain, leva vers le ciel des yeux baignés de larmes et, rendant grâces à Dieu son Père, bénit du pain, le rompit et le donna à ses disciples, disant : prenez et mangez, ceci est mon Corps. " Ces paroles furent à peine prononcées que le pain fut réellement changé ; ce ne fut plus du pain, mais Jésus-Christ lui-même, Jésus-Christ, les délices des bienheureux, la terreur des démons, le Sauveur du monde, Jésus-Christ, *établi juge des vivants et des morts* (Act. 42); Jésus-Christ *au nom duquel tout genou doit fléchir* au ciel et sur la terre (Phil. II, 10).

Les Apôtres ont dû être tentés de demander au Divin Sauveur quel était le but qu'il se proposait en cachant ainsi sa divinité et son humanité sous les viles apparences d'un morceau de pain; ne s'était-il pas assez abaissé dans son incarnation, en descendant du haut des cieux pour se revêtir de notre nature humaine et de toutes les misères, le péché excepté, qui en sont le triste apanage ? Qu'était-il besoin de s'anéantir encore de la sorte ?

Et s'ils ont manifesté cette pensée à Jésus, Notre Divin Sauveur a dû leur dire : L'amour que je porte à tous les hommes,

que je vous porte à vous-mêmes est si grand que je n'ai pu me résoudre à vous laisser orphelins sur la terre. Comme il vous est avantageux que je retourne dans le ciel pour vous y disposer une place, j'appelle, avant de vous quitter, ma toute puissance au secours de ma tendresse et j'ai trouvé le moyen d'être toujours ici-bas avec vous et d'être en même temps dans la gloire à la droite de mon Père. Oui je serai continuellement avec vous jusqu'à la consommation des siècles, afin d'être votre soutien, votre consolation et la nourriture de vos âmes. Tant qu'il coulera sur la terre une seule goutte du sang d'Adam, l'amour m'y tiendra captif ; toujours je dirai à quiconque voudra m'entendre : *venez et mangez le pain que je vous ai préparé, buvez le vin que je vous ai versé.* " (Prov. ix, 5). Venez à moi, vous qui avez faim et soif de la justice, vous qui cherchez la paix et le bonheur, vous qui avez besoin d'aimer, venez et je vous rassasierai... Prenez et mangez le corps de votre Dieu, de votre meilleure ami.

Et aujourd'hui, Jésus est avec nous comme il était avec les Apôtres. Il a son palais, c'est l'église ; il a son trône c'est l'autel. Là, il est toujours prêt à recevoir notre visite, à écouter nos prières et à les exaucer. Nous pouvons bien le dire, l'Eucharistie est le miracle le plus remarquable le mystère le plus sublime, le triomphe le plus éclatant de l'amour divin. Si Dieu avait laissé à l'homme la liberté de lui demander le bienfait le plus insigne qu'il pût désirer, jamais l'homme n'aurait pu en demander un supérieur à l'Eucharistie, ou plutôt jamais il n'aurait eu l'idée de solliciter un tel bienfait. Un Dieu lui-même se donner à sa créature et se donner comme ami, comme compagnon d'exil, comme nourriture quotidienne, c'est là une merveille qui surpasse tout ce que l'esprit humain peut imaginer.

Et si l'homme n'aurait pu rien demander de plus grand, Dieu lui-même, malgré sa toute puissance, ne pouvait non plus rien accorder à l'homme qui fût plus excellent et plus admirable ; car l'Eucharistie est le dernier mot de l'amour du bon Dieu.

Le commandement d'aimer Dieu est écrit sur les autels où se renouvelle chaque jour, d'une manière non sanglante mais réelle l'immolation du Calvaire. Il est écrit sur la porte de tous les tabernacles où le Fils de Dieu daigne habiter, caché sous les es-

pèces eucharistiques. Dieu a trouvé le secret de nous témoigner un amour plus grand qu'en donnant pour nous son sang et sa vie en instituant ce sacrement qui est par excellence le sacrement de son amour.

En effet, au jour de la passion du Sauveur, nous ne voyons qu'un Calvaire, qu'une croix, qu'une victime ; peu de témoins assistent à ce drame douloureux ; quelques amis seulement ont le privilège de recueillir dans leur cœur les dernières paroles du Fils de Dieu et dans leurs mains quelques gouttes de son sang très précieux ; et lorsque tout est consommé, la Victime sainte disparaît ; elle se cache dans le tombeau et peu de temps après elle quitte la terre et monte dans les cieux.

Tandis que, après l'institution eucharistique, des calvaires se dressent sur tous les points du globe, dans les cités les plus brillantes et dans les hameaux les plus humbles, dans les splendides basiliques comme dans les plus pauvres églises. De l'aurore au couchant, du Nord au Midi, s'offre en tout lieu et presqu'à toute heure le sacrifice de l'hostie pure et sainte. Plus heureux que la Mère de Jésus et le disciple bien-aimé, nous ne recevons pas seulement quelques gouttes du sang divin, c'est Jésus-Christ vivant, c'est son corps, son âme, sa divinité que nous recevons dans l'Eucharistie. Et puis l'admirable Victime demeure avec nous d'une manière permanente ; elle est sur le calvaire de son amour à notre discrétion, et le matin et le soir, et le jour et la nuit, nous pouvons la voir, la prier, l'adorer, la donner en nourriture à notre âme. Voilà bientôt deux mille ans que s'accomplit sur la terre ce grand mystère d'amour et jamais, jusqu'à la fin des siècles, il ne cessera de s'y accomplir ; car les délices de notre Dieu sont d'habiter au milieu des hommes.

Au-dessus de chaque tabernacle comme au-dessus de chaque croix, sont inscrites en lettres d'or et en caractères de feu ces deux grandes paroles : " Il m'a aimé ; Il s'est livré pour moi... Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces."

C'est donc avec raison que saint François de Sales s'écrie : " Oh ! Combien grande était la flamme d'amour qui brûlait au cœur de Notre Divin Sauveur ! "

Nous ne pouvons pas douter de l'amour de Jésus pour tous les hommes. Dans le monde, lorsque deux personnes se plaisent ensemble, on dit qu'elles s'aiment ; quand elles ne peuvent vivre séparées l'une de l'autre, on dit qu'elles s'aiment tendrement; si elles sont prêtes à tout sacrifier et à mourir l'une pour l'autre, on appelle cela l'héroïsme de l'amitié. Or ces trois caractères d'affection, de tendresse, d'héroïsme dans l'amour, Jésus-Christ les réalise parfaitement dans la Sainte Eucharistie. Il l'a instituée pour être au milieu de nous, pour jouir de notre société et il nous déclare que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. (Prov. viii, 31). Il s'attriste de notre absence comme l'ami s'attriste loin de son ami ; il se plaint de notre abandon. " J'ai élevé des enfants ; je les ai nourris et ils me délaissent. " (Isaïe, ii, 2). Enfin il s'immole et meurt pour nous. Il fait plus, il se donne à nous pour que nous le mangions ; il veut que son cœur soit près de notre cœur, que son sang coule dans nos veines. Il fait donc pour nous dans la Sainte Eucharistie plus que le père le plus tendre, plus que la mère la plus aimante. Il peut dire au père : vous nourrissez vos enfants avec vos sueurs, je nourris les miens de mon sang. Il peut dire à la mère : vous pouvez oublier vos enfants, moi, je n'oublierai jamais les miens.

La Sainte Eucharistie prouve la vérité de cette délicieuse parole de l'Apôtre : " Jésus ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, les aima jusqu'à la fin, " c'est-à-dire, qu'il aima ceux qui devaient venir après lui comme il aima ceux qui avaient vécu avec lui, tous également, sans bornes et sans fin, leur donnant à tous la même nourriture. Aussi le monde sera encore bouleversé par les révolutions, les peuples se renouvelleront, les monuments de la puissance de l'homme tomberont dans la poussière, mais le monument de l'amour divin subsistera toujours ; il ira recueillir le dernier soupir du dernier habitant de la terre et le fortifier contre les horreurs de la mort, *In finem dilexit eos.*

On peut donc dire que l'amour de Jésus pour nous a été sans mesure. En le contemplant, saint Paul enthousiasmé s'écrie : " Qui pourra jamais en mesurer la hauteur, la profondeur, la longueur et la largeur ? " (Eph. iii, 18).

Sa largeur. Jésus a embrassé dans son amour tous les hommes

sans exception, aussi bien ceux des siècles écoulés que ceux des siècles à venir ; il est venu pour les sauver tous. Rien n'est large comme le cœur de Jésus puisqu'il y met l'humanité tout entière.

Sa longueur. Il nous a aimés de toute éternité ; son amour durera jusqu'à la fin des temps, sans défaillance ni déclin.

Sa profondeur. Jésus est descendu au plus bas, il s'est anéanti, *semetipsum exinanivit*, en se faisant enfant dans une étable et en se réduisant à l'apparence d'un peu de pain dans l'Eucharistie.

Sa hauteur. Jésus veut nous emporter avec lui jusqu'au plus haut des cieux, jusque dans le sein même de la divinité.

" Si les hommes, écrit saint Bernard, aiment le premier venu qui leur fait quelque bien, les assiste dans un pressant besoin, court pour eux quelque danger, quel amour ne devez-vous pas avoir pour Celui qui vous a aimés de toute éternité, qui vous a aimés lorsque vous n'étiez pas, en vous créant à son image, tout en sachant que vous seriez ses ennemis par le péché ; qui vous a aimés jusqu'à vous donner les anges pour vos gardiens, la terre pour votre demeure, les éléments, les plantes, les animaux pour votre utilité et vos plaisirs ; qui vous a aimés jusqu'à vous conserver la vie à tout instant afin que vous ne retombiez pas dans le néant, jusqu'à s'incarner pour vous et souffrir la mort la plus ignominieuse, jusqu'à vous pardonner vos fautes, s'immoler sans cesse pour vous sur l'autel et être dans le Sacrement la nourriture de notre âme et un gage de la vie glorieuse dans le paradis qu'il nous réserve. "

---

3. — *Amour de l'homme pour Dieu*

Tel a été l'amour de Jésus pour nous ; quel doit être le nôtre pour lui ? L'amour ne se paye que par l'amour ; il ne trouve de repos que dans la réciprocité.

En voyant ce qui se passe à la surface du globe terrestre, en regardant la manière d'agir d'un trop grand nombre de nos semblables, nous devons être tentés de nous écrier avec un pieux personnage : " Je voudrais m'adresser à toute la création pour en gémir. Collines, pleurez ! Montagnes, répandez des torrents de larmes ! Celui qui vous fit si belles, Jésus n'est pas aimé ! Vallées riantes, soyez dans la tristesse ! Celui qui vous arrose de limpides rivières, Celui qui répand la grâce sur toute la nature, Jésus n'est pas aimé ! Rochers de granit, fendez-vous d'horreur ! Soleil, refuse ta lumière à la terre ! Nuits fertiles, ne pleurez pas sur les champs qui doit nourrir les hommes, car les hommes ont oublié Jésus qui donne sa vie pour eux ! Filles de Sion, épouses de Jésus, couvrez votre tête de poussière, déchirez vos vêtements, lamentez-vous, car votre bien-aimé Jésus, votre aimable Jésus, n'est pas aimé. " (P. Hermann).

Le premier besoin qu'éprouve le cœur de celui qui aime c'est de jouir de la présence de l'objet aimé. L'enfant séparé de sa mère est dévoré d'ennui ; un ami recherche un ami et il est heureux de sa présence ; l'exilé loin de sa patrie en conserve toujours le souvenir ; il ne peut oublier le toit qui l'a vu naître, les lieux témoins des jeux de son enfance. Or Jésus est de tous les amis le plus tendre, le plus fidèle, le plus glorieux. Il est le seul bien suprême, le seul infiniment beau, infiniment saint, possédant toutes les qualités, tous les attraits, toutes les perfections dans un degré infini. " Peut-on comprendre, disait saint Philippe de Néri, que celui qui croit en Dieu, aime autre chose que Dieu ? " Combien aiment la société de cet Etre possédant tout ce qui peut exciter notre admiration et ravir nos cœurs ? Combien ont à cœur de lui faire visite dans leurs prières, dans ses églises ? La terre est notre exil, le ciel est notre patrie. Là Dieu habite ; il est notre Père. Combien gémissent d'être éloigné de Lui ? Qu'ils sont nombreux ceux qui n'aiment que la terre et ne pensent qu'à ses vains amusements !

Un autre besoin du cœur qui aime est de parler de l'objet aimé et de lui plaire. Combien parlent souvent de Jésus ? Aimer une personne tendrement et ne jamais parler d'elle n'est pas naturel. Qui ne sait en effet que, sans nous en apercevoir nous

fatiguons parfois ceux avec qui nous conversons par les éloges souvent exagérés que nous faisons à tout moment des personnes qui nous sont chères. D'où vient cet interminable discours qui n'intéresse souvent que celui qui le tient ? D'où vient-il, sinon de l'affection dont le cœur est plein pour le tendre ami qui en est l'objet ? Du reste, Jésus-Christ lui-même l'a dit : la bouche parle de l'abondance du cœur. " Les mondains ne parlent que de bagatelles parce que leur cœur ne goûte que les frivolités. Les saints n'aimaient à parler que de Dieu et de son œuvre parce que leur cœur ne brûlait que du feu de son amour. Qu'ils sont malheureusement peu nombreux ceux sur les lèvres de qui le doux nom de Jésus repose souvent !

Ceux qui véritablement aiment Dieu doivent chercher à lui plaire.Voyez deux vrais amis : quelle prévenance, quels soins empressés ! Comme ils étudient les goûts l'un de l'autre pour s'y conformer ! Combien trouvent dans leur cœur les mêmes dispositions à l'égard de Dieu qui a dit un jour : " Celui qui m'aime gardera mes commandements. "

On craint de déplaire à ceux qu'on aime. Voyez un ami, quelle précaution ne prend-il pas pour ne pas contrister le cœur de son ami ! Quel chagrin quand il l'a blessé ! Quel empressement pour réparer ses torts et reconquérir l'affection qu'il a perdue ! Combien agissent ainsi à l'égard de Dieu ? Qu'ils sont nombreux ceux qui l'outragent par le péché qu'ils commettent sans scrupule, ceux qui persévèrent dans de mauvaises habitudes qui les constituent en inimitié avec lui !

L'amour chez l'homme est comme une lumière placée dans un vase transparent. Le soleil ne saurait voiler l'éclat de ses rayons, la rose ne pas répandre ses parfums, le fleuve ne pas arroser la terre dont ses rives sont formées, la racine vivante ne pas rester ensevelie sous la terre sans germer et produire un rameau. Ainsi si nous aimons Dieu véritablement, cet amour paraîtra à l'extérieur dans notre conduite.

Et comme cet amour se montrait bien dans la conduite des saints ! Ils sentaient leur cœur déborder de joie lorsqu'ils pouvaient témoigner à Dieu leur amour en versant leur sang pour sa gloire. " On me conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes,

écrivait saint Ignace d'Antioche ; priez beaucoup pour qu'elles ne m'épargnent pas. " Lorsqu'on lâcha contre lui deux lions dans l'amphithéâtre, il excita leur fureur, et, quand il les vit s'approcher, c'est dans un élan d'amour que, tombant à genoux, il s'écria : " Merci, mon Dieu " et mourut au comble du bonheur.

Or trop nombreux sont sur terre ceux dont la conduite prouve qu'ils ne pensent pas à Dieu et qu'ils ne l'aiment pas. " L'amour n'est pas aimé, disait au treizième siècle le Séraphin d'Assise, jetant au monde son cri de désolation et dénonçant l'ingratitude humaine, au regard des bontés de l'infini.

La douloureuse constatation qu'il faisait de son temps peut être formulée dans tous les siècles. L'humanité court au plaisir au lieu d'aimer Dieu. Aussi Jésus en souffre ; il s'en plaint. Découvrant son Divin Cœur à sainte Marguerite-Marie, il lui dit : " voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour et je ne reçois de la plupart que des ingratitudes. " Comment entendre une semblable lamentation sans être ému !

Représentons-nous un grand roi qui, après avoir comblé de bienfaits une poignée de ses sujets dans une province écartée, en est lâchement abandonné jusqu'à les voir se révolter et prendre les armes contre lui. Ces perfides tombent bientôt après sous la puissance d'un tyran qui, les trouvant sans protection et sans secours, les dépouille de tous leurs biens et les réduit à une cruelle servitude où ces ingrats souffrent la juste peine de leur félonie. Dans ces circonstances, si le roi, par un fond de bonté et de clémence inouie, oubliait l'injure reçue et touché de compassion pour ces malheureux, les tirait de l'oppression et les remettait dans leur première liberté ; si, pour exécuter ce dessein, il prenait lui-même les armes et s'il essuyait tous les périls, toutes les fatigues d'une longue guerre, s'il allait lui-même au combat et exposait sa personne aux traits de ses ennemis ; si, par sa valeur après une longue suite de travaux il triomphait du tyran et le mettait hors d'état de nuire jamais à son peuple. Que ferait le peuple lorsque ce généreux prince, au sortir du combat, après la victoire, encore tout couvert du sang qu'il aurait ré-

pandu pour leur délivrance, venait se montrer à eux et que, mettant le comble à ses bienfaits, leur pardonnait leur révolte, les rétablissait dans leurs anciens droits et venait ensuite fixer sa demeure au milieu d'eux pour être mieux en état de leur départir tous les jours de nouvelles grâces. Y aurait-il des cœurs assez ingrats pour n'être pas vivement touchés de tant de bonté et pour ne pas faire éclater leur reconnaissance par tous les moyens imaginables !

L'application de cette parabole est facile à faire. Jésus, le Roi magnanime, a voulu délivrer ses sujets de l'oppression où ils gémissaient. Touché de compassion sur leur malheur, il a exposé sa personne sacrée à tous les traits de ses ennemis ; il a combattu pour eux jusqu'à répandre son sang ; il a vaincu le tyran qui les tenait en servitude, après avoir enduré les tourments les plus cruels, les opprobres les plus honteux, la mort de la croix.

Et que font pour lui ces hommes qu'il a aimés avec tant d'excès ? Que font-ils pour reconnaître tant de grâces, pour répondre à un si grand amour. Quelle indifférence et quelle froideur on a trop souvent pour Lui ! Qui pourra jamais exprimer ce que doit sentir un cœur vraiment chrétien à la vue de l'ingratitude et de l'inconséquence dont un trop grand nombre se montrent coupables !

Et cependant on ne nomme jamais l'ingratitude sans ajouter à ce mot un de ces qualificatifs qui expriment l'horreur : on dit une noire, une monstrueuse ingratitude. Et quand on adresse à quelqu'un ce reproche " vous êtes un ingrat " on lui inflige une humiliation profonde.

Mais si le devoir de la reconnaissance est si clair et si impérieux quand il s'agit de nos semblables, que sera-ce à l'égard de Dieu !

Les hommes ne peuvent nous donner que des biens de peu de valeur. Dieu nous donne la vie ; il nous la conserve ; il nous donne tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons.

Les hommes, quand ils nous accordent des bienfaits, n'obligent que des égaux. Dieu fait du bien à des créatures qui ne vivent et ne respirent que par un pur effet de sa Providence et qu'il pourrait en un seul instant faire entrer dans le néant.

Les hommes réservent leurs faveurs, à ceux dont ils reçoivent plus de marques de respect et de sympathie ; tout au moins exigent-ils qu'on ne leur manque pas d'égards et ils n'ont pas de privilèges pour leurs ennemis. Dieu répand ses bienfaits sur des pécheurs, sur des enfants ingrats auxquels il a souvent donné et qui n'ont pas rougi de le contrister.

Les hommes espèrent quelque retour de la part de leurs protégés ; ils comptent sur l'estime, le dévouement, l'amitié de ceux qu'ils obligent. Dieu n'a rien à attendre de nous ; ses dons sont absolument gratuits ; il n'a en vue que notre bonheur.

La loi de la reconnaissance nous lie donc d'une manière infiniment plus étroite à l'égard de Dieu qu'à l'égard des hommes.

Dans le monde même n'attache-t-on pas un prix beaucoup plus grand à une grâce accordée par un roi qu'aux bienfaits d'un simple particulier ? Que sera-ce donc des grâces accordées par le Roi des rois ? Que sera-ce surtout s'il nous les accorde, non pas une fois, mais des centaines et des milliers de fois, s'il les renouvelle du matin au soir, du premier jusqu'au dernier jour de l'année !

Faisons-nous donc toujours un devoir de rendre à notre Souverain Sauveur ce culte de la reconnaissance avec d'autant plus d'empressement et de sollicitude qu'il est plus digne de nos hommages et plus prodigue de ses dons.

C'est ce que demanda de faire le saint Abbé Saba aux religieux qui vivaient avec lui dans le désert. Il avait accueilli avec bonté quelques conducteurs de chameaux qui s'étaient égarés pendant un voyage et il les avait hébergés de son mieux, déplorant de n'avoir à leur offrir que des légumes qu'il cultivait dans son jardin. Lorsqu'ils repassèrent par le même endroit après avoir parcouru le désert, ces voyageurs vinrent de nouveau retrouver l'Abbé dans sa cellule et, en reconnaissance de l'hospitalité gracieuse qu'ils avaient reçue, ils lui faisaient présent d'une corbeille remplie de dattes. Au moment de la collation, le saint réunit ses religieux et leur montra ces beaux fruits. Ils ne manquèrent pas de louer la générosité de ces étrangers. Prenant alors un air grave, Saba leur dit : " malheur à vous, mes Frères, ces gens grossiers qui sont encore païens, loin d'oublier le petit ser-

vice que je leur avais rendu, m'en ont témoigné leur reconnaissance par ce beau présent ; mais combien ne sommes-nous pas coupables, ou plutôt inexcusables, nous qui recevant personnellement de Dieu une infinité de bienfaits nous efforçons si peu de lui témoigner notre gratitude ! Puissions-nous être désormais plus fidèles à ce devoir et ne négliger aucun moyen de nous en acquitter. "

Oui trop souvent l'homme est ingrat à l'égard de Dieu et il se rend coupable de graves inconséquences.

Dans le monde, nous faisons et nous sommes obligés de faire des visites à quelques-uns de nos semblables.

Il en est quelques-uns qui, plus élevés que nous en dignité et en puissance, ont droit aux témoignages de notre vénération ; ils nous ont rendu et ils peuvent nous rendre d'importants services. Nous nous faisons un devoir d'aller leur présenter nos hommages, surtout s'ils nous préviennent, s'ils s'abaissent vers nous, s'ils nous invitent gracieusement à profiter de leur condescendance, s'ils nous ouvrent, par cette condescendance, la porte de leur intimité et de leurs bons offices. Autrement nous croirions non seulement offenser les règles du savoir-vivre et des convenances, mais nous rendre coupables d'ingratitude et d'injustice.

A part ces visites de pures convenances et de savoir-vivre, il y a les visites d'affaires et les visites d'amitié.

Si nous avons une difficulté à résoudre, nous allons faire des visites à des hommes expérimentés et sages ; si notre santé est en souffrance, nous courons chez les médecins ; si nous voulons goûter une heure de joie véritable, nous nous rendons chez un ami.

Or est-il un être plus puissant , plus capable de nous être utile que Jésus-Christ ? Est-il un avocat plus habile, un sage plus éclairé que Jésus-Christ, pour nous aider à résoudre la plus importante de toutes les affaires, l'affaire de notre salut ? Est-il un ami plus fidèle, plus bienveillant que Jésus-Christ ? Et cependant, phénomène inexplicable, les hommes trop souvent le délaissent. Ils savent que Notre-Seigneur est véritablement présent dans le tabernacle et cependant ils ne vont pas l'y visiter,

l'y adorer, répandre leur âme à ses pieds. Nos églises sont quasi désertes depuis l'heure des messes jusqu'à la fin du jour. Cela est vrai à la ville comme à la campagne ; cela est vrai dans les paroisses où l'église est au centre des habitations presqu'autant que dans les endroits où elle est éloignée et où il n'est vraiment pas aisé de s'y rendre. On passe et on repasse devant la maison du bon Dieu ; on trouve le temps de s'arrêter tout autour ; on prend le temps d'aller saluer des amis, de converser avec un passant, de se rendre communiquer des nouvelles à des connaissances ; on ne trouve pas le temps d'entrer quelques minutes à l'église pour s'y agenouiller, pour demander à Dieu sa bénédiction, pour se joindre aux Anges et l'adorer dans son Sacrement ! Cet oubli, ce délaissement de Notre-Seigneur dans ses temples est quelque chose de navrant. Il ne signifie pas qu'on ne croit pas en Jésus-Christ ; non, on croit en Lui, on croit en sa présence réelle, mais on croit si froidement, si lâchement qu'on vit comme si on n'y croyait pas.

Quelle ingratitude et quel manque de logique ! Puisque nous croyons que là, près de nous, à quelques pas de notre maison, habite jour et nuit Notre-Seigneur ; puisque nous savons qu'il est là pour nous, afin de nous bénir, de nous consoler dans nos peines, de nous accorder ses grâces, d'écouter nos prières, de nous rendre meilleurs, pourquoi ne pas aller souvent à lui ? Puisque nous savons qu'il est le bon Dieu fait homme, le seul Dieu vivant et véritable, pourquoi ne point aller l'adorer, nous prosterner à ses pieds, lui rendre grâce et lui demander pardon ?

Un philosophe de l'antiquité a affirmé qu'il ne connaissait pas de peine qu'il ne pût adoucir par une heure de lecture. Avec combien plus de vérité pouvons-nous dire qu'il n'existe pas de douleurs humaines qui ne puissent se calmer après une demi-heure de visite au Saint-Sacrement. Dans la prospérité, dans l'adversité, dans les ténèbres, dans le malheur et dans la joie, Jésus-Christ est dans le Tabernacle un ami que rien ne remplace et qui au besoin peut remplacer tout le reste. Jamais nous ne saurons combien de larmes se sont séchées, combien de tristesses ont disparu, combien de désespoirs se sont calmés, combien de grâces

ont été obtenues au pied des autels où Jésus réside sous les voiles de l'amour.

Non seulement Dieu fait de ses églises sa demeure ; non seulement il y reste pour recevoir notre visite ; mais il veut se donner en nourriture à nos âmes. Tous le savent, nulle vie ne dure qu'à la condition de s'alimenter ; il faut à chaque être vivant une nourriture en rapport avec son tempérament ; à la plante la goutte de rosée et les rayons du soleil, au poisson l'eau du fleuve, à l'abeille le calice des fleurs, à la brebis l'herbe des champs, à l'homme le pain fait du froment que Dieu bénit. Trois fois par jour, l'homme prend cette nourriture dont il sent le besoin ; il se garde bien de laisser jamais son corps souffrir de la faim et de la soif ; s'il a un léger prétexte à invoquer, il se dispense des lois de l'abstinence et du jeûne. Il prend donc soin de la vie de son corps. Prend-il un égal soin de la vie de son âme ? Cette âme, être vivant, a besoin aussi de nourriture ; elle cherche le vrai, le beau, le bien ; être divin, elle a besoin de Dieu qui est la source de toute vérité, de toute beauté, de toute bonté et Dieu se donne à elle à cette Table qu'on appelle la Table Sainte, à ce banquet sacré où l'on ne s'assied pas, où l'on s'agenouille, duquel on approche les mains jointes, le cœur brûlant de foi et d'amour, à cause de la sainteté, de la divinité de la nourriture qui nous y est servie.

S'unir à Dieu à la Table Sainte, c'est donner à son âme la vérité dont elle a faim et soif, à son cœur la beauté parfaite qui le charme, c'est jouir du ciel, but de tout être intelligent. Jésus pour qui ont été construites toutes ces magnifiques cathédrales, devant lequel les saints abaissent leur couronne et les savants leurs génie ; Celui qui a créé tous les mondes et les gouverne, celui-là veut se donner à l'homme, descendre dans son cœur, le combler de ses bénédictions ; il veut donner à l'âme la nourriture qui lui convient et dont elle a besoin pour vivre éternellement bienheureuse et cet appel n'est pas entendu ! Et le soin que l'on donne au corps, on le refuse à l'âme ! Ici encore, quel manque de logique ! Quelle inconséquence !

* * *

Avant de se donner à nous dans la Sainte Eucharistie qui est le chef-d'œuvre de l'amour divin, Dieu ne nous avait pas ménagé les bienfaits. Quelque soit le point de vue où nous nous placions, Dieu se présente à nous comme le bienfaiteur le plus dévoué et le plus libéral. Qu'a pu faire pour nous le Seigneur, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, qu'il ne l'ait fait avec un amour et une tendresse qui n'eurent jamais de bornes ! *Quid ultra debui facere et non feci ?*

Dans l'ordre de la nature, c'est pour nous qu'il a créé le ciel et la terre, ce riche et vaste univers ; c'est pour nous qu'il l'entretient et qu'il le conserve dans tout son éclat, qu'il l'orne de tant de beautés, qu'il le charge de tant de fruits et de richesse. C'est lui qui nous a donné l'existence et la vie de préférence à tant d'autres qui sont restés et qui resteront à jamais dans le néant. Il eût pu nous placer au rang des êtres inférieurs ; il nous a créés à son image et à sa ressemblance ; il nous a donné une intelligence et un cœur capables de le connaître et de l'aimer. C'est lui qui nous conserve, nous protège et nous comble tous les jours de faveurs.

Quels bienfaits dans l'ordre de la grâce ! Il nous a fait naître dans un pays éclairé des lumières de la foi. Combien n'en est-il pas qui viennent au monde parmi les idolâtres, les juifs, les mahométans, les hérétiques et se perdent misérablement ? Dans la multitude des hommes, il en est peu qui ont le bonheur de naître dans un pays où règne la vraie foi et, par un amour tout particulier pour nous, Dieu nous a choisis pour faire partie de ce petit nombre. Il a nous donné des parents chrétiens qui nous ont fait pratiquer dès notre enfamce ces vertus qui conduisent au bonheur ; il nous a donné son Fils pour être notre guide, notre roi, notre modèle ; il a fait plus, il nous a préparé un ciel où nous seront plongés dans des torrents de délices qui ne se termineront jamais.

Ce Dieu si bon , ce bienfaiteur si insigne, nous demande quelques petits sacrifices ; il nous impose une loi ; il exige notre reconnaissance et cette reconnaissance, un trop grand nombre refuse d'en faire preuve. Cependant la reconnaissance est regardée par tous comme une dette qui doit accompagner tout

bienfait. La mère veut la reconnaissance de l'enfant qu'elle a porté dans ses bras ; le riche la demande au pauvre dont il a secouru l'indigence ; l'homme qui s'incline sur le malheur l'attend de celui dont il a séché les larmes. Et cette reconnaissance que l'homme témoigne à tout bienfaiteur, il la refuse souvent à Dieu, au plus insigne des bienfaiteurs.

Et ce Dieu envers qui les hommes montrent souvent une si désolante ingratitude est le plus puissant des êtres. Tout dans la nature lui obéit ; tout lui obéit sur nos têtes, tout lui obéit à nos pieds, tout lui obéit autour de nous. Voyez avec quelle fidélité, avec quelle perfection tous les êtres, en dehors de l'humanité déchue, se soumettent aux volontés du Seigneur. Dieu dit aux anges et aux saints de chanter ses louanges et toutes les phalanges célestes ne se lassent pas de chanter : "Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées" (Isaïe vi, 3). Il dit à la mer : " tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin et ici tu briseras tes flots orgueilleux ; " (Job, 38), et la mer se soumet. Il dit à l'oiseau de chanter, au papillon de montrer la beauté de ses ailes, à la fleur de s'épanouir et de répandre son parfum, au lion de rugir dans le désert, à l'insecte de bourdonner dans la prairie, à l'éclair de sillonner dans la nue, au tonnerre de gronder dans les cieux, et l'oiseau, le papillon, la fleur, le lion, l'insecte, l'éclair, le tonnerre obéissent.

L'homme et l'homme seul se dresse devant lui et méprise ses ordres ; l'homme seul fait ce que Dieu défend et refuse de faire ce que Dieu lui commande. Si les grands de la terre lui donnaient un ordre, si même ils lui manifestaient un désir, on le verrait ramper devant eux, esclave de leurs caprices, servile adulateur de leurs faiblesses, ministre complaisant de leur injuste volonté ; mais Dieu parle et l'homme brave sa colère ; Dieu commande, l'homme défie sa haine ; Dieu désire, et l'homme ne daigne pas l'écouter. Nous voyons donc Dieu vaincu par sa créature dont il ne peut fléchir la résistance impie ni par la sainteté de ses droits ni par la douceur de ses promesses, ni par la multiplicité de ses bienfaits.

Qu'elle est triste cette manière d'agir de plusieurs à l'égard de Dieu qui surpasse en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir,

en bonté, en libéralité, en toutes sortes de perfections tout ce que les esprits créés peuvent comprendre ! Qu'elles sont regrettables ces inconsépuences dont un trop grand nombre se rendent coupables !

Pensons donc souvent à ce Dieu qui nous a aimés le premier et nous a aimés d'un amour tendre, comme un père qui a pitié de ses enfants dont il connaît l'extrême fragilité. Il nous a cherchés dans nos propres voies qui sont celles du péché ; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée ; il ne s'est pas contenté de nous chercher, mais, après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs ; il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix.

Considérons souvent la bonté de Dieu qui, sachant nos ingratitudes et nos faiblesses, a voulu se servir de toutes sortes de moyens pour nous ramener à lui. Il nous promet des récompenses éternelles si nous l'aimons ; il nous menace de châtiments si nous ne l'aimons pas ; et c'est même dans ces menaces terribles que nous voyons mieux l'excès de sa miséricorde et de sa clémence ; car pourquoi menace-t-il ? C'est pour ne pas être obligé de nous punir de toute éternité.

Il ne demande pas de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation ; il ne demande d'ordinaire ni des actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition. Il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage de toutes ces choses ; il veut seulement qu'on n'en fasse pas son Dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre et pour tendre vers lui.

Ouvrons notre cœur, mais ouvrons-le sans mesure, afin que Dieu et son amour y entrent sans mesure comme un torrent. " Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras du Père des miséricordes, du Dieu de toute consolation, " comme parle saint Paul.

Que tous nos efforts se concentrent donc sur la charité ; mettons tous nos soins à la pratiquer, bien assurés que si nous avons cette vertu, nous aurons tout le reste. D'elle en effet on peut dire:

Venerunt mihi omnia pariter cum illâ. " tous les biens me sont venus avec elle. "

Si Dieu nous demandait de faire des choses extraordinaires, des miracles, des actions d'éclat, de pratiquer des vertus héroques, nous pourrions lui dire : Je ne puis le faire ; j'en suis incapable. Mais quel est celui qui oserait dire : je ne puis aimer. Or c'est tout ce que Dieu nous demande pour nous sanctifier. Il ne nous dit pas : faites des miracles, chassez les démons, ressuscitez les morts, traversez les mers pour prêcher l'évangile, confessez Jésus-Christ devant les tribunaux, souffrez le martyre, accomplissez de grandes pénitences. Cela il le demande à quelques âmes d'élite et en même temps il leur en donne la force. Mais il nous dit : vous aimerez Dieu de tout votre cœur ; ce que tout le monde peut faire. Les malades, les enfants, les vieillards, les infirmes, les aveugles, tous le peuvent, et quelquefois mieux que les riches et les savants.

Saint Joseph n'était qu'un pauvre artisan, un ouvrier charpentier, et cependant c'est peut-être le plus grand saint après la très sainte Vierge Marie.

Sainte Agnès n'était qu'une petite enfant, et cependant elle a grandement aimé Dieu jusqu'à verser son sang pour lui, ce qui, d'après Notre-Seigneur Jésus-Christ, est la plus grande marque d'amour.

Saint Benoît Labre n'était qu'un mendiant repoussant aux yeux des hommes, et cependant il a aimé Dieu à un degré des plus héroïques.

Sainte Germaine Cousin n'était qu'une humble bergère, qui ne savait peut-être ni lire ni écrire ; et cependant elle a bien plus aimé Dieu que beaucoup de riches et de savants.

Le saint curé d'Ars, simple curé de campagne, a eu pour Dieu un amour plus grand que d'autres, placés au sommet de la hiérarchie et comblés d'honneur.

Saint Thomas nous dit " que la charité est la mère de toutes les vertus, la racine qui les produit et la source d'où elles jaillissent, en tant qu'elle donne à ces vertus une forme divine qui les rend dignes de la récompense éternelle. " De même que dans une plante c'est la racine qui donne la vie à tout le reste, de même que

la source alimente le ruisseau, ainsi la charité vivifie et alimente les autres vertus qui, sans elle, seraient desséchées et sans valeur. En pratiquant la charité, nous sommes sûrs que toutes les autres vertus viendront après elle et lui formeront comme une couronne et une cour d'honneur.

Un jardinier qui veut avoir des fruits ne s'occupe que de soigner l'arbre qui doit les produire. Il sait très bien qu'une fois que l'arbre aura poussé, les fruits viendront sans faute. Il en est de même de la charité. Il faut la cultiver dans notre âme, lui laisser pousser de fortes racines ; elle produira infailliblement ses fruits qui sont les autres vertus.

Disons donc tous : " Oui, mon Dieu, nous voulons nous donner à vous ; donnez-nous en le courage, fortifiez notre faible volonté qui soupire après vous ; nous vous tendons les bras, prenez-nous; si nous n'avons pas la force de nous donner tout entier à vous, entrainez-nous après vous par les liens de votre amour.

---

4. — *La charité et le prêtre*

C'est évident le prêtre est tenu d'aimer Dieu. Il est homme, il est chrétien. A ce double titre, la loi de l'amour de Dieu s'impose à lui comme à tous ses frères. Mais la qualité de prêtre venant se surajouter aux deux autres, ne fait qu'accroître cette dette et donner à Dieu de nouveaux droits pour en réclamer le paiement intégral. C'est bien le prêtre surtout qui doit dire : " Seigneur, tout prend une voix pour me commander de vous aimer. " (Saint Augustin). En lui l'amour est appelé à reconnaître des bienfaits exceptionnels.

" Voyez un peu par le menu, disait saint François de Sales à Philothée, combien Dieu vous a été doux et gracieux. " Il en est peu qui ait été privilégiés comme le prêtre. Combien n'ont pas reçu la centième partie des grâces qui lui ont été prodiguées si abondamment ? Si le Seigneur se montrait visiblement à lui, il pourrait bien lui adresser ces paroles qu'il disait autrefois à

son peuple représenté par une vigne : " Qu'est-ce que j'ai dû faire de plus à ma vigne que je ne lui ai pas fait ? " (Isaïe, v, 4).

Nous prêtres, il nous a fait naître dans une famille vraiment chrétienne dont le père donnait l'exemple de l'accomplissement de tous les devoirs, dont la mère pieuse nous apprenait à prier, entremêlant de caresses ses doux enseignements... Et pour ébaucher en nous le prêtre de l'avenir, Jésus était là, derrière ces êtres bénis, usant de leur ministère visible pour nous pénétrer sans plus attendre, de son invisible action.

Il nous a ensuite fait placer dans un de ces séminaires où l'on cultive les volontés avec autant de soin que les intelligences et d'où les jeunes gens sortent le front haut, le cœur pur, et capables de mettre sous les yeux de ceux qui les voient passer ce quelque chose que saint Jean Chrysostôme a si bien nommé " la face anticipée du royaume des cieux, *quando vos videbant, quasi faciem regni cœlorum aspicient.* " Et là Dieu, au plus intime de notre être, attisait le goût de la piété ; il nous inspirait les délicatesses de la pureté ; il nous faisait de plus en plus rêver du sacerdoce, comme d'autres à côté de nous rêvaient d'autres perspectives dans le monde.

Supposez qu'au seuil de notre vie, en pleine jeunesse, un des plus célèbres personnages contemporains, grand philosophe, grand orateur, grand artiste, fut venu nous trouver dans l'obscurité de notre condition et nous eut fait des avances de ce genre : vous me connaissez de réputation, vous savez que je suis en possession d'une notoriété immense et des promesses de la gloire, voulez-vous que je vous associe à mes pensées, à mes œuvres ? Vous m'inspirez une amitié profonde ; voulez-vous y répondre ? Je vous ouvre ma demeure ; nous vivrons ensemble, ensemble nous travaillerons au triomphe des ideés qui me sont chères. Vous serez pour moi un coopérateur intelligent et dévoué ; vous serez un frère, un fils, un autre moi-même ; le voulez-vous ?

Tous nous eussions été enthousiasmés d'une telle rencontre, d'une si flatteuse et si douce proposition, rien ne pouvant mieux séduire une âme bien faite et jeune encore que le service inespéré du génie.

Bien pauvre comparaison ! Ce n'est point seulement un hom-

me supérieur, un privilégié du savoir qui s'est présenté à nous au matin de notre existence ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a appelés à partager son labeur. Il nous a conduits au Grand Séminaire pour nous y faire mener une vie tout entière ensoleillée de Jésus-Christ, pour y purifier notre âme destinée à être l'ornement des autels du Dieu vivant. Là nous avons vécu uniquement pour Dieu dans le Christ Jésus, notre Seigneur, de telle sorte que nous pouvions dire ce que saint Paul ne craignait pas d'affirmer de lui-même : " Le Christ est ma vie ; pour tous l'unique ambition, l'unique pensée, l'unique occupation sera de vivre intérieurement de la vie du Christ et de la faire rayonner dans sa chair mortelle. " Là nous avons fait l'apprentissage de l'immolation car nous voulions nous donner au salut des âmes. De même qu'il y a des écoles où l'on apprend à s'enrichir et à jouir, il y en a d'autres où l'on apprend l'art de s'appauvrir et de souffrir.

Et un jour, couchés sur le pavé du sanctuaire, les lèvres dans la poussière, les yeux en pleurs, le cœur dans l'extase, nous avons fait généreusement à Dieu le sacrifice de notre vie et il nous a dit : " *ego ero merces tua*, je serai ta récompense. " Nous avons quitté notre bonne mère de la terre parce qu'une autre plus tendre encore et plus puissante, la Mère de Dieu et des hommes, nous avait transmis l'appel divin, la vocation sacerdotale et avec des accents doux et persuasifs avait murmuré à notre âme :

" Coule... les jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous le regard de Dieu ;
Sois cette lampe à l'autel allumée
De la prière haleine parfumée ;
Sois cet encens qu'offre le séraphin
A l'éternel avec l'hymne divin."

Nous sommes devenus prêtres. De quelle dignité nous sommes revêtus ! Rappelons-nous ce qu'en disent les saints.

Saint Ignace dit que le sacerdoce est la dignité suprême entre toutes les dignités créées " *Omnium apex est sacerdotium.*" Saint Cyprien l'appelle une dignité infinie : " *miraculum est stupendum magnum, immensa, infinita sacerdotii dignitas.*" Selon saint Jean

Chrysostôme, le sacerdoce, bien qu'il s'exerce sur la terre, doit néanmoins être compté au nombre des choses célestes : " *sacerdotium in terris peragitur sed in rerum cœlestium ordinem referendum est.* " D'après saint Augustin, le prêtre est au-dessus de toutes les puissances de la terre et de toutes les grandeurs du ciel ; il n'est inférieur qu'à Dieu : " *Sacerdos Dei ! si altitudinem cœli contemplaris, sublimior es ; solo tuo creatore inferior es.* "

Considérant la haute dignité des prêtres et la grandeur des saints mystères qui se célèbrent par leurs mains, ce grand saint, la lumière des docteurs, s'écrie avec admiration et avec étonnement : " O Prêtre que votre dignité est admirable. Le Fils de Dieu est tous les jours incarné dans vos mains comme il l'a été autrefois dans le sein de la Vierge. O céleste et admirable mystère que le Père, le Fils et le Saint-Esprit opèrent par vous ! Celui qui est assis au plus haut des cieux avec son Père est en ce moment entre vos mains à l'autel. Oh ! que la sainteté de vos mains est digne de vénération et que votre ministère vous rend heureux ! O merveille qui fait véritablement la joie du monde ! Le Christ tient le Christ, c'est-à-dire, le prêtre touche et tient dans ses mains le Fils de Dieu qui met ses délices d'être avec les enfants des hommes ; aussi a-t-il donné aux hommes ce qui n'a jamais été accordé aux anges ; car le prêtre offre ce sacrifice ineffable et, durant qu'il sacrifie, les anges n'y assistent que comme pour le servir. Tout le ciel est dans l'étonnement de voir tant de grandeur et d'autorité dans un homme mortel ; la terre en est frappée d'admiration, les hommes en ont de la frayeur, l'enfer en est épouvanté, les démons en tremblent de crainte et toutes les puissances du ciel regardent cette merveille avec une très profonde vénération. "

" En un mot, conclut saint Ephrem, la dignité sacerdotale surpasse tout ce qu'on peut concevoir, *excedit omnen cogitationem donum dignitatis sacerdotalis.* "

Et il est facile de comprendre que ces saints avaient raison de parler ainsi, si on regarde les grandes fonctions que le prêtre exerce. C'est la puissance de Dieu même que nous a été communiquée : " toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, disait le Sauveur à ses Apôtres, comme mon Père m'a

envoyé, je vous envoie, " c'est-à-dire, je vous associe à ma mission, je vous fais participer de ma puissance.

Comme, Dieu, nous sommes des créateurs. Il dit à son Verbe : " *Filius meus es tu, ego hodie genui te ;* nous montons à l'autel et, revêtus de la même paternité, nous pouvons adresser au Fils de Dieu tombé du ciel entre nos mains, les mêmes paroles : " *ego genui Te.*" Quand, célébrant la sainte messe, nous prononçons sur le pain et le vin les paroles de la consécration, Jésus-Christ nous obéit et se rend réellement présent entre nos mains. On est frappé d'étonnement lorsqu'on pense qu'au commandement de Josué Dieu arrêta le soleil au milieu de sa course " Soleil, dit le conducteur du peuple de Dieu, je te le commande, arrête ta course et n'avance pas contre Gabaon ". Et le soleil s'arrêta. Mais quelle plus grande merveille de voir Dieu obéissant à la voix du prêtre, venant se placer réellement entre ses mains, y venant partout et autant de fois que le prêtre le voudra. Et une fois entre les mains du prêtre, la Divine Victime y reste à sa disposition. Il pourra le transporter où il veut ; il pourra à son gré le renfermer dans le tabernacle, l'exposer sur l'autel, le porter hors de l'église ; il pourra se nourrir de cette chair divine et la donner aux fidèles. Jésus se laissera faire; il obéira toujours sans aucune résistance.

" Qu'il est grand le pouvoir du prêtre, s'écrie avec admiration saint Laurent Justinien ; par eux et aussi souvent qu'ils le veulent, s'opère le mystère de la transubstantiation ; par eux, le pain devient le corps de Jésus-Christ ; le Verbe incarné descend du ciel et se trouve réellement sur l'autel. Par un choix spécial de Dieu, l'homme devenu prêtre jouit de cet admirable privilège qui n'a jamais été accordé aux anges. Ceux-ci se tiennent en adoration au pied du trône de Dieu ; aux prêtres seuls il est permis de le tenir dans leurs mains, de le donner aux fidèles et de se nourrir eux-mêmes de sa chair divine. "

" La dignité du prêtre, écrit encore ce grand saint, est tout à fait grande et admirable. La puissance qui leur est donnée est incomparable, puisque par ce peu de paroles qu'ils prononcent quand il leur plaît, la matière du pain est changée substantiellement au corps de Jésus-Christ, le Verbe éternel du ciel en sa

propre chair, et se trouve véritablement sur l'autel. Ce privilège de grâce, qui n'a jamais été donné aux anges, était réservé aux prêtres de Jésus-Christ. Ils assistent Dieu même ; ils le tiennent dans leurs mains ; ils le donnent au peuple et ils le reçoivent en eux-mêmes. Leur vie doit être plus angélique qu'humaine puisqu'ils sont même préférés aux anges qui assistent ou qui servent à ce ministère. Il faut qu'un prêtre monte à l'autel comme s'il était Jésus-Christ lui-même, qu'il y assiste comme un ange, qu'il y serve comme un saint, qu'il y offre les vœux et les prières du peuple comme pontife, qu'il y demande la paix comme médiateur et qu'il y prie pour lui-même comme étant sujet aux infirmités des autres hommes. Enfin il faut qu'il y soit zélé pour la gloire de Dieu, religieux en lui-même, humble de cœur, plein de compassion pour les fautes et les infirmités des autres. "

M. Olier a pu écrire : " Dieu a fait dans son Eglise deux chefs-d'œuvre qui se ressemblent : la très Sainte Vierge et le prêtre. Marie est mère du Verbe fait chair. Au dire de saint Bernard, nous sommes " *parentes Christi.* " Cinq paroles d'humilité ont attiré le Verbe Divin dans le sein de Marie; cinq paroles d'autorité le font descendre sur l'autel. " *O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Dei Filius, velut in utero virginis, incarnatur* (Saint Augustin). "

Mais Marie ne lui a donné naissance qu'une seule fois ; tous les jours il s'incarne entre les mains du prêtre, non plus homme de douleurs et mortel comme à Nazareth, mais impassible et immortel. Il vient non pas sur l'ordre de Dieu qui l'envoie mais sur l'ordre de l'homme qui lui dit de descendre. Quelqu'un s'étonnait de voir les prières du curé d'Ars à sainte Philomène si facilement exaucées ; elle obéit donc au curé d'Ars. " Elle peut bien lui obéir, répondit le saint prêtre, Dieu lui obéit bien. "

* * *

Sur le corps mystique de Jésus-Christ, lequel se compose de tous les fidèles, le prêtre a aussi un pouvoir qui lui est très spécialement réservé : c'est le pouvoir des clefs. " *Quis potest dimittere peccata* ? disaient les pharisiens. Ne faut-il pas une puis-

sance infinie pour détruire une maladie infinie ? Ne faut-il pas être plénipotentiaire de Dieu, sinon Dieu lui-même, pour qu'un arrêt rendu sur la etrre s'exécute immédiatement au ciel ?

Or le prêtre s'assit au tribunal de la pénitence. Un pécheur se présente ; la justice et la miséricorde se le disputent. La justice demande la condamnation du coupable ; la miséricorde sollicite le pardon. Le prêtre parle et la miséricorde triomphe ! Un faible mortel a le pouvoir de désarmer le Tout Puissant et de lui arracher la foudre des mains ! " Telle est la puissance du prêtre, dit saint Maxime, que de son jugement dépend le jugement de Dieu, *tanta ei potestas attributa est judicandi ut in arbitrio ejus poneretur celeste judicium.* " " Le prêtre prononce d'abord la sentence, dit saint Pierre Damien, et Dieu y souscrit, *præcedit Petri sententia sententiam Redemptoris.* " Ainsi, conclut saint Jean Chrysostôme, " le Seigneur suit son serviteur en ratifiant dans le ciel tous les jugements prononcés par son ministre au tribubnal de la pénitence, *Dominus sequitur servum et quidquid hic in inferioribus judicaverit hoc ille in supernis comprobat.* "

Ainsi on peut le dire en toute vérité, si Jésus-Christ descendait dans une église et s'asseyait dans un confessionnal pour y administrer le sacrement de pénitence et qu'en même temps, en face dans un autre confessionnal, un prêtre entendait la confession d'une autre personne, Jésus-Christ et le prêtre, sur un pénitent suffisamment disposé, prononceraient la même parole : *ego te absolvo*, cette parole dans la bouche du Sauveur et dans celle du prêtre, aurait exactement la même efficacité ; les deux pénitents seraient également absous de leurs péchés.

Quel pouvoir que celui-là ! Il nous élève au dessus de tous les êtres créés. " Sachez-le, dit aux prêtres saint Bernard, vous êtes plus grands que les rois, les empereurs, les anges, *prætulit vos, sacerdotes, regibus et imperatoribus, prætulit angelis.* " Saint Jean Chrysostôme en donne la raison que la puissance des rois s'étend seulement sur les biens temporels et sur les corps, tandis que celle des prêtres s'étend sur les biens spirituels et sur les âmes. D'où il conclut avec saint Clément que la dignité des prêtres l'emporte autant sur celle des rois que l'âme l'emporte sur le corps.

Il est certain que Dieu n'a jamais adressé ces paroles aux anges

aux chérubins, aux séraphins : " Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié là. " (MATH. XVI, 14). A aucun d'entre eux il a donné le pouvoir d'effacer le péché, de communiquer la grâce de fermer l'enfer, d'ouvrir le ciel.

Auquel des esprits célestes a-t-il dit ce qu'il a dit à tous les prêtres : " *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* " (JEAN, XX, 1). Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé, c'est-à-dire, je vous envoie pour la même fin pour laquelle mon Père m'a envoyé, pour dispenser les mêmes mystères et les mêmes grâces que j'ai dispensés, pour annoncer le même évangile que j'ai institué, pour dissiper les ténèbres de l'enfer qui couvrent la terre et pour y répandre la lumière du ciel ; en un mot, pour exercer sur la terre les mêmes fonctions que j'y ai exercées et y accomplir l'œuvre de la Rédemption du monde.

Aussi les anges vénèrent le prêtre, reconnaissant en lui une dignité supérieure. Saint Grégoire l'affirme en ces termes : " *Sacerdotium ipsi quoque angeli venerantur.* "

Un jour saint François de Sales venait de conférer la prêtrise à un jeune clerc. Celui-ci sortait du sanctuaire : le saint le vit s'arrêter comme pour céder le pas à quelqu'un. Interrogé sur ce fait assez étrange, le jeune prêtre avoua que le Seigneur avait, depuis quelque temps daigné le favoriser de la présence, visible à sa droite, de son ange gardien. Jusqu'à ce jour l'ange précédait son protégé ; mais, le voyant revêtu du sacerdoce, il voulut désormais céder le pas au prêtre et se tenir à sa gauche ; de là cet arrêt à la porte, accompagné d'une sainte contestation. Aussi saint François d'Assise ne craignait-il pas de dire : " si je rencontrais un ange et un prêtre, je m'inclinerais d'abord devant le prêtre et ensuite devant l'ange. "

Et pourquoi ne pas oser le dire ? Si Marie nous surpasse en sainteté, nos pouvoirs sont plus étonnants que les siens. La Mère de Dieu peut prier pour un pécheur ; elle est toute puissante sur son Divin Fils pour en obtenir des grâces de conversion, mais elle n'a pas, comme le prêtre, le pouvoir de l'absoudre. C'est le témoignage d'Innocent III : " *Licet Beatissima Virgo excellentior fuerit apostolis, non illi sed istis Dominus claves regni cœ-*

lorum commisit. " Sans doute elle a la suprématie d'honneur et d'intercession, mais à nous celle du pouvoir des clefs, de telle sorte que le prêtre peut lui dire, en baisant ses pieds avec confusion, avec saint Bernardin de Sienne : " excusez l'orgueil de ma foi, O Mère, je ne vous rabaisse pas en me plaçant même au dessus de vous, *excusa me, Mater, non loquor contra te, sacerdotium ipse prætulit super te.*"

Nous pouvons comprendre pourquoi le roi Boleslas refusait de s'asseoir en présence des prêtres, pourquoi Constantin se contentait d'une modeste place à leurs pieds, pourquoi saint François fut pris d'un tel vertige à la seule hauteur du diaconat qu'il ne voulait pas monter jusqu'au sacerdoce, pourquoi saint Cyprien se cacha au moment de son ordination, pourquoi saint Athanase prit la fuite et pourquoi d'autres saints qui ne tremblaient pas sur les échafauds tremblaient au seuil du Saint des Saints : " *pavete ad sanctuarium meum.* " (Lev. xxvi, 2).

Dieu a voulu nous appeler au sacerdoce ; nous sommes donc *des dieux*, puisque nous occupons la place de Dieu en ce monde, puisque nous avons des pouvoirs qui n'appartiennent qu'à Dieu. Combien nous sommes redevables à Celui qui nous a appelés à un état si saint, si relevé, et qui nous a fait des faveurs si extraordinaires ! Quelle grâce, quel bonheur, quelle bénédiction d'avoir été appelés par Dieu à un ordre si divin et si rempli de merveilles ! Si au simple chrétien il est commandé d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, jusqu'ou donc doit s'étendre ce commandement pour le prêtre ! " dont les actes, dit saint Grégoire de Naziance, doivent l'emporter en excellence sur ceux des simples fidèles autant que la vie d'un pasteur diffère de celle du troupeau ! "

L'interrogation qu'adressait Notre-Seigneur à saint Pierre atteint tous les prêtres : " M'aimez-vous plus que les autres ? " Voilà l'obligation rigoureuse qui correspond au privilège du sacerdoce : un amour plus grand, plus fort plus tendre, un amour qui se conforme à la règle posée par saint Bernard :

" Le motif d'aimer Dieu, c'est Dieu ; la mesure c'est de l'aimer sans mesure. "

La charité chez le prêtre doit être l'amour d'une âme éprise

de Dieu, lui disant de tout cœur : " Mon Dieu et mon tout ; " c'est l'amour d'une vie dominée tout entière par cette influence et marchant droit à son but sans s'arrêter, sans fléchir parmi les difficultés et les tristesses.

" Si vous n'aimez pas Dieu de tout votre cœur, dit saint Pierre de Blois, vous pouvez bien vous appeler prêtre, mais vous ne l'êtes pas. Depuis le jour de son ordination, en effet, le prêtre n'est plus à lui, il est à Dieu. C'est ce que le Seigneur a lui-même déclaré : Ils offrent l'encens du Seigneur et les pains de proposition ; ils doivent donc être des saints. " (Levit, xxi, 6).

Origène définit le prêtre : une âme consacrée à Dieu. En mettant le pied dans le sanctuaire, le prêtre a protesté qu'il aimerait Dieu par dessus toute chose et qu'il n'ambitionnerait jamais à d'autre héritage que Dieu : *Dominus pars hereditatis meæ.* Il ne doit donc vivre que pour Dieu.

La robe sacerdotale, cette chasuble vénérable qui, en couvrant le prêtre tout entier, lui est donnée dans son ordination, désigne cette charité pleine et entière qui est le lien et le comble tout ensemble de la perfection chrétienne et ecclésiastique " *Accipe vestem sacerdotalem per quam charitas intelligitur.* " C'est cette reine de vertus qui ennoblira, qui perfectionnera en lui toutes les autres vertus, toutes ses actions et qui règlera tous les mouvements de son cœur.

Saint Alphonse ne cesse de rappeler aux prêtres l'amour qu'ils doivent avoir pour Jésus qui a été si bon pour eux. " Ils doivent être des saints, dit-il, parce qu'ils sont les ministres d'un Dieu saint, *sancti estote quia ego sanctus sum* (Levit, xi, 44). Ils doivent être prêts à donner leur vie pour les âmes, parce qu'ils sont les ministres de Jésus-Christ qui est venu mourir pour nous, ses brebis, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même : *Ego sum pastor bonus ; bonus pastor dat animam suam pro ovibus suis.* (Jean, x, 11). Ils doivent faire tous leurs efforts pour allumer dans le cœur de tous les hommes le feu sacré de l'amour divin, puisqu'ils sont les ministres du Dieu incarné qui est descendu pour cette fin sur la terre comme il nous l'apprend encore lui-même: *Ignem veni mittere in terram ; et quid volo nisi ut accendatur.* "

Et comme ils ont aimé Dieu tous les saints de notre état !

Saint Pierre montra toujours sur son visage son amour tracé par ses pleurs. Cet amour fut en lui si vif, si ardent, si constant que, jusqu'à la mort, ses joues demeurèrent cavées par l'abondance et la continuité de ses larmes.

Saint Jean mérita le nom de disciple bien-aimé par la tendresse que Jésus-Christ eut pour lui et par celle qu'il eut réciproquement pour le meilleur des maîtres.

Saint Paul fut si passionné pour Jésus qu'à chaque parole qu'il écrivait, sa plume était sanctifiée par le nom sacré de Jésus qu'on trouve répété dans ses épitres jusqu'à deux cent vingt fois. De ces sentiments procèdent les divins transports qui le faisaient s'écrier que ce n'était pas lui qui vivait mais que Jésus-Christ vivait en lui.

Les hommes apostoliques qui succédèrent aux premiers prédicateurs de l'évangile eurent le même esprit et les mêmes sentiments. " Non, rien ne sera capable d'affaiblir mon courage ou de ralentir en moi le feu de la charité, disait saint Ignace martyr, impatient de ne pouvoir témoigner à Jésus-Christ son amour en se sacrifiant pour lui ; il vaut mieux mourir pour Jésus-Christ que de régner sur toute la terre... Pour moi, je ne vis plus que pour mourir pour Jésus-Christ. Et quoi, je verrais mon amour crucifié pour moi et je pourrais ne pas mourir ou d'amour pour lui ou de douleur de ne pas l'aimer ! "

Pour témoigner à Dieu son amour, saint Jean Chrysostôme déclare une guerre ouverte aux vices et gagne à Dieu des âmes sans nombre par ses prédications qui étaient autant d'étincelles du feu céleste dont il était embrasé. C'est cet amour qui lui faisait souffrir avec résignation et avec joie un double exil, la perte de ses biens et la vie même.

" O mon Dieu, s'écrie saint Augustin qu'on peut appeler le docteur de la charité aussi bien que le docteur de la grâce, je sens que je vous aime ; votre divine parole a percé mon cœur comme un trait de feu et elle y a allumé votre divin amour. "

Saint Bernard, dans son excellent traité de l'amour de Dieu, n'a fait qu'exprimer les tendres sentiments dont son cœur était pénétré pour son Dieu.

Saint Thomas d'Aquin ne voulait d'autre récompense de tout

ce qu'il avait pu faire pour Dieu que Dieu lui-même possédé par un amour également tendre et constant.

" M'eussiez-vous haï, O mon Sauveur, disait saint Bonaventure, je devrais toujours vous aimer puisque vous êtes mon Dieu, combien donc ne dois-je pas vous aimer davantage puisque vous m'aimez, que vous me comblez de bienfaits jusque dans mes égarements et que vous semblez vous haïr vous-même pour me témoigner votre amour. "

Saint François-Xavier était si embrasé de l'amour divin que, pour en tempérer les ardeurs, il était obligé de rafraîchir de temps en temps sa poitrine en y jetant de l'eau. " J'ai quelquefois la vie en horreur, convient-il à un de ses amis. J'aime mieux mourir que de voir tant d'outrages faits à Jésus-Christ sans pouvoir ni les empêcher ni les réparer. "

Suscité de Dieu pour rallumer le flambeau du Divin amour presque éteint dans son temps, saint François de Sales, après saint Augustin, ne pouvait assez admirer la bonté de Dieu qui non seulement nous permet, mais encore nous ordonne de l'aimer et qui nous menace des plus grandes peines, si nous lui refusons notre amour. " Je ne sais, ô mon Dieu, lui disait-il avec une tendresse que la charité seule peut inspirer, si je dois plus aimer votre infinie beauté qu'une si divine bonté m'ordonne d'aimer ou votre divine bonté qui m'ordonne d'aimer une si infinie beauté. O beauté ! combien vous êtes aimable m'étant accordée par une si immense bonté ! O bonté ! que vous êtes aimable de me communiquer une si immense beauté ! " De là, dans ce grand saint ce désintéressement parfait qui lui fit mépriser tout ce que l'Eglise et le monde avaient de plus éclatant à lui offrir, de là en lui ce courage héroïque qui lui fit entre prendre tant de travaux et risquer tant de fois sa vie pour regagner à Jésus-Christ ce grand nombre d'âmes que le schisme et l'hérésie lui avaient ravies.

Le feu du divin amour allumé dans le cœur d'un saint Philippe de Néri, était si ardent qu'il n'eut pu en soutenir les efforts et la violence si le Seigneur n'eut miraculeusement élevé et dilaté sa poitrine par la rupture de deux de ses côtes.

L'amour divin a eu ses héros dans tous les siècles. Aujour-

d'hui encore, il y a encore des prêtres, des ouvriers évangéliques qui, pleins de l'amour de Dieu, ne désirent que de l'aimer et de le faire aimer aux autres.

Qu'il est heureux le prêtre véritablement animé de cet amour de Dieu ! Quel bien il fait à tous ceux qui l'approchent ! On dirait que sa présence leur apporte un parfum qu'ils aiment à respirer ; ils sentent en lui le divin.

Le poëte Jasmin voulut connaître le curé d'Ars et n'étant plus maître de son émotion après l'avoir vu et entendu, il s'écria : " J'amais je n'ai contemplé Dieu de si près. " Il l'avait vu à genoux dans le chœur de son église, immobile des heures entières, les yeux fixés sur le tabernacle, il l'avait entendu en chaire parler de Dieu et dire des paroles comme celles-ci : L'amour ! Oh ! nous en serons enivrés au ciel ! Nous serons noyés, perdus, dans cet océan de l'amour divin, anéantis dans cette immense chariré du cœur de Jésus. La charité est un avant-goût du ciel." Et il disait cela avec tant de conviction, avec tant de feu !

Tout prêtre véritablement embrasé de l'amour de Dieu, produit une fructueuse impression sur les âmes avec lesquelles il vient en contact. Il n'est pas seulement pour elles : " *lucerna lucens ;* " il ne leur donne pas seulement la lumière ; il leur communique la chaleur, il est *lucerna ardens.*

Saint Jérôme rapporte qu'au temps de saint Jacques de Jérusalem on faisait le voyage de la ville sainte pour contempler l'Apôtre, à cause de la frappante ressemblance qu'il avait avec le Sauveur. Au prêtre d'aimer le Christ afin de le former dans sa vie de sorte que, quand les hommes voudront le voir, ils n'aient qu'à regarder celui qui le représente ici-bas. Quelle grâce pour les fidèles quand ils peuvent dire aux prêtres avec un divin respect: " *Christus in vobis est.* " Et quelle force pour les prêtres, chargés de former le Christ dans les autres, de le sentir constamment agir, palpiter en eux-mêmes et de pouvoir dire " *Christus in me loquitur !* "

Demandons donc tous , avec le grand évêque d'Hippone, demandons à Dieu de l'aimer, et répétons souvent avec lui : " O feu qui brûlez dès l'éternité et ne vous éteindrez jamais ! ô mon amour ! ô mon Dieu, embrasez-moi et que je sois tout entier consumé par vous !

CHAPITRE DEUXIEME

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

1. — *L'amour du prochain est un devoir*

La charité ressemble à un bel arbre dont les branches montent tout d'abord droit au ciel pour s'incliner ensuite vers la terre et offrir aux hommes les fruits que la rosée et la chaleur venant d'en haut ont fait naître et mûrir en elles. Le véritable amour de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain ; ils sont inséparables. " Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; " car " celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, c'est-à-dire, son prochain, comment pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? " (Saint Jean, IV, 20).

Aimer Dieu par dessus tout, aimer le prochain comme soi-même, non pour des motifs terrestres et humains, mais uniquement pour Dieu : voilà la charité chrétienne.

Ces deux commandements se résument en un seul ; le second est la conséquence du premier ; le premier est le principe du second.

" L'amour de Dieu, dit saint Grégoire, produit nécessairement l'amour du prochain et l'amour du prochain entretient, fortifie, nourrit l'amour de Dieu. "

Ce grand devoir de la charité fraternelle Jésus-Christ ne cessa de le proclamer pendant sa vie mortelle.

Un jour les pharisiens l'entourent et, avec l'hypocrisie qui était leur caractère distinctif, l'un d'eux l'interroge : " Maître, quel est le grand commandement de la loi ? " Jésus-Christ répond : " Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de de toute ton âme, de tout ton esprit. Voilà le premier et le plus grand commandement. Le second est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. " (Math. XXII, 39).

Dans une autre occasion, un docteur de la loi fit une demande semblable pour le tenter : " Maître, que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? " " Que lisez-vous dans la loi, lui dit Jésus ? Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ton prochain comme toi-même. " Alors, ajoute le Sauveur, " Vous aurez la vie. " (Luc, x, 25).

Dans une autre circonstance, celui qui a les paroles de la vie éternelle, dit encore : " Aimez-vous les uns les autres, prêtez-vous mutuellement assistance et secours, donnez et on vous donnera. Enveloppez tous vos frères dans votre affection ; aimez jusqu'à vos ennemis ; rendez l'amour pour la haine ; ainsi vous serez véritablement les enfants du Père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil et fait tomber la pluie sur le champ du juste qui le bénit et sur celui du méchant qui l'outrage. "

Il disait encore : " Si à l'autel, les mains riches de présents, il te revient à la pensée que ton frère est irrité contre toi, Ah ! n'approche pas, laisse là ton offrande, quitte le temple, va te réconcilier avec ton frère et après seulement, je recevrai cette offrande et accueillerai ta prière. " (Math. v, 23).

Les exemples de Jésus-Christ confirment sa doctrine. Il faisait des prodiges pour montrer qu'il était Dieu, mais dans ces prodiges se manifestait bien plus sa charité, la bonté de son cœur que l'éclat de sa puissance. Sur qui en effet s'épanchaient les inépuisables trésors de sa miséricordieuse bonté ? Sur les infortunés qu'il soulageait, qu'il consolait, qu'il guérissait. C'était sur le lépreux de la montagne, sur l'aveugle de Jéricho, sur la veuve de Naïm, sur la foule affamée qui l'avait suivie pour l'entendre. Il voulait ainsi montrer l'amour fraternel qui dévorait son âme et l'inspirer aux autres par son exemple.

Quand du haut de la montagne il laissait tomber sur la multitude cet admirable discours qui résume toute sa doctrine, qui proclamait-il bienheureux ? Les pauvres, les persécutés, les doux, les miséricordieux ; voilà ceux auxquels il montre le ciel comme leur étant destiné.

Un jour il est repoussé d'une ville de Samarie où il devait en passant prendre quelque repos et semer ses enseignements divins. Irrité d'un semblable accueil, deux de ses disciples s'écrient :

Maître, vous à qui les cieux, la terre, les ondes obéissent, faites tomber la foudre sur ce peuple qui vous méconnait et vous maltraite " " Faites tomber la foudre, répond le Sauveur ; vous ne savez donc pas de quel esprit vous êtes ! Vous ne savez donc pas la douceur et la mansuétude qui doivent remplir vos âmes ! Vous ne savez donc pas que mon Evangile est une loi de miséricorde, de grâce et d'amour ! " (Luc, iv).

Cet amour du prochain, Jésus-Christ l'élève et l'ennoblit encore ; il le divinise en quelque sorte, en lui donnnat pour mobile, pour règle, pour limites, l'amour dont il est lui-même pénétré pour nous tous. C'est ce modèle infini dans sa perfection dont il nous faut reproduire les traits dans notre charité envers le prochain : " Je vais vous donner un commandement nouveau, dit Jésus-Christ, celui de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même c'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra comme mes disciples. " (Jean, xii, 35).

Ce commandement était nouveau. En effet, avant le Christ l'homme n'aimait que lui-même ou ce qui est la prolongation de lui-même, comme ses frères, ses biens, ses sentiments, ceux qui avaient des goûts comme ses goûts, des affections comme ses affections, des haines comme ses haines, des intérêts comme ses intérêts, des opinions comme ses opinions, une naissance, une patrie comme les siennes.

Jésus-Christ a procédé d'une autre manière. Il a quitté le ciel, il s'est détaché pour ainsi dire de son Père, de sa gloire, de sa puissance de tout lui-même, et là, dans cet état de sacrifice et de mystérieux amour, il nous a fait une loi de charité nouvelle qu'il signe à la fin de tout son sang. " Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. " Toutes ces tendresses que vous avez pour vous-mêmes, tous ces soins, toutes ces délicatesses, cette patience, et cet amour vous les aurez encore pour vous, mais vous les aurez aussi pour tous les autres, pour le plus grand et le plus chétif, pour le meilleur et pour le pire, pour l'ami et pour l'ingrat.

C'est cette belle charité qui est le signe le plus authentique de la ressemblance de l'homme avec Dieu que Jésus veut voir régner entre ses enfants. Ecoutez religieusement le dernier vœu sorti de son cœur, la dernière prière qu'il adresse pour nous à son Père

avant de monter au Calvaire ; les derniers accents de cette voix qui va s'éteindre doivent rester à tout jamais gravés dans notre cœur comme la volonté d'un ami, du meilleur des pères.

Près de marcher au supplice, Jésus tourne ses regards vers le ciel et, s'adressant à son Père, il lui dit : " Mon Père, elle touche à sa fin la mission que vous m'aviez confiée ; votre nom était méconnu, je l'ai manifesté aux hommes que vous m'avez donnés ; je pars ; je viens à vous, conservez-les, ces hommes que vous m'avez donnés, *afin qu'ils soient un comme nous.* "

Voilà ce que Jésus demande pour ses Apôtres et en eux, pour tous ses élus. *Qu'ils soient un comme nous*, s'unissant ensemble en toute cordialité et vérité, non en paroles seulement mais en œuvres et par les effets d'une charité sincère.

Et cette ardente prière fut exaucée. Le monde vit avec admiration l'Eglise naissante grandir dans la charité la plus parfaite. Unis par les liens d'une même foi, d'une même espérance, des mêmes devoirs, les premiers chrétiens ne formaient qu'un cœur et qu'une âme ; point de malheureux, point de faible ou de deshérité qui ne trouvât des cœurs ouverts, des consolations, des soutiens, des amis, de véritables frères.

Frappée d'un spectacle si ravissant et si nouveau, la société païenne, rongée par l'égoïsme et les vices qu'il engendre, ne pouvait s'empêcher de tomber en admiration . Et qu'est-ce qui convertit ces païens ? Est-ce la nouveauté de la doctrine ? elle jetait de si beaux rayons dans d'horribles ténèbres ! Est-ce la nouveauté des miracles qu'en ce temps-là Pierre et Paul et Jean et tous les Apôtres semaient sur leurs pas, comme chaque soir au firmament une main invisible sème les étoiles sur les pas de Dieu ? Ou encore l'étrange spectacle d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, s'en allant à la mort, le sourire sur les lèvres et le cantique à la bouche ? Sans doute peu à peu ces merveilles frappèrent les païens et les rendirent songeurs ; mais ce qui tout de suite les étonna, ce qui les remua profondément et leur arracha, avec des cris d'admiration, des larmes d'attendrissement, ce fut parmi les disciples du Christ le spectacle de la charité fraternelle : " voyez, se disaient-ils entre eux, voyez comme ils s'aiment ! "

Héritiers de la parole du Christ, héritiers de son œuvre, de son âme tout entière, les Apôtres parcoururent la terre, versant à flots sur elle l'esprit du Maître, esprit de charité, de fraternité et d'amour. Et le monde d'ouvrir son cœur à ces voix célestes, comme l'œil s'ouvre, après une longue cécité, à la lumière qui lui est rendue, comme la terre s'ouvre, après les ardeurs de l'été, pour boire à longs traits les eaux que lui donnent les nues.

Quel bel exemple donne saint Jean l'Evangéliste, surnommé l'apôtre de la dilection, tant l'amour de Jésus-Christ et de ses frères remplissait son âme. Dans les derniers temps de sa longue existence, il écrivit des lettres de sa main tremblante et, dans ces lettres qu'est-ce qu'il ordonne, qu'est-ce qu'il recommande, qu'est-ce qu'il loue, qu'est-ce qu'il exalte ? Ce qu'il recommande, ce qu'il loue, ce qu'il exalte, c'est la charité fraternelle, la loi de l'amour.

" Frères bien-aimés, dit-il aux nouveaux baptisés, il est passé pour vous le règne des ténèbres et la vraie lumière luit maintenant à vos yeux; aux obscurités d'une nuit profonde, ont succédé les splendeurs du jour ; vous avez été transportés de la mort à la vie. " Pourquoi, grand saint ? Quelle est la cause de cette transformation, de cet immense bienfait ? Et saint Jean répond; " Parce que vous chérissez vos frères " et il continue : " Ne l'oubliez jamais, ce que nous vous avons annoncé, ce que vous avez appris dès le commemencement, c'est de vous aimer les uns les autres ; car il n'est pas de Dieu celui qui n'aime pas ses frères, et celui qui n'a pas cet amour dans son cœur demeure dans la mort. "

Lorsque la faiblesse de son grand âge, peut-être aussi les infirmités contractées dans les persécutions, ne lui permirent plus d'écrire, ni de faire de longs discours, saint Jean, pendant son séjour à Ephèse, se faisait porter par ses disciples dans l'assemblée des fidèles et, à chaque fois ses lèvres prononçaient les mêmes paroles : " mes enfants, mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. " Ses frères lui demandèrent enfin pourquoi il répétait toujours la même chose. " C'est, répondit-il, le précepte du Seigneur et, si vous l'observez, cela suffit. "

Admirable réponse du grand saint Jean, disciple favori du

Sauveur, réponse qui devrait être gravée en caractères d'or sur le front et dans le cœur de tous les hommes.

Les interprètes les plus autorisés de la parole évangélique, les témoins et les gardiens de la tradition, ces hommes qui, comme des phares lumineux, nous guident dans la voie de la vérité, les Pères de l'Eglise : saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme, saint Bernard et les autres, ne cessent de nous rappeler, dans leurs immortels écrits, ce grand devoir de la charité chrétienne.

* * *

Et que de raisons nous avons d'aimer le prochain non pas précisement à cause de ses qualités mais à cause de Dieu lui-même !

Le prochain, c'est-à-dire, tous les hommes sans exception, sont les enfants de Dieu par la création ; ils ont tous le droit et le devoir de lui dire : " notre Père qui êtes aux cieux. " Dès lors, en exclure un seul de notre affection, ne serait-ce pas blesser ce tendre père à la prunelle de l'œil ?

Comment un père, une mère veulent-ils qu'on traite leurs enfants . Les blesser, c'est les blesser eux-mêmes ; ils pardonneraient plutôt un outrage fait à leur personne qu'une injure faite à des êtres qui leur sont chers. Vouloir le bonheur de leurs enfants, c'est leur procurer la plus grande jouissance. Or aucun père, aucune mère n'est aussi tendre pour ses enfants que Dieu l'est pour les siens. " Quand même, nous dit-il dans l'Ecriture, qu'une mère viendrait à oublier son enfant, moi, je ne vous oublierai jamais. " (Isaïe, 49). De là il est facile de comprendre quels égards, quelles attentions nous devons avoir pour le prochain puisqu'il est l'enfant de Dieu et que Dieu, par conséquent, est sensible à la peine qu'on lui fait comme si on la lui faisait à lui-même.

Tous les hommes sont l'image de Dieu, puisque la Sainte Ecriture nous apprend que Dieu a fait le premier homme à sa ressemblance. N'est-ce pas assez pour que nous les ayons tous en

grande estime, malgré les défauts qu'ils peuvent avoir ; un peu de poussière sur un diamant, une toile d'araignée sur un tableau de grand mérite, n'en diminuent pas le prix.

Tous les hommes sont les amis de Dieu. Comment pourrait-on en douter lorsqu'on sait qu'il est allé jusqu'à livrer son propre Fils à la mort pour les sauver et qu'il les comble chaque jour de tant de bienfaits ?

Nous devons aimer notre prochain ; c'est notre propre intérêt. Car pour nous y exciter le plus possible, Jésus-Christ a voulu placer dans la négligence ou l'observation de ce devoir la mesure de notre condamnation ou de notre pardon : " je me servirai dit-il, envers vous de la mesure dont vous vous serez servi envers le prochain. " (Math. xxiv, 41).

Au jour du jugement quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiera sur le trône ; toutes les nations seront assemblées devant lui ; il séparera les hommes les uns des autres comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs; il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venu vers moi. Les justes lui répondront: Quand t'avons-nous vus avoir faim et t'avons-nous donné à manger, ou avoir soif et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger et t'avons-nous recueilli, nu et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade ou en prison et sommes-nous allés vers toi ?

Et le Roi leur répondra : je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites.

Ensuite il dira à ceux qui sont à sa gauche : retirez-vous de moi ; allez au feu éternel ; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais

nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et vous ne m'avez pas visité.

Ils reprendront aussi : Seigneur, quand t'avons-nous vu ayant faim ou ayant soif ou étranger, ou nu, ou malade, et t'avons-nous pas assisté ? Et il leur répondra : je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de mes plus petits, c'est à moi que vous ne les avez pas faites. Et ceux-ci iront aux châtiments éternels, mais les justes à la vie éternelle. (Saint Math. xxv, 31).

Image grandiose et capable de susciter nos étonnements. Toute la vie réduite à un mot ; toute la gamme des vertus et des vices résumée en une seule note, tout le drame du jugement dernier, interrogatoire, considérants, sentence, sanction, ramené à un unique point : la charité.

Quel plus étonnant commentaire le Christ aurait-il pu nous donner de son affirmation : " l'amour contient tout : la loi et les prophètes. " Quelle preuve plus palpable que la charité est l'accomplissement intégral et nécessaire de la religion chrétienne ? Toutes les vertus s'unissent pour forcer la porte du royaume des cieux ; une seule trouve la clef et sans efforts, en un geste d'une suavité céleste, l'ouvre à deux battants devant l'âme bienheureuse.

C'est pour cela que, dans tous les siècles, des hommes vraiment apostoliques ont consacré leurs jours et leurs veilles, leur force et leur santé au salut de leurs frères, à leur soulagement spirituel et corporel. A la vue d'un tel dévouement, le monde lui-même a poussé un cri d'admiration et a baisé avec respect la trace de leurs pas.

C'est pour cela que, depuis dix-neuf siècles, l'Eglise ne cesse de répandre sur le monde et à grands flots la vérité et l'amour. Que d'œuvres magnifiques et charitables n'a-t-elle pas fondées ! Ces œuvres rayonnent à son firmament aussi nombreuses et aussi brillantes que le soleil et les étoiles au firmament de la nature. Que d'asiles elle a ouverts ! Que d'Ordres religieux elle a enfantés, qui se consacrent sans mesure au soulagement de toutes les douleurs ! La foi chrétienne a toujours élevé deux monuments voisins : l'église où elle adore son Dieu sous les apparences de

l'hostie, l'hospice où elle l'aime et le sert sous les apparences du malheureux. Même parmi ceux de ses enfants qui vivent au milieu du siècle, que d'admirables dévouements, que de généreux sacrifices n'a-t-elle pas inspirés ! "

---

2. — *C'est un devoir doux et agréable*

Et comme cette belle vertu de charité rend aimables ceux qui la pratiquent !

Nous avons tous assez vécu pour rencontrer quelquefois des personnes vraiment chrétiennes qui semblaient ne pouvoir renfermer en elles-mêmes le trésor de bienveillance dont leur cœur était plein, qui ne savaient pas vivre isolées du reste des hommes, qui ne trouvaient leur bonheur que dans le bonheur des autres. Nous avons écouté les paroles qui tombaient de leur bouche et ces paroles étaient toujours pleines de charité. Nous avons considéré leur visage tranquille, l'ensemble de leur physionomie leurs gestes, et nous nous sommes sentis enveloppés d'une immense caresse. Nous avons suivi ces personnes dans le secret et dans l'intimité de leur vie et nous avons vu que la porte de leur cœur n'était jamais fermée aux malheureux ; que leurs yeux ne s'ouvraient que pour voir les qualités et les mérites des autres, comme leurs lèvres pour sourire, remercier et pardonner, comme leurs mains pour répandre partout des bénédictions et des bienfaits. Et quand nous avons été en présence de ce spectacle touchant, de cette bienveillance qui se répand partout, qui porte partout la paix, la joie et le bonheur, nous avons vu cette belle chose qu'on appelle la bonté, la charité qui nous fait ressembler à Dieu.

Dieu en effet possède la force, la grandeur, la puissance ; son immensité déborde de toutes parts les plus hautes conceptions de toute pensée finie. L'imagination demeure confondue devant tant de grandeur et l'âme est pleine d'épouvante en présence d'une si sublime majesté. Mais si Dieu n'était que cela, il nous

ferait trembler peut-être mais il ne nous ferait pas tomber à genoux ; il pourrait nous écraser sous sa puissance mais il ne saurait nous contraindre de l'aimer. Si nous tombons en prière devant lui, si notre cœur tressaille d'amour en sa présence, si nous nous consolons de n'être rien en présence de lui qui est tout, ce n'est pas parce qu'il est infini, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, c'est parce qu'il est charitable, parce qu'il nous aime, parce qu'il est, comme on a coutume de l'appeler, *le bon Dieu.* Nous devons donc être charitables, être bons, pour devenir semblables à Dieu dans ce qu'il a de meilleur, dans ce qui est le fond même de son être, dans sa bonté et dans sa charité.

Nous devons donc comprendre qu'un homme peut être fort, riche, puissant, qu'il peut avoir rangé sous son empire une grande partie de l'humanité, que la terre frappée d'étonnement se taise devant lui comme elle se tut autrefois devant Alexandre. Si cet homme ne sait pas compatir, s'il ne sait pas pleurer, s'il ne sait pas donner, s'il ne sait pas pardonner, il est digne de pitié parce qu'il est sans pitié et, bien loin de voir en lui un grand homme, on n'y voit même pas un homme ; il lui manque l'essentiel ; il lui manque ce avec quoi Dieu pétrit d'abord le cœur humain ; il lui manque la charité, la bonté, la seule qualité que rien ne remplace et qui remplace toutes les autres, la qualité sans laquelle l'esprit le génie même font plus de mal que de bien. Car sans la charité sans la bonté, ils éclairent comme le feu d'un incendie qui dévore, comme l'éclat de la foudre qui aveugle et augmente la nuit.

" Avez-vous jamais résisté à la bonté ?
Vous l'avez aperçu maintes fois dans la vie,
Ce charme qui se peint sur la physionomie,
C'est le plus beau reflet de la divinité ! "

---

3. — *Comment doit se pratiquer cet amour*

Cette charité doit se manifester dans nos pensées, dans nos paroles, dans nos actions.

La charité dans les pensées consiste à voir toujours le bon côté du prochain, à toujours penser avantageusement de lui, toujours donner à ses actions la couleur la plus favorable dont elles soient susceptibles, à attribuer les indifférentes à de motifs honnêtes, à considérer les plus équivoques sous le point de vue le plus louable. Malheureusement d'ordinaire on croit avec trop de facilité les faits désavantageux au prochain et on interprète trop légèrement ses actions. On croit le mal sur un simple aperçu qu'on ne se donne pas la peine d'approfondir, souvent sur un oui-dire que l'on ne se soucie pas de vérifier. Qu'on entende une médisance qui ne soit pas hors de la vraisemblance, en voilà assez pour être convaincu du tort du prochain, pour concevoir de lui une mauvaise opinion. On n'examine pas si l'homme qu'on entend n'est pas l'ennemi de celui dont il parle, s'il n'a pas des raisons particulières de le dénigrer, s'il est personnellement instruit de ce qu'il raconte, si ce n'est pas sur des bruits vagues qu'il rapporte. Qu'il s'agisse d'une bonne action à croire, on fera toutes ces recherches, on ne voudra y ajouter foi que sur des preuves convaincantes. Mais s'il s'agit d'une mauvaise action, on est crédule outre mesure.

Bien plus, souvent on interprète les faits d'autrui au gré de sa malignité. Une action est-elle bonne, on l'impute à des motifs vicieux ; est-elle équivoque, on la prend du côté le plus fâcheux ; est-elle mauvaise, on en tire les conséquences les plus outrées.

Et ce qui fait souvent penser avec si peu de charité pour le prochain, parfois c'est l'envie. Jaloux d'une vertu qui offusque, d'une réputation qui importune, d'une élévation qui irrite, on se dédommage du chagrin qu'elles produisent par le plaisir qu'on ressent à les abaisser. Parfois c'est l'orgueil. D'abord la censure, c'est une sorte de supériorité qu'on exerce ; ensuite on se compare intérieurement à celui que l'on déprime, on se glorifie d'être meilleur que lui.

Que nos jugements soient donc toujours empreints de charité. " Il ne suffit pas , dit, saint François de Sales d'avoir du miel sur les lèvres et au bout de la langue ; c'est-à-dire, il ne suffit pas de parler charitablement du prochain ; il faut avoir du miel au-dessous de la langue et dans le cœur, *mel et sub lac linguâ illius*,

c'est-à-dire, il faut penser charitablement du prochain et le juger toujours avec bonté. "

Que la charité se manifeste dans nos paroles. " Les bonnes paroles, dit le Père Faber, sont la musique céleste de ce monde ; elles ont un pouvoir qui semble dépasser la nature ; c'est comme la voix d'un ange qui se serait fourvoyé sur notre terre et dont les mélodieux accents blesseraient suavement tous les cœurs. "

Le microscope nous révèle dans une seule goutte d'eau des myriades d'animalcules qui, à peine nés, se dévorent et se détruisent entr'eux. Et sur cette motte de terre qui s'appelle le globe, que font souvent ces myriades de petits êtres humains, sinon de s'entredéchirer ?

Quelle blessure inflige souvent la médisance à celui qui en est le sujet ! Que les médisants plaisantent, rient et fassent rire de cet infortuné, chaque coup de leur langue fait tomber une fleur de sa couronne d'honneur. Leur flèche est bien lancée, bien aiguisée de finesse, bien empennée d'esprit ; elle ne s'arrêtera plus ; elle ira loin, bien loin et leur médisance d'aujourd'hui sera de l'histoire de demain.

Certaines personnes ne paraissent pas se douter que la médisance peut parfois constituer un péché grave. Sans se mettre en peine du tort que leur langue cause au prochain, elles se tranquillisent sur ce principe commode " qu'elles ont dit ce qui était vrai; et on les voit communier le lendemain sans le moindre scrupule.

Il faut se rappeler et rappeler aux fidèles que toute médisance qui cause au prochain un préjudice considérable dans sa réputation est un péché grave. Cela se conçoit d'ailleurs sans peine. De notre réputation ou de notre fortune, quel est celui des deux biens qui nous est le plus cher ? Personne n'hésite à donner la préférence à la réputation, à déclarer, avec l'auteur des Proverbes, qu' " une bonne réputation vaut mieux qu'affluence de richesses. " Voler au prochain sa réputation est donc un péché plus grave que de lui dérober son porte-monnaie. Il y a de l'un à l'autre de ces deux actes toute la distance qui sépare un bien d'ordre moral comme la réputation, d'un bien d'ordre purement matériel comme est l'argent.

Vers la fin d'une mission, une femme vint un jour s'accuser

d'avoir dit du mal de son prochain. Pour pénitence le confesseur lui dit d'aller jeter sur les routes et à tous les vents les plumes d'un poulet. La pénitence est facile, se disait la femme. Elle l'accomplit d'ailleurs scrupuleusement et elle revint trouver le confesseur. " Mon Père, lui dit-elle, j'ai fait au mieux ce que vous m'avez ordonné. " " Mais ce n'était là, lui dit le Père, que la première partie de la pénitence. Allez maintenant recueillir toutes les plumes que vous avez semées. Après vous reviendrez et je vous octroierai l'absolution. " " Mais c'est impossible ; il a plu toute la nuit et il a venté beaucoup. Où trouverai-je ces plumes ? " " Et ainsi , ajouta le confesseur, même avec la meilleure volonté, il vous sera toujours impossible de rattraper vos paroles et d'en arrêter les conséquences. "

Souvent on ne peut se faire une idée du mal produit par les paroles contre la charité et ce mal est souvent irréparable.

Que le prêtre ne dise donc jamais le moindre mal du prochain ; qu'il ne redise jamais ce qu'il a entendu de mauvais ; que l'on sache bien que les cancans et les potins du jour ne l'intéressent pas ; que tous ceux qui l'approchent soient bien persuadés que les racontars journaliers ne leur feront pas trouver chez le prêtre le chemin d'une intimité qui alors serait malsaine. Qu'à l'occasion il sache remettre à sa place, avec la mansuétude dont il ne doit jamais se départir, mais avec toute la noblesse dont il est investi de par son ministère, quiconque lui parlerait du prochain avec légèreté, sans preuves solides et évidentes de ce qu'il avance. C'est Massillon qui disait : " Mes frères, offrez aux discours de la médisance un visage triste et sévère, un silence de désavœu et d'indignation, car le crime est ici égal et dans la malignité de celui qui parle et dans la complaisance de celui qui écoute. Qu'il suive toujours le conseil donné dans ce proverbe grec : " Si l'on parle d'autrui mets un cadenas à ta bouche et du coton dans tes oreilles. "

C'est un devoir d'éviter ceux qui ont l'habitude de parler mal des autres ; en les fréquentant, on s'expose à devenir comme eux. Saint Augustin pour empêcher la médisance avait fait écrire dans la salle où il mangeait deux vers latins dont voici le sens :

" Loin d'ici médisants
Dont la langue coupable
Déchire l'honneur des absents.
On ne permet à cette table
Que les entretiens innocents. "

Un jour que quelques-uns de ses amis s'entretenaient des défauts du prochain, le saint les arrêta en leur disant : " Si vous continuez, je serai forcé ou d'effacer ces vers ou de me retirer. " Les médisants se turent aussitôt.

Rappelons-nous toujours cette belle parole de l'Apôtre saint Jacques : " Celui qui ne blesse pas la charité en paroles est un homme parfait. " Ayons en tout et partout cette charité de langage qui est une si grande part des charmes de la vie et qui peut être pour nous l'occasion de tant de mérites ; trempons toujours avant de parler notre parole dans notre cœur, ou plutôt dans le cœur si doux de Jésus, afin qu'elle soit discrète et prudente, toujours digne, toujours respectueuse et pacifique, modeste et sincère, tendre et compatissante.

Que notre charité se traduise surtout dans nos actes. Sachons supporter, souffrir patiemment et ne jamais faire souffrir. Celui qui chaque matin dirait sérieusement : je me prépare à endurer les petites contrariétés, les plaisanteries, les réparties piquantes, les procédés inconvenants et jusqu'aux injures elles-mêmes; j'éviterai tout ce qui peut apporter aux autres la peine la plus légère ; celui-là jouirait toujours de la paix et serait heureux.

Il faut savoir aller plus loin ; il faut toujours montrer de la condescendance qui est la mise en pratique de ce conseil de saint Paul : " *Unusquisque proximo suo placeat in bonum*, que chacun de nous cherche à plaire à son prochain dans ce qui est bien. " Rendons-nous serviables. Mille occasions, mille moyens nous sont offerts chaque jour, à la maison, sur la rue, partout. " Si quelqu'un vous demande de le conduire vingt pas, conduisez-le cent mille, " nous recommande l'Evangile. Que jamais il ne se passe une journée sans que nous ayons rendu quelque bon office à quelqu'un. Un païen distingué, Titus, disait, quand il n'avait pas fait ainsi : " J'ai perdu ma journée." Nous valons mieux que ce païen.

Il est bon même de condescendre avec grâce. Il y a des personnes qui condescendent aux désirs des autres mais avec une tristesse et un air sombre qui enlève à la complaisance tout son mérite. Le secret de la charité, quand elle est réelle, c'est de faire croire à celui que nous obligeons que nous sommes nous-mêmes les obligés. Nous doublons alors le plaisir que lui procure notre condescendance. A la joie d'obtenir ce qui lui plaît se joint le sentiment du plaisir qu'il croit nous procurer.

Surtout ne mettons jamais en pratique cette infernale maxime trop en vogue parmi quelques gens du monde : qu'on doit rendre à chacun la monnaie de sa pièce, le bien pour le bien et le mal pour le mal, comme si Notre-Seigneur n'avait pas dit et répété de la manière la plus formelle que nous devons aimer nos ennemis, faire du bien à ceux qui nous haïssent, prier pour ceux qui nous persécutent : " Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous un jour à attendre ? Les publicains en font tout autant. Et si vous ne vous montrez aimables qu'envers ceux qui le sont envers vous quel mérite aurez-vous ? Les païens agissent de même. "

Rendre le mal pour le mal, c'est trop facile, trop vulgaire ; c'est ce que tout le monde peut faire. Mais par bonté, par charité élevons-nous au-dessus de l'injustice, dominons les frémissements et les révoltes de la mauvaise nature, pour n'écouter que les inspirations d'un bon cœur, la voix de la raison, les inspirations de la foi ; tâchons de vaincre le mal par le bien et nous comprendrons que c'est là la véritable grandeur, le vrai mérite, la vraie gloire. David doux et patient, prêt à servir Saül qui cherchait à le tuer, est mille fois plus grand que David vainqueur de Goliath et triomphant des Philistins.

Qu'elle est belle cette parole de saint François de Sales : "Si quelqu'un me crevait un œil, je me servirais de l'autre pour le regarder avec bonté. "

Quelqu'un disait un jour à un grand saint qu'il ne trouvait rien de plus difficile à pratiquer dans le christianisme que l'amour des ennemis. " Pour moi, dit saint François de Sales, je ne sais comment j'ai le cœur fait ou qu'il a plu à Dieu de créer en moi ; non seulement je n'ai aucune difficulté à observer ce commande-

ment, mais j'y trouve un tel plaisir, j'y ressens une suavité si délicieuse que si Dieu m'avait défendu d'aimer tous mes frères, j'aurais eu bien de la peine à lui obéir. Eh ! qui ne l'aimerait ce cher ennemi pour qui Jésus-Christ a prié, pour qui il est mort ? Car, voyez-vous, il ne priait pas seulement pour ceux qui le crucifièrent, mais aussi pour ceux qui nous persécutent. "

Et quelle récompense Jésus accorde à celui qui pratique la charité même à l'égard de ses ennemis !

Saint Jean Gualbert, riche, puissant, emporté par la fougue et la dissipation de la jeunesse, avait pris les armes dans le dessein de tirer vengeance de la mort de son frère Hugues, tombé récemment sous le fer d'un lâche assasin. Un jour qu'il allait à Florence, rêvant dans son esprit comment il pourrait trouver son ennemi et s'en défaire, il l'aperçut qui venait à sa rencontre, dans un lieu si étroit qu'ils ne pouvaient se détourner l'un de l'autre. La vue de ce misérable ne fit qu'augmenter sa soif de vengeance; il saisit son épée et s'apprêta à la lui passer au travers du corps. L'autre qui n'était pas préparé à cette rencontre se jeta aux pieds de Gualbert et, les bras étendus en forme de croix, il le conjura par la passion de Jésus-Christ dont on célébrait la mémoire ce jour-là — c'était le vendredi saint — de ne pas lui ôter la vie. " Grâce au nom de Jésus-Christ mort en ce jour pour vous et pour moi, " cria le coupable. Jean Gualbert fut singulièrement frappé de ce qu'il voyait et entendait. L'exemple du Sauveur priant pour ses bourreaux amollit la dureté de son cœur ; il tendit la main au gentilhomme, puis il lui dit avec douceur : " Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom de Jésus-Christ. Je vous accorde non seulement la vie mais même mon amitié. Priez Dieu de me pardonner mon péché. "
S'étant ensuite embrassés l'un et l'autre, ils se séparèrent. Jean continua sa route jusqu'à l'abbaye de Saint-Miniat, qui appartenait à l'Ordre de Saint-Benoît. Etant entré dans l'église du monastère, il pria devant un crucifix avec une extrême ferveur. O merveille ! Le Christ aux pieds duquel il était agenouillé, baissa la tête et s'inclina vers lui comme pour le remercier du pardon qu'il avait si généreusement accordé pour son amour. A la vue

de ce prodige, le jeune mondain saisi de la plus vive émotion se sentit pénétré d'un profond dégoût pour toutes les choses de la terre ; il renonça au monde et il se consacra à Dieu. Devenu plus tard fondateur de la Congrégation de Vallombreuse, il s'éleva à une éminente sainteté.

Il suffit de regarder le Christ en croix et de l'entendre promettre le ciel au larron qui meurt près de lui, demander à son Père de pardonner à ses bourreaux, pour ne pas chasser de son âme tout sentiment peu généreux. Il est impossible alors d'entretenir une pensée qui ne soit pas compatissante, de ne pas dire une parole pleine d'indulgence, de compassion et de charité. On aime toujours son prochain, on le respecte, on l'excuse, on lui pardonne, quand on le regarde et qu'on parle de lui du pied de la croix.

On aime toujours son prochain quand on porte ses regards sur soi-même. Tous, nous devons convenir que nous sommes " comme dit saint François de Sales " une bonne besogne pour la miséricorde de Dieu. " Que d'égoïsme ! Que d'orgueil ! Que d'amour propre ! que de susceptibilité ! Et cependant Notre-Seigneur ne nous supporte-t-il pas ? Ne nous aime-t-il pas ? Et nous ne voudrions pas nous comporter envers nos frères comme le Divin Maître se comporte envers nous ? De plus ne donnons-nous rien à souffrir à ceux qui nous entourent ? Ne voient-ils jamais en nous le moindre défaut ? Pourquoi donc exiger d'eux la perfection que nous n'avons pas nous-mêmes ?

Soyons donc vraiment charitables. Nous mettrons alors notre esprit, notre cœur, nos forces, toutes nos facultés au service du prochain ; nous trouverons plaisir à rendre mille petits services ; nous oublierons volontairement une foule de petits manquements ; nous laisserons passer, comme inaperçus, un mot dit avec vivacité, un procédé qui nous blesse, une préférence qui nous semble injuste ; nous saurons nous vaincre sans cesse pour avoir habituellement le sourire sur les lèvres.

Soyons vraiment charitables ; c'est l'occupation la plus féconde en joies pour le cœur et en sainteté pour l'âme. Faire des actes de charité, c'est jeter devant soi sur le chemin de la vie, que l'on doit parcourir, la semence de fleurs brillantes, suaves et par-

fumées qui embellissent et charment la route et qui entreront dans la couronne dont, au ciel, nos fronts seront ornés.

---

4. — *La charité du prêtre doit être surnaturelle*

Il n'est pas nécessaire de rappeler au prêtre la nécessité d'aimer son prochain ; l'ordination sacerdotale n'éteint pas dans le prêtre le feu sacré de l'amour ; il ne supprime pas pour lui le commandement divin. Le prêtre, comme tout homme ici-bas, a un cœur ; il peut, il doit aimer, mais il doit aimer en prêtre. Le jour où il est devenu sous-diacre, il a contracté, l'engagement solennel de renoncer à tout jamais à l'amour humain, de travailler toute sa vie à ce que son amour devienne de plus en plus spirituel, à ce qu'il vise Dieu avant tout et par dessus tout. Sa formule doit être cette belle protestation de saint François de Sales : " Si je connaissais dans mon cœur la moindre fibre qui ne fut pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais à l'instant. Ah ! qu'on m'arrache le cœur si je ne dois pas l'employer tout entier à aimer. "

Aussi l'amour du prêtre surpasse celui des autres hommes, présente un caractère exceptionnel de vivacité, de désintéressement et de tendresse, parce qu'il puise directement sa source de Dieu et s'alimente en lui. Il n'aime pas le prochain à cause de ses qualités, de sa bonne éducation, de sa noblesse ou de sa fortune, des services qu'il lui rend, des vertus même qu'il pratique. Ce ne serait là qu'un amour égoïste. Le prochain, il l'aime parce qu'il voit en lui la créature de Dieu, une âme sœur de la sienne, la compagne d'un même exil, la cohéritière d'un même royaume ; il l'aime parce que Dieu, Lui le premier, l'a aimé.

Il regarde comme spécialement écrites pour lui les paroles de saint Paul : " Revêtez-vous, comme les élus de Dieu, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience... ayez la charité qui est le lien de la perfection. (Ad Colos. III,12). Il comprend que le sacerdoce doit continuer la charité du Verbe

incarné sur la terre ; il se regarde comme le vicaire de la charité du Christ : " *Vicarios charitatis Christi.* " (Saint Ambroise).

Et comme l'amour s'affirme par des actes, il agit de façon à ce qu'on puisse reconnaître à n'en point douter sa présence dans son âme et qu'on puisse toujours dire de lui comme de Dieu qu'il représente sur la terre:" le prêtre est charité, *ego sum caritas*" Son dévouement est complet ; il est couteux, il crucifie, il tire les larmes, il arrache l'âme aux plus chères affections, aux joies les plus légitimes ; aussi il est le plus beau spectacle qu'il soit donné aux âmes de contempler parce qu'il donne l'illusion de la force et de la bonté de Dieu.

Poussé par cette charité, le prêtre, depuis des siècles, peut être vu dans toutes les zônes et sur toutes les plages, partout où il y a des âmes à sauver, du bien à faire; dans les hôpitaux et dans les bagnes ; dans les caves et dans les mansardes, auprès des pauvres et des riches, auprès des malades et des pestiférés auxquels il porte les secours et les consolations, sur les champs de bataille où il partage les fatigues et les dangers des soldats, jusque sur les degrés de l'échafaud où il monte pour soutenir le courage des condamnés, et réveiller dans leur cœur les célestes espérances.

C'est ce dévouement qui a fait venir le prêtre sur les bords inhospitaliers de nos fleuves, de nos rivières et de nos lacs afin de promener le signe de la rédemption, la croix du Christ qui, partout où elle a été plantée et respectée, a toujours abrité des peuples civilisés et heureux.

C'est ce dévouement qui fait que le prêtre n'a pas attendu la locomotive, le bateau à vapeur ou l'automobile pour venir ici travailler au salut des âmes ; c'est à pieds qu'il a parcouru nos vastes prairies et franchi les passes de nos montagnes ; c'est en canots d'écorce qu'il a traversé nos grands lacs ; c'est à la belle étoile ou dans les huttes sordides des sauvages qu'il a pris son repos après les journées d'un pénible travail.

C'est ce dévouement qui a fait mener au prêtre cette vie austère, laborieuse et sainte du missionnaire qui est une confirmation de cette belle pensée de Madame de Swetchine : " la logique du christianisme est si merveilleuse qu'elle transforme en héros quiconque l'admet pour lui-même dans l'intégrité de ses consé-

quences." Que de souffrances les missionnaires ont endurées ! Que d'heures données à un travil obscur et sans gloire ! Mais à ceux qui eussent pu être étonnés de leur joie en menant une telle vie, ils eussent pus dire comme ce maître illustre du seizième siècle qui peignait avec un soin scrupuleux un coin de muraille perdu d'une église et qui répondaient à ceux qui lui demandaient pourquoi tant de peine, puisqu'on ne verrait rien : " Dieu le verra. "

Le missionnaire a entendu, il a compris cette parole du Christ: " *Euntes, docete omnes gentes.* " Allez à tous, si les mers vous séparent de vos frères, franchissez les mers ; si des lois persécutrices tendent des chaînes sur votre route, passez par-dessus les chaînes et les lois ; si l'on vous chasse le matin, reparaissez le soir; si l'on vous traîne dans les fers ou à l'échafaud, allez, mais en mourant, ayez confiance ; votre sang sera une semence d'où sortira une nouvelle génération d'apôtres, une nouvelle famille de chrétiens. Il est grand ; car, suivant la parole d'un Docteur, il est " le Sacrement du Christ, " c'est-à-dire le signe sensible qui révèle sa présence, l'instrument qui reproduit son opération. Il est grand ! Que l'on vante, que l'on exalte les œuvres de miséricorde, rien de plus juste ; rompre son pain pour nourrir l'indigent, partager son manteau pour couvrir la nudité du miséreux qui grelotte de froid, s'asseoir au chevet de douleur du malade pour le consoler, descendre dans d'humides cachots pour relever le courage d'un prisonnier qui se désespère, c'est une mission de charité que le monde admire et que le ciel récompense ; mais l'apôtre qui porte au cœur une étincelle du feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter à la terre, mais le missionnaire qui vole au secours de la plus lamentable des infortunes et va au prix de son repos, de ses sueurs, de son sang, de sa vie, offrir à de pauvres âmes perdues l'aumône de la vérité et du salut, c'est un héros devant lesquels il n'est pas permis de passer sans s'incliner avec respect, sans saluer avec admiration.

C'est ce dévouement qui explique aussi pourquoi le pasteur, le curé consent à mener une vie obscure au fond d'une pauvre paroisse, se donnant tout entier au soin de son troupeau, il vit isolé, solitaire loin de ses parents et de ses amis d'enfance ; il est

obligé de se faire tout à tous, d'être le témoin et le consolateur de tous les chagrins ; il visite les pauvres, les malades, les malheureux ; et souvent il leur dit comme saint Paul : " je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne. " J'ai mes deux yeux, c'est pour pleurer à votre chevet de misère ; mes deux oreilles, c'est pour écouter vos confidences ; mes deux lèvres, c'est pour causer fraternellement avec vous ; j'ai mes deux mains, c'est pour serrer amicalement les vôtres ; j'ai mon cœur, c'est pour vous aimer. Il peut leur dire avec vérité ce beau vers que jetait sur la scène le héros du poète latin :

" *Homo sum, humani nihil a me alienum est* "
" Homme, à tout mal humain, je sais être sensible. "

Le curé, le pasteur mène une vie malheureuse au point de vue humain, mais tous les jours, il médite au pied de la croix ; tous les jours il communie, et dans cette méditation, dans cette communion, il entend la voix de Jésus qui lui dit : mon enfant, vois-tu ce pauvre malade aux plaies hideuses, c'est mon frère, c'est mon ami ; aie soin que rien ne lui manque ; donne lui ton dévouement et ta charité. C'est moi qui te l'ordonne ; si tu m'aimes, entends ma voix, ne demande pas le salaire ici-bas ; c'est moi qui serai ta récompense.

Le prêtre étonné de la familiarité de son Dieu, se relève en disant : Oui, Seigneur, je ferai ce que vous avez dit : je serai le consolateur des affligés, le père des pauvres, et des orphelins ; je surpasserai en douceur, en patience, le cœur de la mère la plus tendre, Je n'y mets qu'une condition, c'est que vous me permettiez de regarder votre croix dans les moments où la nature viendrait à défaillir.

Le vrai prêtre peut en toute vérité dire aux âmes confiées à ses soins ce que saint Jean Chrysostôme disait à son peuple : " Rien ne m'est plus cher que vous, pas même la lumière ; car je voudrais devenir aveugle si je pouvais à ce prix convertir vos âmes. Quelqu'un de vous vient-il à pécher, c'est une douleur qui me poursuit jusque dans le sommeil ; quand on me dit du bien de vous, je me sens soulevé comme sur des ailes. Vous êtes tout pour moi, père, frère, mère, sœur. Je ne vous avertis, je ne

vous gronde que pour vous rendre meilleurs ; pour vous je répandrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang. "

Le prêtre cependant éprouve de suaves plaisirs. Il en faut à toute âme ; le cœur est tellement fait pour le bonheur qu'il ne peut pas ne pas le désirer, ne pas le rechercher. " L'âme humaine, dit saint Grégoire le grand, a besoin de plaisirs ; si elle n'en a pas de vrais et de divins, elle en cherche de faux, de terrestres."

Le prêtre a les siens ; il sait par expérience que toute vertu porte avec elle sa récompense, comme tout astre porte sa lumière, comme toute fleur porte son parfum. Peut-on en effet éprouver un plaisir plus intime, plus délicat, plus pur, plus divin que celui qui consiste à faire du bien, à le faire avec un cœur large et chrétien, et surtout à le faire gratuitement, sans compter, je ne dis pas sur la reconnaissance, mais même sur le regard de l'homme, n'ayant souvent pour témoins que Dieu et ses anges ? Il semble, quand on a fait un peu de bien, qu'on avait un poids sur le cœur et qu'on est soulagé ; oui, c'est un vrai poids sur le cœur bien né que le besoin de faire le bien, car l'âme juste doit avoir sur le cœur un trésor caché de bonté et d'amour. Ce trésor, à force de s'accumuler, devient divinement lourd à porter et l'âme éprouve une douce nécessité de ls répandre autour d'elle. On dirait, quand on a pratiqué une œuvre de miséricorde, que l'on est devenu plus léger dans la poitrine ; l'âme savoure en silence une saine volupté que la terre ne connaît pas. Pourrait-on comparer à ce sentiment exquis les plaisirs du monde, les jouissances de la vie sensuelle, la possession de l'or et de l'argent ?

On lit une histoire étrange dans la vie de saint Vincent de Paul; je dis étrange tellement elle dépasse la conception de l'égoïste humain. Ce grand saint assistait à son lit de mort une Sœur de charité ; elle était sur le point d'expirer. Le Saint lui demande : " N'avez-vous pas, ma sœur, de peine ni de remords sur la conscience ? " " Non, mon Père, sinon que j'ai pris trop de plaisir à servir les pauvres. — Quoi, ma fille, rien que cela ! — Rien du tout que cela, mon Père ! J'y ai pris trop de satisfaction, car quand j'allais par les villages voir ces bonnes gens, il semblait que je ne marchais pas mais que j'avais des ailes et que je volais,

tant j'avais de joie à le servir. — Mourez en paix, ma Sœur, dit saint Vincent. "

Quel admirable dialogue ! Evidemment ce n'était pas la nature qui avait pu donner tant de bonheur à cette pauvre religieuse ; c'était la pensée d'obéir à Dieu, d'imiter Dieu, de servir Notre-Seigneur, dans la personne des malheureux. Tout se change en joie, même les choses qui seraient naturellement les plus pénibles, quand on contemple Dieu à travers le voile de la créature.

Nous lisons dans la vie de l'Abbé Jean de Lamenais cette parole : " Le prêtre fait tous les sacrifices, excepté celui du bonheur. Cette parole paraît étrange, et cependant elle est vraie.

Quelle joie le prêtre trouve dans l'exercice des fonctions du saint ministère !

Passer sa vie à connaître la vérité, à propager son règne dans le monde ; Diriger les âmes, les fortifier, les élever, les rendre pures, les ramener à leur devoir, à elles-mêmes, à Dieu, les sauver enfin, quelle consolation ! Mais ce n'est pas là le dernier mot du bonheur et de la gloire sacerdotale. Le dernier mot et la joie suprême du prêtre, c'est de dire la messe chaque matin, c'est de sentir la Toute Puissance de Dieu tomber entre ses mains débiles ; c'est, après s'être nourri de Dieu, de le donner aux âmes ; c'est de pouvoir s'entretenir avec lui cœur à cœur. On s'étonne quelquefois que le prêtre puisse vivre seul, à l'ombre d'une pauvre église. On se sait pas qu'il a un compagnon, un ami, que chaque jour un Dieu vient habiter dans son cœur comme dans un nouveau ciel. La petite Hostie du tabernacle, voilà le désir du prêtre, le secret de son dévouement ; c'est elle qui le console de toutes ses peines, qui le délasse de tous ses travaux, qui lui fait dire avec le prophète : " Un seul jour au pied de vos autels, ô mon Dieu, vaut mieux que mille au milieu des joies du monde. "

Puis au milieu de ses épreuves, le prêtre entrevoit une existence meilleure, des jours plus heureux, et cette douce perspective endort ses douleurs, le ravit et le console. Ici, lui dit l'Eglise, l'exil et la peine, ailleurs le repos et les plaisirs, les joies et les dédommagements ; en bas les fatigues de la lutte, en haut la palme du triomphe ; *parcipietis immarcescibilem gloriæ coro-*

nam. Que sont les courts chagrins de la terre en comparaison de la félicité sans mesure et sans termes qui en sera dans le ciel le prix inestimable et glorieux ! Dispensateur des consolations aux affligés d'ici-bas, il va puiser pour lui-même le courage et la force à leur source divine ; au milieu des ennuis qui l'assiègent, homme de foi, il songe que son pélerinage terrestre n'est qu'un simple campement sur le chemin de l'éternel séjour ; par delà cette nébuleuse région des tempêtes, il élève ses regards et ses désirs jusqu'aux splendeurs de l'infini, seul héritage vraiment digne de notre ambition, incomparable demeure promise à la vertu persévérante.

CHAPITRE TROISIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES SUPÉRIEURES

1. — *Amour pour le Saint Père*

Le prêtre a un cœur ; il doit aimer, il aime. Il y a un homme qui est notre prochain le plus proche, c'est le supérieur. Après Dieu et nous-mêmes, il est, dans la hiérarchie de la charité, le premier objet de nos devoirs.

Et le premier de nos supérieurs ici-bas est le *Pape*. le Vicaire de Jésus-Christ, le représentant visible de Dieu sur la terre.

Avant de monter au ciel, Jésus avait promis aux Apôtres qu'il ne les abandonnerait pas, qu'il serait avec eux jusqu'à la fin du monde. Le bon Maître a tenu fidèlement sa promesse. Il a fait sa demeure parmi les enfants des hommes en instituant l'admirable sacrement de nos autels. Dans l'Eucharistie il est vraiment, réellement, susbtantiellement présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Mais tout en étant réellement présent, il est caché sous les espèces du pain et du vin ; il ne se manifeste en aucune manière aux sens de l'homme. En vain celui-ci écoute, regarde et palpe ; il n'entend rien, il ne voit rien et il ne touche que du pain et du vin. O mystère ! Est-ce donc là cette présence que Jésus avait en vue lorsqu'il promettait à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la fin du monde ? Oui, l'Eucharistie est une des formes par lesquelles se réalise la présence du Sauveur parmi nous ; mais ce n'est pas la seule. Pour réaliser son projet, que fait-il ? Il institue, il crée, en quelque sorte, une nouvelle présence réelle. Mais cette fois il ne se sert pas d'éléments matériels ; point de pain ni de vin, c'est un homme qu'il lui faut. Il se choisit un représentant, un autre Lui-même, un vicaire visible qu'on pourra voir, entendre, consulter, vénérer.

Il choisit le Bienheureux Apôtre Pierre et, l'élevant au-dessus

de tous, il lui dit : " Je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. " c'est-à-dire, moi, le Fils de Dieu, je te dis à toi mon vicaire, moi le Souveiran Pontife éternel, à toi le Souverain Pontife par adoption, le second Christ, représentant du premier, je te dis que tu es Pierre, tu es pierre avec moi, comme moi et en moi. Moi, Jésus, je suis la pierre angulaire, la pierre fondamentale sur laquelle tout repose ; et toi aussi, tu deviens pierre recevant par ma grâce l'immuable solidité que je possède par nature. Désormais mon Eglise reposera sur toi, parce que désormais tu ne fais plus qu'un avec moi, parce que je te constitue sur la terre mon vicaire unique, mon fondé de pouvoir, mon premier ministre. C'est en reposant sur toi que mon Eglise reposera sur moi, de telle sorte qu'il sera facile à toute créature de reconnaître où est mon Eglise, où est ma vérité, où est ma voie, où est ma vie.

Et à partir de ce moment Jésus n'a pas cessé d'être présent dans son Eglise par le moyen de son Vicaire. Pierre et ses successeurs sur le siège de Rome ont été comme le voile de cette présence réelle.

Depuis ce jour, on n'a jamais manqué de voir dans le chef de l'église un autre Jésus-Christ.

Ce fut la volonté de Dieu, dit saint Augustin de faire de Pierre à qui il remit ses brebis, un autre lui-même, un avec lui, afin qu'il put les lui confier. " Saint Bernard enseigne la même chose en écrivant au Pape Eugène III " Vous êtes le Christ par l'onction du Saint-Esprit." Et saint François de Sales de dire " Le Pape et l'Eglise, c'est tout un. " Les Souverains Pontifes eux-mêmes ont proclamé hautement cette vérité chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion : " Dieu, disait un jour Pie IX, s'est choisi sur la terre un vicaire et ce vicaire de Dieu, c'est moi. "

Et le plus humble des fidèles professe cette croyance. Un jour, Mgr de Ségur se promenait dans la campagne romaine. Il rencontre un petit pâtre ; il l'interroge sur son catéchisme " Sais-tu lui demanda-t-il, ce qu'est le Pape " " Je crois bien, répond l'enfant ; le Pape, c'est le Christ sur la terre " Et en disant cela, il se découvrit respectueusement.

Avec tous les Saints Pères, avec les Docteurs, avec toute la

tradition catholique, notre devoir est de respecter, de vénérer, d'aimer ce roi de l'Eglise universelle, ce second Christ que le Fils de Dieu a constitué son vicaire au milieu des hommes et, en cet homme très sacré, vénérons, aimons Jésus Lui-même, le Pasteur éternel, l'évêque de nos âmes, l'unique chef de l'Eglise, le père de l'humanité régénérée. Telle est l'union qui existe entre Jésus-Christ et son vicaire qu'ils ne font qu'une personne morale. Ce que commande, ce que défend, ce qu'exécute le Pape, Jésus le commande, le défend, l'exécute avec lui.

Aussi quelle a été l'obéissance des saints à la volonté du Souverain Pontife !

L'historien de saint Ambroise nous apprend qu'un jour, après avoir reçu une éloquente et courageuse lettre du pape saint Sirice, le grand Docteur convoqua à Milan les évêques de sa région et, de concert avec eux, rédigea pour le Vicaire de Jésus-Christ une réponse collective où se révèlent, dans les termes les plus touchants l'amour, la reconnaissance et le respect pour le Pontife de Rome : " Vous êtes bien le bon Pasteur, écrivirent-ils au Pape ; vous gardez avec amour et vous défendez avec fermeté le bercail de Jésus-Christ ; vous veillez sur la porte de la bergerie et vous méritez bien que les brebis du Sauveur vous écoutent et vous suivent. De tout notre cœur nous vous en bénissons. "

Le Pape Pie VI, trompé par de faux rapports, avait exclu saint Alphonse de Liguori de la Congrégation fondée par lui. Loin de se plaindre, le Saint disait : " Le Pape le veut, Dieu le veut et moi aussi. "

Telle a été l'obéissance de saint Charles Borromée. " Souvenez-vous, disait ce Saint à un de ses familiers qui marquait son mécontentement d'une réponse défavorable venue de Rome, souvenez-vous que nous devons obéir à Dieu en toutes choses et que le Saint Père nous le représente sur la terre ; se soustraire à l'obéissance du Pape, c'est désobéir aux ordres de Dieu. Instruisons le Pape le mieux qu'il nous sera possible, de toutes nos affaires ; après cela, demeurons en paix et attendons avec soumission ce qu'il lui plaira d'ordonner. "

L'historien de saint Vincent de Paul écrit que " ce Saint était

constamment uni au Souverain Pontife, en la personne duquel il respectait et aimait Jésus-Christ ; et lorsque le Saint Siège était vacant par le décès de quelque Pape, il ne cessait de prier Dieu et de le faire prier incessamment par les siens afin qu'il plut à sa bonté d'en donner un qui fut selon son cœur. Quand l'élection était canoniquement faite, il concevait un respect et une affection filiale envers celui qui était installé en cette sublime dignité. "

Et à ce propos le Comte J. de Maistre écrivait : " Examinez l'un après l'autre les grands Docteurs de l'Eglise catholique ; à mesure que le principe de sainteté a dominé chez eux, vous les trouvez toujours plus fervents envers le Saint Siège, plus pénétrés de ses droits, plus attentifs à les défendre. " Aussi le Pape Benoît XIV déclarait, dans son traité de la canonisation des saints qu'il faut compter parmi les signes d'une vertu héroïque la soumission et l'obéissance parfaites au Chef de l'Eglise. "

Sans doute le Chef de l'Eglise est digne de notre plus profond respect, de notre plus entière soumission puisqu'il est le représentant de Dieu sur la terre, le Vicaire du Christ ; mais il est aussi le père de tous les chrétiens. S'il est une dénomination qui lui convienne plus particulièrement, qui soit plus communément employée par les fidèles, c'est bien celle-là. Presque toujours et partout, quand il s'agit du Chef de l'Eglise, on le désigne sous le nom de " Père, " de " Saint Père. "

Ce Souverain Pontife, ce Père béni, il nous faut l'aimer. Saint Pierre Damiens affirme : que celui-là seul est l'ami du Christ qui aime son Vicaire. " " Aimer le Pape, dit Mgr de Ségur, c'est aimer l'Eglise, c'est aimer Jésus-Christ, c'est aimer le bon Dieu."

Cet amour, témoignons-le par nos prières à Dieu en sa faveur ; car il est revêtu de fonctions extrêmement difficiles, pénibles et redoutables ; il ne peut s'en acquitter avec les seules forces humaines. Son ministère a pour but de continuer l'œuvre de Jésus-Christ sur la terre ; sa juridiction s'étend sur nous comme celle du Sauveur. Qui peut envisager sans trembler une telle responsabilité ? Des millions de consciences dépendent de lui, des milliers de causes attendent sa décision ; les intérêts qu'il doit régler sont d'une importance supérieure à tous les autres puisque ce

sont les intérêts éternels des âmes. Comme il a besoin de s'appuyer sur Dieu, comme il doit compter sur les lumières du Saint-Esprit ! Tous les jours prions pour lui afin que Dieu l'éclaire et l'assiste constamment. Alors nous remplirons un devoir sacré; nous plairons à Dieu et nous attirerons sur nous ses faveurs.

A l'égard du Pape, ayons donc une vénération profonde et un amour filial comme au Chef de l'Eglise et au Vicaire de Jésus-Christ ; ayons une soumission totale, sincère, hautement professée, non seulement à ses oracles infaillibles, mais encore à toutes ses directions doctrinales ou disciplinaires ; prions ardemment pour sa personne sacrée et pour ses œuvres ; montrons du zèle pour soutenir son autorité, défendre ses droits et ses intérêts, selon l'étendue de nos pouvoirs. Et cherchons à faire partager aux fidèles confiés à nos soins les sentiments qui nous animent à l'égard du Souverain Pontife.

---

2. — *Amour pour votre Evêque*

Ces sentiments de religieux respect et de sincère affection le prêtre doit les avoir pour *son évêque*, s'il veut attirer sur son ministère les bénédictions du ciel. Quoiqu'il fasse pour le rendre heureux, la vie de l'évêque est toujours rude, la croix qu'il porte est lourde. C'est vrai, il ne doit pas s'en plaindre, car il sert un maître économe qui ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de nos sueurs qu'une goutte de ses rosées et, dans ses souffrances, il pense à la moisson de mérites que les anges engrangent pour lui dans les celliers du bon Dieu.

Mais il a droit de compter sur le respect, l'affection, la soumission de ses prêtres et il en a besoin pour la bonne administration de son diocèse. Le prêtre doit voir en lui le représentant de Dieu et regarder son autorité comme une émanation de l'autorité même de Dieu, comme l'expression de son vouloir souverain.

Quelle belle leçon donne au prêtre Jésus-Christ lui-même ! Les trente premières années de sa vie sont résumées dans ces

trois mots : " *érat subditus illis.* " Dans la sainte maison de Nazareth, trois personnes y habitaient. De ces trois personnes, quelle est celle qui commande ? C'est Joseph, Joseph, grand saint sans doute, mais incomparablement moins éclairé, moins parfait que Marie, et surtout à une distance infinie de Jésus. Et cependant Joseph commande et Jésus obéit. Dans celui qui reçut la mission de protéger son enfance, il voit le représentant de son Père céleste.

Dans toute société comme dans une famille, il faut un chef. Or l'Église est un royaume dont Jésus-Christ est le chef invisible. Mais à une société visible il fallait un chef visible et des supérieurs visibles. Il a substitué à sa place Pierre, comme le moteur universel ; il a établi dans son Eglise des évêques dépendant de Pierre ou du Pape, son successeur, et chargés de diriger une portion déterminée du troupeau, de gouverner un diocèse : " *Posuit épiscopos regere Ecclesiam Dei.* "

Rappelez-vous ce qui est arrivé au jour le plus solennel de votre vie. Vos mains venaient d'être consacrées ; vous aviez célébré avec l'évêque votre première messe et reçu de lui le pouvoir de remettre les péchés. Pendant que vous étiez à genoux devant lui, le cœur rempli de consolations saintes, tout tremblant d'émotion, l'évêque vous a demandé : " *Promittis mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam ?* Et c'est sincèrement que vous avez répondu : " *Promitto.* " C'était bien le moins que vous puissiez faire pour reconnaître les grands dons du ciel qui vous étaient venus par ses mains. Toute promesse lie un honnête homme, surtout si elle a été revêtue d'une forme sacrée, publique, irrévocable. Or telle est celle de l'ordination ; faite sans restriction aucune, elle a été sérieuse, absolue, générale. On ne peut y manquer sans offenser Dieu grièvement.

Au reste c'est Jésus-Christ lui-même, par la bouche du grand Apôtre saint Paul, qui dit aux prêtres : " *Obedite præpositis vestris et subjacete eis*" (Heb. xiii, 45)... " *Obedite in simplicitate cordis vestri sicut Christo.* " (Eph. vi, 5). Quoi de plus sûr dans la vie ? Quoi de plus consolant à la mort que de pouvoir se rendre le témoignage d'avoir toujours obéi dans la simplicité du cœur !

Comme les saints se sont toujours soumis à cette volonté expresse de Notre Divin Sauveur !

Au moment de partir pour le cirque de Rome qu'il allait arroser de son sang, saint Ignace d'Antioche écrivait des sortes de testaments aux diverses églises. Ecoutez les accents de cette voix qu'interrompent déjà les rugissements avides des lions et qui vous crie avec une persévérance infatigable: " L'Esprit-Saint m'a instruit et m'a dit de vous exhorter à ne rien faire sans l'évêque... Celui qui aime et honore l'évêque sera lui-même aimé et honoré de Dieu. Obéissez à l'évêque et soyez-lui soumis comme Jesus-Christ l'a été à son Père dans le cours de sa vie mortelle, comme les Apôtres l'ont été à Jesus-Christ, " Quelle langage ! Toujours l'évêque à la place de Jésus-Christ, et cela sans restriction, sans atténuation. C'est le langage le plus éloquent, le plus formel tout à la fois de la soumission catholique. Ainsi parlaient tous les contemporains au moment où brulant d'amour pour lui, ils allaient signer de leur sang des instructions qu'ils léguaient à l'Eglise.

" Aimez votre évêque, soyez-lui soumis et regardez-le comme le père de votre âme, " écrivait saint Jerôme. " Quand on offense un supérieur, on résiste aux desseins de celui qui l'a établi, " affirmait saint Grégoire le Grand. " Il y a de la cruauté à censurer des hommes dont la charge fait trembler " disait saint Bernard.

C'est cette vérité qu'ont cherché à répandre nos Papes contemporains. Ecoutez Léon XIII dans son Encyclique au clergé de France : " La discipline ecclésiastique exige l'union entre les divers membres de la hiérarchie, le respect, l'affection, l'obéissance des inférieurs à l'égard des supérieurs. Nous le disions naguère dans nos lettres à l'Archevêque de Tours : l'édifice de l'Eglise dont Dieu lui-même est l'architecte, repose sur un très visible fondement d'abord sur l'autorité de Pierre et de ses successeurs, mais aussi sur les Apôtres et les successeurs des Apôtres qui sont les évêques, de sorte que, écouter leur voix ou la mépriser équivaut à écouter ou à mépriser Jésus-Christ lui-même. "

Et le saint Pape, Pie X disait un jour : " Vous savez ce que dit

saint Thomas d'Aquin : " la discipline n'est autre que l'ordre. Pour produire l'ordre il est nécessaire d'obéir ; or, il faut le dire, de nos jours on ne sait plus obéir. Jusque dans le sanctuaire, on respire cet air empoisonné qui infecte la société, l'air de l'indépendance. Et peut-être mus par ce sentiment, sous prétexte de faire le bien, certains jeunes gens, même des prêtres, manquent-ils à un devoir qui s'impose à tous, mais surtout aux ministres du Seigneur. "

Les prêtres se feront donc un devoir de suivre le conseil si sage qui leur est donné par tous les saints. Ils suivront docilement la direction générale donnée par la discipline et le ministère ecclésiastique sans chercher à éluder les statuts du diocèse ou à s'y soustraire, en se livrant à de subtiles et dangereuses distinctions pour faire une séparation entre l'ordre et le conseil.

Il y aurait injustice pour eux à se prononcer précipitamment sur des mesures émanant de l'autorité diocésaine et dictées souvent par une sagesse qu'on n'est pas à même d'apprécier. N'est-il pas avéré que très souvent l'autorité administrative s'inspire, pour prendre le parti qu'elle prend de motifs qui ne sont pas connus dehors, qui ne peuvent pas l'être, qui ne doivent pas l'être. Quoi de plus facile de formuler au coin du feu de merveilleuses utopies dont le bon sens et la pratique des affaires auraient bientôt fait justice ? L'évêque connaît et dirige tous les ressorts du gouvernement de son diocèse, placé au point de vue d'où il peut en saisir l'ensemble, est plus que personne à portée de bien juger ce qui est ou non compatible avec les véritables besoins du corps dont il est le chef ; semblable à l'observateur assis au sommet d'une colline et embrassant d'un coup d'œil tous les objets qui se déroulent à ses pieds, ne saurait-il pas, mieux que tout autre, voir ce qu'il y a à faire pour le bien de tous ?

Que les prêtres se rappellent toujours ces belles paroles de Bossuet : " L'obéissance est trop curieuse qui examine les causes du commandement ; elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir. "

Du reste un moyen bien simple de couper court à l'esprit de critique, c'est de tenir pour certain que l'évêque a une conscience, qu'il la consulte, qu'il l'écoute, avant de parler et d'agir, que

plus d'une des déterminations auxquelles il s'arrête lui a coûté de longues et peut-être douloureuses réflexions ; qu'il a prié pour que Dieu l'éclairât de ses lumières, en un mot qu'il s'est conduit en évêque soucieux de remplir son devoir.

Demandons à Dieu de faire que dans tous les diocèses les prêtres se groupent autour de leurs premiers pasteurs ; qu'ils soient pleins de charité pour eux, qu'ils se soumettent avec un affectueux respect à leurs jugements, décisions ou mesures, adoptant leurs inspirations pour règle de leur conduite ; qu'ils forment une édifiante association de cœurs et d'intelligences unis pour le bien commun par l'harmonie des vœux et des efforts. A cette vue, les ennemis même du sanctuaire seront saisis d'admiration, comme autrefois Balaam qui s'écriait en contemplant le camp du peuple hébreu : " O Jacob, que tes pavillons sont beaux ! Israël, que tes tentes sont magnifiques : *quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël !* (Num. xxiv, 9).

CHAPITRE QUATRIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES CONFRÈRES

1. — *Elle doit être le caractère distinctif du prêtre*

Parmi toutes les vertus qui forment le caractère distinctif du prêtre, il en est une particulièrement importante, reconnue nécessaire pour tous, mais trop souvent négligée dans la pratique : *la charité fraternelle.* Cette vertu est une vertu sacerdotale par excellence. Jésus veut la voir régner parmi ses prêtres.

A la veille de sa passion, au moment où il faisait le testament de son cœur, où, à travers les siècles et de son regard divin, il voyait les prêtres futurs, Jésus donna à ses enfants une dernière bénédiction comme gage de sa tendresse paternelle et il leur demanda de s'aimer entre eux d'un amour vrai et sincère, d'être unis et consommés dans l'unité " C'est à cette marque seule, dit-il, que je les reconnaîtrai pour mes disciples " *Praeceptum Domini* est, remarque saint Jérôme, *et si solum fiat, sufficit.*"

Pour nous démontrer toute l'importance de cette vertu, de charité qui produit l'union, Jésus, qu'on ne prie jamais en vain, conjure son Père d'accorder cette grâce de charité et d'union à ses futurs prêtres : Le désir qui le presse de voir tous les membres du sacerdoce enlacés dans les doux liens d'une charité réciproque est si ardent qu'il fait monter sa prière jusqu'au trône de l'Auguste Trinité : " Père saint, faites que tous mes prêtres soient un par charité comme nous sommes un par nature ; faites que tous leurs cœurs se confondent en un comme vous, mon Père vous êtes en moi, comme moi en vous, afin qu'ils soient un en nous, *omnes unum sint sicut tu, Pater, in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* O Père saint, je vous le demande encore une fois, qu'ils soient consommés en un et que l'amour qui m'unit à

vous passe dans leurs cœurs pour les unir les uns aux autres: *sint consumpti in unum... dilectio quâ dilexisti me in ipsis sit et ego in ipsis.*"

Quelle parole profonde ! Jésus-Christ a voulu dire ceci : de toutes les preuves de la divinité de ma religion, celle-là est la plus décisive. Preuve tirée de la doctrine, preuve par les miracles, preuve par l'apostolat, preuve de la sainteté, c'est bien, c'est très bien, mais la preuve authentique, irréfragable, éclatante, c'est l'union des cœurs.

Tel est le testament de Jésus aux prêtres, le testament de l'Auteur de notre sacerdoce. Comme nos cœurs doivent le recueillir avec amour, le méditer avec piété, l'exécuter à la lettre avec bonheur ! Quand la charité serait bannie de la terre, elle devrait, en vertu de ce testament, se conserver encore dans le cœur du prêtre, unissant tous les membres du clergé entre eux et tendant à communiquer sa flamme à tous ceux qui les entourent.

C'est donc là la volonté de Jésus, c'est là l'amour qu'il veut voir régner entre les prêtres qui ne sont pas seulement les enfants d'un même Père qui est Dieu, d'une même Mère qui est l'Eglise, mais les disciples du même Maître, les soldats du même Chef, qui sont revêtus du même caractère comme du même habit, qui sont employés aux mêmes fonctions, qui sont les défenseurs de la même cause, les membres d'un même corps et appelés à vivre du même esprit comme ils ont une même vocation : *Unum corpus et unus spiritus sicut vocati estis in unâ spe vocationis vestræ.*

Les prêtres doivent s'aimer, se tenir unis ; il y va de l'intérêt du corps ecclésiastique. On l'a dit souvent et on ne saurait trop le répéter : " C'est l'union qui fait la force. " Un clergé bien uni, dont tous les membres s'appuient, se soutiennent, s'aident par un échange réciproque de bons offices, ont une marche uniforme dans la conduite et le gouvernement, le même langage dans la chaire, la même décision au tribunal, ne forment tous ensemble qu'un même esprit et un même corps, en sorte que toucher à l'un, c'est blessser l'autre, un tel clergé est fort et puissant. Le Seigneur, qui est le Dieu de la paix et de la charité vit dans ce mi-

lieu et féconde le travail qui s'y fait. " *Illic mandavit Deus benedictionem et vitam.* "

Quels beaux fruits en effet produit cette union nécessaire ! Les prêtres alors se consolent mutuellement dans les peines, se relèvent dans les abattements, se soulagent dans les fatigues et de grand cœur sont secourables l'un à l'autre. Alors aussi ils sont les uns aux autres un soutien efficace dans le chemin de la vertu, ils sentent par expérience toute la vérité de la parole de l'Esprit-Saint : " *frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma ;*" ils sentent le bonheur qu'il y a pour des frères d'être bien unis ensemble : " *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* "

Et cette union entre les prêtres doit être une union sainte qui doit avoir la foi pour principe, l'indulgence mutuelle pour lien, la gloire de Dieu pour fin.

Le prêtre ne doit pas aimer ses confrères parce que ceux-ci lui plaisent, parce qu'ils ont du talent et des manières agréables, parce qu'ils peuvent lui rendre service... Ce n'est pas là aimer en chrétien, moins encore en prêtre ; un païen peut aimer de la sorte : " *Nonne ethnici hoc faciunt* ? " Il doit aimer dans ses confrères non pas l'homme extérieur qui frappe le sens, mais l'image de Dieu, un membre de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit, une âme immortelle destinée à posséder Dieu et à le glorifier pendant l'éternité ; il doit aimer le ministre et l'ambassadeur du Très-Haut, le représentant de Jésus-Christ en terre ou plutôt Jésus-Christ lui-même : " *Sacerdos alter Christus.* "

De cet amour résulte une union cordiale également noble et sainte où tous les confrères sans exception seront les bienvenus parce que Jésus est aimable en tous ; où tous les rapports seront pleins de dignité autant que de bienveillance, parce qu'il n'en peut exister d'autres avec Jésus-Christ ; où l'on se fera un plaisir de rendre service, parce qu'obliger un confrère c'est obliger Jésus-Christ, d'accueillir avec un visage riant et des manières cordiales, parce que recevoir un confrère, c'est recevoir Jésus-Christ " *Qui vos recipit, me recipit ;* " où l'on ne craindra rien tant que de rompre avec un confrère, parce que ce serait rompre avec Jésus-Christ ; que de railler ou de blesser un confrère, parce

que ce serait railler ou blesser Jésus-Christ : " *Qui vos spernit me spernit ;* " que d'être froid avec un confrère parce que ce serait l'être avec Jésus-Christ. Et tout cela, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le dit : " *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus minimis, mihi fecistis.* "

Toute autre union que celle-là qui s'appuie sur la foi n'est pas à la hauteur du prêtre ; elle n'a aucun mérite pour le ciel. Et elle n'a rien de durable et de solide ; elle est inconstante comme le caprice, variable comme l'humeur ; l'indulgence lui fait défaut.

Nous ne devons pas nous attendre à trouver des anges sur la terre ; chaque homme, hélas ! disons-le en gémissant, et aussi chaque prêtre a quelque défaut ou imperfection qu'il faut supporter ; puis les tempéraments diffèrent, les hommes ne sont pas les mêmes ; les jugements et les manières de voir se contredisent. Et tant d'éléments divers et contraires ne peuvent sympathiser qu'autant qu'on souffre l'un de l'autre en patience et en charité : " *in charitate Dei et patientiâ Christi* " De là cette loi qui nous a été imposée : " *Alter alterus onera portate et sic adimplebitis legem Christi,* " *supportantes invicem in charitate ;*" loi de bienveillance et d'indulgence qui prend sous sa défense toutes les misères à la fois ; qui ne permet ni les dédains pour la faiblesse ni les dérisions pour les travers, ni les censures pour les égarements mêmes qu'on n'est pas chargé de reprendre ; loi si chère au cœur de Jésus que, pour forcer à l'observer, il y a attaché nos plus chers intérêts, nous déclarant que Dieu ne sera indulgent pour nos défauts que selon la mesure de notre indulgence pour les défauts de nos frères : " *eadem quippe mensurâ quâ mensi fueritis, remittetur vobis.* " D'où saint Jean Chrysostôme conclut : " *si proximus non quomodo te sustinebit Deus, si ipse non fers conservum, quomodo te feret.* " Et nous souscrivons nous-mêmes à cette loi lorsque nous disons à haute voix dans l'action du sacrifice ; Mon Dieu, soyez indulgent pour nos fautes comme je le suis pour les fautes de mes frères : " *dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris,* " paroles qui sont un arrêt de mort dans la bouche du prêtre qui ose les prononcer avec un cœur aigri contre son frère ; car si son vœu était exaucé, une flamme sortirait du tabernacle pour le dévorer tout vivant.

Quelle belle leçon nous donne saint François de Sales quand il nous dit : " Je suis bien heureux que Dieu me commande d'aimer mes ennemis car je ne saurais comment faire pour ne pas les aimer, supposé qu'il le défendit ; nos ennemis sont nos plus grands bienfaiteurs, parce qu'ils travaillent à la destruction de notre amour-propre. "

Comme ce grand Saint savait les paroles adressées par Dieu aux prêtres : " si vous avez souvenance d'avoir aigri le cœur d'un seul de vos confrères, laissez-là votre offrande et allez avant tout vous réconcilier. " Le culte suspendu, le trouble dans l'assemblée sainte sont donc un moindre mal que la division entre les frères ; et le divin sacrifice, tout excellent qu'il est, ne plaît à Dieu qu'autant qu'il est précédé par le sacrifice des ressentiments immolés : " *misericordiam volo non sacrificium.* "

Et le plus souvent ceux qui ne peuvent rien souffrir, rien excuser, ceux qui se montrent le plus offusqué par les taches les plus légères dans leurs confrères ; ceux à qui les imperfections les plus excusables chez les autres semblent des crimes, sont peu sévères à eux-mêmes et se pardonnent leurs imperfections. Ce sont souvent les plus infirmes qui ne savent pas compatir à l'infirmité ; ceux qui ont le plus besoin d'indulgence pour eux-mêmes qui en ont le moins pour les autres.

---

2. — *Elle s'oppose surtout au péché de la langue*

Et de quels manquements à la charité se rendent-ils parfois coupables ! Un confrère montre-t-il du zèle, se dépense-t-il sans repos ni trêve a toutes sortes de tentatives pour le bien de la paroisse ; réussit-il à faire ce que d'autres ne font pas. Ils l'accusent du désir de paraître et d'ambition. Un autre obtient-il dans le ministère de la prédication de grands succès. Ils l'accusent de vanité. Un autre honoré de la confiance de l'évêque est-il appelé à une situation importante. Ils ne se gènent pas de dire qu'il a acheté, au prix de certaines complaisances, la faveur dont il est

l'objet. Un autre ne réussit pas ; ses desseins et ses initiatives se retournent contre lui ; au lieu de se représenter qu'il est à plaindre, qu'il pleure peut-être en secret ; au lieu de lui réserver une délicate compassion ; ils critiquent son imprudence et prétendent que les difficultés et les peines où il se trouve, il les a évidemment méritées.

Il ne faut pas oublier que de tous les péchés le plus fréquent et le plus dangereux est celui de la langue. Les Saintes Ecritures nous déclarent en effet que celui qui ne gouverne pas sa langue n'a qu'une vertu fausse et une piété stérile : " *hujus vana est religio* " même qu'il n'est guère de long entretien sans péché : " *In multiloquio ne deerit peccatum.* "

Quelle charité immense Notre Divin Sauveur a montrée dans les conversations qu'il a bien voulu avoir avec les hommes pendant sa vie mortelle ! " *In terris visus est et cum hominibus conversatus est.* " Que ses conversations étaient saintes et édifiantes ! Il ne sortait de sa bouche que des paroles de grâces qui ravissaient tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Les paroles qui découlaient de ses lèvres, dit le Texte sacré, étaient si pleines de grâces que tous les auditeurs en étaient dans l'admiration : " *mirabantur in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipsius.* " Loin que la médisance souillât jamais ses lèvres, il ne pouvait souffrir que les scribes et les pharisiens censurassent les défauts du prochain: " *Quid autem vides festucam in oculo fratris tui* " leur disait-il, *et trabem in oculo tuo non vides?* " Il allait même jusqu'à éclarer fait à lui-même tout outrage fait à la personne ou à la réputation du moindre des siens, de sorte que dire du mal du prochain, c'est en dire de Jésus ; railler le prochain, c'est railler Jésus: " *Quamdiu non fecistis uni de minoribus his, mihi non fecistis.* "

Quel beau modèle, quelle belle leçon de conversation pour le prêtre ! Jamais il ne lui est permis de laisser échapper un mot ou un air pénible pour personne, de prendre le langage de la vivacité et de la mauvaise humeur. Si on a eu des torts à son égard, il faut qu'il les couvre par une surabondance de charité et rendre le bien pour le mal. Le prêtre ne peut le matin tremper ses lèvres, dans le saint calice et, quelques instants après de ces mêmes lèvres encore pour ainsi dire teintes et empourprées du sang de Jésus-

Christ, laisser distiller le fiel de la médisance et de la critique sur des hommes pour lesquels Jésus-Christ est mort, sur ses membres vivants qui sont les chrétiens, surtout sur les oints et les prophètes, malgré la défense qu'il en a faite : " *nolite tangere christos meos et in prophetis meis nolite malignari,* " sur ses confidents intimes, ses représentants et ses lieutenants en terre, ses ministres qu'il appelle ses plus tendres amis : " *vos autem dixi amicos;* " et quelquefois même sur les supérieurs, desquels il a dit que s'en prendre à eux, c'est s'en prendre à lui-même : " *non te abjecerunt sed me. . . qui vos sprenit me spernit.* "

Tous les jours les prêtres demandent à Dieu d'ouvrir leurs lèvres au récit de ses louanges ; ils ne doivent pas les livrer au démon pour en faire sortir le poison de la critique et de la médisance. " O bouche du prêtre, bouche plus auguste et plus vénérable que le propitiatoire de l'ancien temple, dit saint Jean Chrysostôme: *os vel ipso quoque propitiatorio augustius et honorabilius*" " Bouche sainte comme celle de Jésus-Christ même, " " *Os tuum, os Christi est,* dit saint Bernard, comment pourriez-vous vous avilir en manquant à la charité ? " " O prêtres, dit encore ce Saint, Vous avez consacré votre bouche à l'Evangile ; c'est une profanation de l'ouvrir à toute parole que l'Evangile n'approuve pas ; c'est un sacrilège de violer la charité dans la conversation de cette même bouche qui l'a prêchée dans la chaire. " " Prenez garde, dit saint Augustin, qu'une langue qui tous les jours fait descendre du ciel le Fils de Dieu, n'aille pas s'élever contre le Fils de Dieu lui-même et le déchirer dans ses membres vivants. "

Il faut que la conversation des prêtres ait quelque chose de noble comme leur caractère, de grave comme leurs fonctions, de charitable et d'aimant comme la religion dont ils sont les apôtres, de saint et d'édifiant comme nos mystères ; il faut que la bouche du prêtre soit une source de vie et de sagesse : *vena vitæ, os justi ; os justi parturiet sapientiam.*

Il ne faut jamais parler du prochain à moins qu'on n'ait du bien à dire de lui. Quand notre bouche va s'ouvrir pour parler des autres, demandons-nous à nous-mêmes ; serai-je bien aise qu'on dise de moi ce que je vais dire ? Si la réponse est affirmative, parlons, sinon taisons-nous.

Il faut même ne pas écouter la médisance. C'est l'avis du Saint-Esprit : " *Sepi aures tuas spinis et linguam nequam nolite audire ;* " on ne serait pas si facile à médire si on n'était pas si facile à écouter. Et saint Bernard dit qu'il n'ose décider lequel est le plus coupable ou l'approbateur du médisant ou le médisant lui-même : " *detrahere aut detrahentem audire quid horum damnabilius sit, non facilè dixerim.* " Pour cela il faut éviter autant que possible la compagnie des médisants. Quand nous nous y trouvons malgré nous, détournons adroitement le discours pour sauver la victime du coup qui la menace ; et quand nous ne pouvons pas détourner la conversation, témoignons au moins par le sérieux de notre visage que ce langage nous déplaît.

Les prêtres de chaque diocèse formant une véritable famille sous la paternité spirituelle de l'évêque, devront donc maintenir entre eux cette charité et cette union que Notre-Seigneur leur a recommandées avec une touchante insistance et dont il a voulu faire le signe distinctif de ses vrais disciples.

Ils ne se contenteront pas d'éviter dans leurs jugements, dans leurs paroles et dans leurs procédés tout ce qui serait contraire à la justice à la bienveillance à l'égard de leurs confrères, tout ce qui pourrait les desservir ou les contrister, mais ils saisiront avec bonheur les occasions de leur témoigner l'estime, le respect, l'affection qu'ils leur portent ; ils se montreront indulgents pour leurs imperfections ou leurs faiblesses ; disposés à pardonner et à oublier ce qui aurait pu leur échapper de blessant ou d'incorrect dans les relations qu'ils auront avec eux, empressés à leur rendre les services qui leur seraient nécessaires, utiles ou agréables, surtout pour l'exercice de leur saint ministère.

S'il venait à s'élever entre eux quelque dissentiment occasionné soit par la diversité des opinions, soit par la contrariété des caractères, ils s'abstiendront avec le plus grand soin d'en laisser rien paraître au dehors. Ils termineront en famille et à huit clos les différents qui pourraient naître parmi eux ; ils n'auraient qu'à perdre dans l'estime du monde en le faisant assister au triste spectacle de dissensions qui doivent lui rester étrangères. " Pour se disputer, disait M. de Cheverus, il faut être deux ; or je ne veux me faire le second de personne. " Il suffit presque toujours

d'une explication amicale et conciliante pour tout aplanir entre ecclésiastiques raisonnables. Si toutefois ce moyen échouait, on pourrait facilement en appeler au jugement de quelques confrères impartiaux et éclairés et, en dernier ressort, à l'arbitrage paternel de l'évêque.

Tout en respectant les lois de la prudence et de la discrétion, les prêtres ne doivent pas se refuser les uns aux autres le service fraternel d'un avertissement charitable qui, en certaines occasions, peut être fort utile et même nécessaire pour prévenir ou corriger des méprises ou des imprudences. Ceux qui auraient à donner ces avertissements le feront toujours avec tous les ménagements de la plus grande délicatesse ; ceux qui les recevront se montreront pleins d'humilité et de reconnaissance et ils s'efforceront d'en faire leur profit, après un examen loyal devant leur conscience et devant Dieu.

Lorsque les prêtres auront été transférés d'une paroisse dans une autre, ils s'abstiendront de toute démarche et relation capables de préjudicier au ministère de leur successeur ; quelles que soient les circonstances, ils agiront vis-à-vis de lui avec une grande délicatesse et un parfait désintéressement ; ils se mettront eux-mêmes charitablement à sa disposition pour lui fournir s'il en est besoin, tous les renseignements de nature à faciliter les débuts d'une administration nouvelle. Que les prêtres soient donc unis pour s'animer mutuellement à procurer à Dieu la plus grande gloire possible par la sainteté de leur vie, l'édification de leurs exemples, leur assiduité à la prière, leur zèle pour le salut des âmes ; qu'ils soient unis pour aviser ensemble aux moyens de faire le plus grand bien, d'abolir les abus, d'arracher les pécheurs aux passions qui les tyrannisent, de gagner à Dieu les cœurs qui sont éloignés de lui ; qu'ils soient unis pour se faciliter réciproquement l'exercice de leurs fonctions ; qu'ils soient unis pour se soutenir, s'entraider, s'avertir mutuellement, surtout pour s'entendre dans la guerre qu'ils feront à l'enfer, combiner ensemble les moyens d'attaque et de défense et faire ainsi une sainte conspiration de la vertu contre le vice, du zèle contre le génie du mal.

A la vue des premiers chrétiens, les païens s'écriaient : " Voyez

comme ils s'aiment. " Ne faudrait-il pas aussi que la charité unit tellement tous les prêtres que les peuples, en les voyant, puissent s'écrier : " Voyez comme ils s'aiment. " A la charité, on doit reconnaître les chrétiens ; combien plus les prêtres qui doivent être les plus parfaits des chrétiens, qui ont tous la même mission : celle de répandre le feu de la charité sur la terre, qui remplissent les mêmes fonctions, soutiennent la même cause, doivent s'aimer et rester unis !

Que cette union sera belle ! belle aux yeux de Dieu qui y trouvera sa gloire, belle aux yeux de l'Eglise qui y trouvera sa défense, belle pour les prêtres qui y trouveront consolation, appui et grâce. C'est David qui disait : " qu'il est avantageux et doux à des frères de vivre dans l'union ! " Elle est pour eux semblable à la douce rosée qui tombe sur la montagne de Sion, qui la rend fertile. Car où règne l'union, là le Seigneur répand abondamment ses bénédictions. " (Ps. 131).

CHAPITRE CINQUIÈME

ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

1. — *Ce zèle est le fruit nécessaire de l'amour de Dieu*

De l'amour de Dieu et du prochain jaillit le zèle comme la flamme s'élève du sein des charbons ardents. Le zèle n'est pas autre chose que l'amour se traduisant par des actes. Là où il n'y a pas d'amour, il ne faut pas s'attendre à trouver du zèle et réciproquement, là où il n'y a pas de zèle, il ne saurait y avoir d'amour. " *qui non zelat non amat.* " (Saint Augustin). " A proprement parler, dit saint François de Sales, le zèle n'est autre chose sinon l'amour qui est en ardeur ou plutôt l'ardeur qui est en amour. "

" Le zèle, dit Guillaume de Paris, est une flamme ardente allumée au foyer céleste qui consume le cœur des hommes apostoliques et s'échappe de leur sein pour aller porter au loin l'incendie de l'amour divin. " C'est une plénitude de dilection qui déborde du cœur et fait qu'on s'écrie avec saint Augustin : " *Manificate Dominum mecum ; nolo solus magnificare Deum ; nolo solus amare ; nolo solus amplecti.* "

Nous savons ce que fait le feu dans ces étranges machines qu'on appelle locomotives. Quand il y est allumé, il les met en mouvement et, malgré leur inertie et leur pesanteur naturelles, malgré le nombre de leurs wagons, il les entraine au loin avec une rapidité vertigineuse.

De même, quand l'amour de Dieu, comme un feu dévorant, est bien ardent dans une âme, que de beaux effets n'y produit-il pas ! Sans sortir de cette âme où il réside comme en un foyer, il rayonne jusqu'aux derniers confins des choses. Il va courant dans le corps entier de l'Eglise, au ciel, au purgatoire, sur toute la terre, l'œil ouvert, l'oreille dressée, la main tendue, prenant toutes les formes pour satisfaire aux nombreux besoins qu'il

constate, toujours actif, toujours dévoué, toujours se dépensant lui-même et avec une joie qui va croissant à mesure qu'il trouve à se dépenser davantage. C'est lui qui fait les apôtres, les martyrs, les docteurs, les confesseurs, les vierges. C'est lui qui donne à d'intrépides et fervents missionnaires des ailes pour voler jusqu'aux extrémités de la terre, jusque sur les plages les plus inhospitalières pour s'y dévouer à la gloire de Dieu et au salut des âmes. C'est lui qui apprend à une multitude de chrétiens de tout pays, de tout âge, de toute condition le secret d'étonner le ciel par le nombre et le mérite de leurs bonnes œuvres. C'est lui qui rend l'Eglise semblable à un " beau jardin diapré en fleurs infinies, lesquelles, en l'assemblage de leurs variétés, font une très agréable perfection de beauté. " (Saint François de Sales).

Il ne faut pas demander après cela si un prêtre est tenu d'avoir du zèle ; ce serait faire injure au sacerdoce dont il est honoré et qui réclame impérieusement le zèle parce qu'il réclame impérieusement l'amour.

Que de fois le prêtre, dans le cours de sa carrière sacerdotale croit devoir rappeler aux fidèles le mot du Saint-Esprit : " *mandavit unicuique Deus de proximo suo.* " Que de fois il a pris l'occasion de leur dire, que, lorsqu'ils comparaîtront devant lui, il leur demandera ce qu'ils ont fait pour le salut de leurs frères, s'ils ont exercé autour d'eux une mesure d'influence en proportion avec les grâces et les talents qu'ils ont reçus de lui, s'ils se sont efforcés de rayonner autour d'eux pour le bien des âmes, s'ils ont travaillé à verser dans l'esprit de ceux qui n'étaient aussi éclairés qu'eux un peu de ces lumières surnaturelles qui les inondaient, dans les cœurs fermés à l'amour de Dieu un peu de cette chaleur qui réchauffait le leur.

Que de fois le prêtre dit aux fidèles que la vraie charité demande des œuvres, que l'amour du prochain , ce ne sont pas de vaines protestations de dévouement, de belles et creuses paroles qui n'engagent à rien ; ce n'est pas non plus la simple bienveillance trop voisine, trop proche parente de la froide politesse qui a toujours le sourire sur les lèvres et jamais au cœur la pitié et le dévouement.

" Il ne suffit pas de bien vouloir, dit saint Ambroise, il faut

bien faire, " c'est-à-dire, chacun doit faire du bien à son prochain selon la mesure de ses facultés.

Et le prêtre a dit aux fidèles confiés à ses soins quelles sont les œuvres que la charité réclame d'eux. Sans doute ils doivent soulager les besoins physiques du prochain ; ils doivent donner l'aumône d'un peu de pain pour tempérer la faim du pauvre, quelques vêtements pour couvrir sa nudité, quelques branches à jeter dans son foyer éteint. Mais, avant tout, il doit songer à son âme, donner à cette âme du pauvre, du malheureux, de l'ignorant, ce dont elle a besoin pour rester à l'image de Dieu qui l'a créee et rachetée de son sang.

Mais, il ne faut pas l'oublier, c'est au prêtre surtout qu'incombe l'obligation de travailler au salut de ses frères. Il a été fait prêtre précisément pour cela. Saint Jérôme appelle les prêtres " les sauveurs du monde, *sacerdotes Deus voluit mundi esse salvatores.* " Saint Prospère leur donne le titre d'intendants de la maison royale de Dieu, " *Dispensatores regiæ domus.* " Saint Pierre proclame les prêtres un sacerdoce royal, un peuple d'acquisition: " *regale sacerdotium, populus acquisitionis.* " Et quels biens doivent-ils amasser ? Des âmes, répond saint Ambroise : " *officium est quæstus non pecuniarum sed animarum.* "

Préserver les âmes de la corruption du monde et les conduire à Dieu, telle est, dit saint Anselme la fonction du prêtre : " *sacerdotis proprium est animas e mundo rapere et dare Deo.* "

"Le prêtre, dit saint Jean Chrysostôme, est comme le père du monde entier ; il doit prendre soin de toutes les âmes au salut desquelles il peut travailler : *quasi totius orbis pater sacerdos est ; dignum igitur est ut omnium curam agat sicut et Deus cujus fungitur vice.* "

Les prêtres sont aussi les médecins que Dieu a chargés de guérir les maladies spirituelles, selon l'expression d'Origène: " *medici animarum,* " et de saint Jérôme : " *medici spirituales.* " Mais " si le médecin fuit le malade, dit saint Bonaventure, qui les guérira, *si medicus fugit ægrotos quis curabit* ? "

Le grand Apôtre désignait les prêtres les coopérateurs de Jésus-Christ dans l'œuvre sublime de la rédemption des âmes " *Dei enim adjutores sumus.* " Notre Divin Sauveur a racheté les

âmes de son sang : " *empti enim estis pretio magno.* " Pour elles il n'a rien épargné ; il était venu pour cela sur la terre : " *propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.* "

Et c'est afin de continuer son œuvre qu'il a créé les prêtres. Avant de monter au ciel il fit par trois fois à Pierre cette interrogation pleine de mystères : " *Simon Joannis, amas me,* M'aimes-tu, Simon ? " Est-ce que Notre-Seigneur n'était pas certain de la fidélité de son disciple ? Pourquoi donc lui demande-t-il à trois reprises s'il l'aime, contristant ainsi saint Pierre qui lui répond. " Seigneur vous connaissez tout et vous savez que je vous aime. " Jésus voulait nous montrer comment nous devons lui prouver notre amour et il semble ainsi dire à Pierre : Oui je sais que tu m'aimes ; témoins tes larmes abondantes avec lesquelles tu as lavé tes péchés, mais je veux toutefois une preuve plus convaincante de ton amour. Et quelle sera cette preuve ? Le Sauveur voudra-t-il que son Apôtre continue à pleurer le reste de sa vie, qu'il soit chaste et humble, qu'il répande pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang ? Il ne lui dit pas si tu m'aimes, tu devras jeûner, coucher sur la dure, t'exercer aux veilles, défendre la cause de ceux qui sont victimes de l'injustice, être comme le père des orphelins, l'époux de la veuve ; il ne lui demande rien de cela pour le moment, mais à trois reprises, il le charge de paître ses brebis : *pasce oves meas.* Et s'il prie pour lui afin que sa foi ne défaille jamais, à l'instant il lui demande, en retour d'une si grande faveur, de confirmer ses frères : *et tu, aliquando conversus, confirma fratres tuos.* "

Comme saint Pierre, le prêtre est chargé de continuer l'œuvre de Jésus : " *Sicut misit me Pater et ego mitto vos* " (Jean, xx). Il a été constitué par Jésus *sauveur d'âmes.* C'est son office, sa raison d'être, c'est la fin capitale de son sacerdoce. Procurer la gloire de Dieu en sauvant les âmes, travailler à délivrer ces âmes de la tyrannie du démon ; n'épargner pour cela ni peines, ni soins, ni veilles, ni santé, ni fatigues, ni sueurs ; tout faire et tout souffrir, se sacrifier pour réconcilier avec Dieu des âmes qui ont eu le malheur de perdre sa grâce par le péché : ce sont là les sentiments qui doivent être ceux de tout homme apostolique.

Le salut des âmes est pour le prêtre le devoir le plus indispensable, le devoir de tous les jours, de tous les moments de sa vie. C'est ce devoir qui doit être comme la mesure de ses soins, devenir le point de vue fixe de ses démarches, régler l'usage de son autorité, déterminer l'exercice de ses talents, animer toutes ses fonctions et adoucir tout ce qu'elles peuvent avoir de laborieux et de pénible. C'est ce devoir qui, selon la belle expression de saint Jean Chrysostôme, doit faire le capital de nos obligations, toute notre consolation au milieu de nos peines et, pour ainsi parler, qui doit être comme l'âme de tout le ministère ecclésiastique. En vain prétendons-nous nous dispenser d'un devoir si important, sous le preétexte spéciaux de mener une vie plus sainte et plus parfaite, il ne suffit pas à un prêtre que ses mains soient pures et sa vie innocente, il faut de plus qu'il sache se rendre utile aux autres.

Quelle mission glorieuse, quelle charge honorable ! Le salut des âmes ! Si Dieu même était à la place des prêtres, il ne pourrait remplir un ministère plus sublime, plus sacré que celui dont il les a chargés.

" C'est une plus grande œuvre, dit saint Augustin, de faire d'un impie un juste, que de créer le ciel et la terre. Dieu ne nous a pas appelé à son aide pour la création mais pour la sanctification des âmes. Il a dit à son prêtre : j'ai fait moi le ciel et la terre ; mais je te donne de faire de la terre le ciel ; j'ai allumé les flambeaux qui éclairent le monde, tu en allumeras de plus éclatants ; tu ne peux faire un homme mais tu peux faire de l'homme un juste agréable à Dieu ; vois donc comme je t'ai aimé puisque je te donne le pouvoir de faire des œuvres si grandes ! "

" Eussiez-vous tous les trésors de Crésus, toutes les richesses d'un Salomon, en répandant tout dans le sein des pauvres, dit saint Jean Chrysostôme, vous auriez incomparablement moins fait que si vous aviez sauvé une seule âme. "

" C'est un grand miracle, dit saint Grégoire, de rappeler un corps mort à la vie ; c'en est un beaucoup plus grand de ressusciter à la vie de la grâce une âme atteinte de la mort du péché. "

Le salut des Ames ! Mais c'est pour Dieu lui-même une œuvre plus grande que la création du ciel et de la terre. " Il dit et tout

Laval BIBLIOTECA

a été fait. " (Ps. 148). Une parole, voilà donc ce qu'il en coûte à Dieu pour toutt irer du néant. Mais pour retirer l'humanité du tombeau du péché, ce qu'il lui en coûte, c'est sa vie jusqu'au dernier soupir, c'est son sang jusqu'à la dernière goutte.

Et Dieu a choisi les prêtres pour être ses instruments et ses organes ; c'est par eux qu'il veut sanctifier les hommes et les conduire à la souveraine félicité. O le sublime emploi ! O la digne ambition ! " J'ignore, dit Richard de Saint-Victor, si quelqu'un peut recevoir ici-bas une plus grande faveur que d'être appelé à changer les hommes pervers en hommes de bien, les enfants de Satan en hommes de Dieu. Dira-t-on qu'il est beau de ressusciter les morts ? Mais quoi ! rendre la vie à une chair qui doit mourir de nouveau sera donc plus excellent que de ressusciter une âme qui vivra toute l'éternité ? "

Le prêtre doit être convaincu qu'il n'y a rien de plus divin que de consacrer toutes ses facultés, tout son temps à la même œuvre pour laquelle Jésus-Christ a prodigué ses sueurs, ses larmes, son sang, sa vie. Si une ville assiégée par l'ennemi était sur le point d'être livrée à toutes les horreurs du bombardement, de l'incendie, de la famine et du carnage, quelle serait la gloire de ceux dont l'habile activité parviendrait à éloigner ces affreuses calamités ! Bien plus éclatante sera la gloire des prêtres dont les soins charitables et empressés sauveront l'âme de leur prochain des souillures de l'iniquité et des supplices de l'enfer ! Si la charité qui assiste les indigents et les malades se rend digne des plus grands éloges, quel ne sera pas le mérite de cette charité spéciale qui prodigue ses soins aux âmes les plus infirmes, les plus pauvres en biens spirituels, cette charité qui concourt à la résurrection de celles qui sont mortes devant Dieu, qui leur apporte, avec la grâce sanctifiante, une paix qui surpasse tout sentiment, une joie qui défie l'adversité, qui leur prépare la plus ineffable alliance avec les personnes divines pendant toute l'éternité !

L'obligation glorieuse de travailler au salut des âmes, s'écriait un jour un saint évêque, je ne l'échangerais pas avec l'honneur d'être un premier séraphin ; car il vaut mieux être un apôtre qu'être un ange, travailler ici-bas à faire connaître et aimer Dieu que de se reposer là-haut dans la contemplation de ses grandeurs.

Et que peut-on faire de plus grand pour Dieu que de sacrifier son sang et sa vie pour lui ? Cependant saint Jean Chrysostôme affirme que celui qui, pour travailler au salut des âmes, diffère ou même perd l'occasion d'être martyr, sera plus grand et plus glorieux dans le ciel que s'il avait quitté cet emploi pour souffrir le martyre. Et il déclare que ce n'est pas lui mais que c'est saint Paul qui l'affirme. Saint Paul ne dit-il pas aux Philippiens qu'il a un grand désir d'être avec Jésus-Christ et que ce serait pour lui la chose la plus avantageuse ; mais qu'il est plus nécessaire qu'il demeure avec eux, et par conséquent que c'est le meilleur et le plus agréable à Dieu. De là vient que sainte Philomène déclarait qu'elle portait plus d'envie à ceux qui travaillent au salut des âmes qu'aux martyrs. Et sainte Catherine de Sienne baisait la terre par où ceux-là avaient passé.

Et comme tous les saints se sont montrés bien persuadés de cette touchante vérité ! Tous étaient dévorés d'un insatiable désir de voir Dieu connu, aimé, servi, jaloux de son honneur et de sa gloire. Ils auraient voulu se répandre dans tout l'univers, se multiplier par tous les lieux, pour établir partout son règne. Et s'ils ne pouvaient étendre leurs travaux aussi loin que leur zèle, ils se sacrifiaient au moins tout entiers pour le troupeau qui leur était confié.

Il faut entendre saint Paul dans les élans de son zèle pour les âmes. " *Cupidè volebamus*, s'écriait-il, *tradere pro vobis non solum évangelium Dei sed et animas nostras.* " (I, THES. II, 8). Il dit encore : " *Græcis et Barbaris, sapientibus et insipientibus, debitor sum. Testis mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi.* " (PHIL. I, 8). Il ne marque pas de distinction séparatiste parmi ceux à qui Dieu l'envoie. Le sentiment loyal de sa mission le lui interdit. Puis il renchérit sur ces expressions déjà si brûlantes ; et, dans son Epitre aux Corinthiens, il pousse à ce sujet ses déclarations jusqu'aux dernières limites, il donne de sa générosité la preuve suprême : " *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* " (2 COR. XII, 15). Quelle belle parole d'apôtre ! Elle doit être la devise de prédilection du prêtre et devrait être inscrite en lettre d'or au seuil de tous les presbytères. Le grand Apôtre dit encore: "*Opta-*

bam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratibus meis, " (Rom. VIII, 3). Quel excès ! Il souhaite d'être frappé de malédiction, comme quelqu'un qui ne réfléchit pas si le sacrifice qu'il veut est possible. Il exprime ce désir qu'on pourrait appelé insensé d'être séparé de Jésus-Christ, pourvu que, par ce moyen, il procure le salut de ses frères.

Que d'autres ont senti les effluves de ce feu sacré ! saint Jean Chrysostôme assure que si, pour sauver les âmes qui lui sont confiées, il fallait sacrifier ses deux yeux il les offrirait à l'instant même avec une joie sans égale. saint Bernard aurait voulu subir autant de fois la mort qu'il y a de pécheurs dans le monde s'il eut pu les sauver ainsi.

Qui ne connait la prière de saint Martin de Tours à son lit de mort : " *Domine, si populo tuo adhuc sum necessarius, non recuso laborem.*"

Saint François d'Assise pleure sur les âmes avec une compassion si tendre, qu'au dire d'un autre saint, il est semblable à une mère dans les douleurs de l'enfantement.

Saint Gaëtan voyant beaucoup d'âmes se perdre pendant une révolution qui eut lieu à Naples, se sentit si profondément affecté qu'il en mourut de douleur.

Saint François-Xavier, après avoir soumis à Jésus-Christ d'immenses contrées dans les Indes, s'écriait : " Que ne puis-je, ô mon Dieu, multiplier ma personne et mes travaux ; que ne puis-je donner mille vies, souffrir mille morts pour vous faire connaître et aimer de toutes les nations de la Terre ! Je me suis éloigné de toi, ô chère Europe, mais tu es toujours présente à ma pensée et à mon cœur ; je gémis, je soupire, j'adresse sans cesse des vœux au ciel pour la conversion des hérétiques qui déchirent ton sein... Je vous ai catéchisés, Indiens, Japonais ; je vous ai prêché la doctrine du salut... Je vous tends les bras, infortunés Chinois qui vous opposez à votre bonheur en repoussant les ministres de l'Evangile. Si je connaissais d'autres peuples, j'y courrais, j'y volerais, ô mon Dieu, au péril de ma vie, afin que toutes les nations de la terre vous connaissent et vous aiment : *quis mihi det ut moriar pro te, ut congnoscant te omnes fines terræ?* "

C'est le zèle l'amour des âmes qui arrachait au quinzième siècle un à moine dominicain Savanarole ce cri d'apostolique éloquence : " Florence, ô Florence, je suis fou de toi ; tue-moi, crucifie-moi, si tu le veux, mais convertis-toi. "

C'est cet amour qui faisait dire au bon curé d'Ars : " si, le bon Dieu me proposait ou de monter au ciel à l'instant même ou de rester sur la terre pour travailler à la conversion des pécheurs, je resterais sur la terre. " Mais est-ce possible, lui disait-on, les saints sont si heureux dans le ciel ! Plus de tentation, plus de misères ! Et le bon curé avec un angélique sourire, répondait : C'est vrai, mais les anges sont des rentiers ; ils ne peuvent plus comme nous glorifier Dieu par le travail, les souffrances et les sacrifices pour le salut des âmes.

Parlant d'un hérétique, saint François de Sales disait : " Ah ! que ne donnerais-je pas pour le salut de cette pauvre âme ? Vive Dieu en présence de qui je prie ; je voudrais donner mon sang pour oindre ses plaies et ma vie temporelle pour le préserver de la mort éternelle. "

Saint Léonard de Port Maurice s'écriait : " Ah ! si Dieu me faisait la grâce de sauver une âme ou au moins d'empêcher un seul péché mortel volontiers je donnerais mon sang et ma vie. "

Quand saint Vincent Ferrier voyait dans sa paroisse une âme perdue ou en danger de se perdre, il se précipitait comme hors de lui-même dans son église ; il montait à l'autel ; il ouvrait le tabernacle d'une main que Lacordaire appelle, avec les audaces de son génie, une main " haletante ; " puis, se prosternant, il criait vers Dieu avec une impétuosité et des sanglots qui accusaient une sainte démence : " Faites-moi mourir, Seigneur, ou donnez-moi ce pécheur. "

" O Dieu, ô amour, ô source de l'amour, disait une humble religieuse, donnez-moi donc une voix capable de se faire entendre de l'Orient à l'Occident, du ciel à l'enfer, pour que je fasse retentir aux oreilles de tous que vous êtes l'amour. O amour, que vous êtes peu connu ! que vous êtes peu aimé ! O âmes, aimez donc l'amour qui a vous tant aimées ! "

Soumis aux mêmes obligations que ces grands zélateurs de la gloire de Dieu, les prêtres ne doivent pas s'épargner quand il

s'agit du salut des âmes. Ces âmes, Dieu les leur a confiées. " Malheur donc à moi, dit saint Bernard, si je viens à négliger la garde de ce dépôt, c'est-à-dire de ces âmes que Dieu a estimées plus que sa propre vie, puisque pour elles il a versé tout son sang."

Selon l'expression d'un Prophète, la charité est dans le cœur d'un homme apostolique comme un feu dévorant que rien n'arrête et qui détruit tout pour se faire jour, pour se faire un passage. (JÉRÉMIE, XX). Embrasé de ce beau feu et ne pouvant plus contenir au dedans de lui-même les flammes saintes qui le dévorent, un prêtre ne cherche qu'à les répandre, rien qu'il ne fasse et qu'il ne tente pour apprendre aux hommes combien Dieu les a aimés et combien ils doivent l'aimer ; c'est là qu'il porte uniquement toutes ses pensées et toutes ses vues. S'il parle, c'est la charité qui parle par sa bouche, qui anime sa voix et répand dans les âmes cette onction douce et secrète à laquelle les cœurs les plus rebelles sont comme forcés de se rendre. Selon le précepte de l'Apôtre : " il parle à Dieu à temps et à contre-temps ; il conjure ; il menace ; " (AD TIM. IV). il reprend tantôt avec douceur tantôt avec force, mais toujours avec des entrailles de père ; il prend mille formes différentes pour s'insinuer dans les cœurs, " devenant faibles avec les faibles et se faisant tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ. " (AD COR, IX). Sa charité industrielle semble réduire en art la conversion des pécheurs, sa condescendance les gagne, sa compassion leur ouvre le cœur, sa prudence applique les remèdes propres aux différents maux dont ils sont atteints ; sa patience vient à bout de la résistance la plus opiniâtre que des malades volontaires apportent à leur guérison. Samaritain habile, il sait verser à propos l'huile et le vin sur les plaies, selon la nature des maux, selon les circonstaces de la maladie ou les dispositions différentes des malades.

Les titres augustes dont les prêtres sont décorés et l'esprit du sacerdoce dont ils sont animés prouvent qu'ils sont les hommes de Dieu sur la terre ; ils sont les vicaires de la charité du Christ, revêtus de sa toute-puissance pour le salut des hommes et pour leur réconciliation avec Dieu : *vicarii charitatis Christi.* Ils sont ses ministres et ses ambassadeurs auprès de ces mêmes hommes pour leur intimer les volontés du Seigneur : " *Sic nos existimet*

homo ut ministri christi et dispensatores mysteriorum Dei." (Ad Cor. iv). Si le ministre d'un roi de la terre, qui le représente dans une cour étrangère, doit avoir une attention particulière à ménager les intérêts de son prince, à empêcher tout ce qui pourrait être préjudiciable à sa gloire et aux droits de sa couronne, qui peut douter que le ministre du Roi des rois doit avoir pour sa gloire un zèle dont la mesure est de n'en point avoir ? Les prêtres de la nouvelle Loi, par la grâce de l'onction sainte qui les associe au sacré ministère, deviennent les coopérateurs de Dieu en tout ce qui regarde le salut des hommes ; ils entrent en part du sacerdoce de Jésus-Christ qui n'a été établi prêtre et pontife que pour détruire le règne du péché, rendre à son Père la gloire que la malice des hommes lui avait ravie et lui former un peuple spirituel innocent et fidèle, une assemblée de saints qui puissent le glorifier dans tous les siècles.

Voilà le caractère propre du sacerdoce de Jésus-Christ. A peine ce Divin Sauveur eut-il fait descendre dans les Apôtres cet esprit de zèle et de feu qui devait être le sceau de leur mission et de leur sacerdoce que ces hommes, auparavant si timides, sont transformés en un moment en lions généreux qui ne connaissent plus de périls, qui ne redoutent ni les supplices, ni la barbarie des tyrans, dès qu'il s'agit de la fidélité qu'ils doivent au meilleur des maîtres. On les voit sortir du conseil en rendant publiquement témoignage à la résurrection de Jésus-Christ et se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour son saint nom. Ainsi, Paul, à la vue des superstitions d'Athènes, touché de voir un peuple immense qui se piquait de tant de sagesse, rendre des honneurs divins à mille divinités fabuleuses et méconnaître le seul Dieu véritable, Paul frémit d'un saint zèle et se sent intérieurement déchiré par les transports les plus vifs de l'Esprit-Saint.

Tel est l'esprit du sacerdoce dans ceux qui en ont reçu la plénitude avec l'onction sainte ; ils ne respirent que la gloire de Dieu ; tous leurs soins tendent à augmenter le royaume de Jésus-Christ et à donner à son Divin Père des *adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité.* Leurs prières et leurs désirs, leurs études et leurs veilles, leurs travaux et leurs fonctions n'ont pour but que

la gloire de Dieu ; tout ce qui ne s'y rapporte pas devient étranger à la sainteté de leur destination, les déshonore, les fait sortir de leur état et renoncer à la sublimité de leur vocation.

Il faut donc que le prêtre ait toujours devant les yeux ce qu'est une âme à Dieu. L'Ecriture sainte nous dit qu'une âme c'est un soupir du cœur de Dieu, comme une respiration de sa propre vie : " *inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.* " Elle est son image ; car en la créant, il lui imprima la figure de sa substance et la marque de son sceau ; elle est la fin de toutes ses œuvres dans le temps, car c'est pour elle qu'il a tout fait et sur la terre et dans les cieux ; elle est dans son dessein la compagne de son éternité, car il veut vivre éternellement avec elle, prendre en elle ses immortelles délices, épancher en elle son immense gloire, et il a de sa société un tel désir qu'un jour, l'âme étant venue à se séparer de lui par le péché et à se vendre au démon, il n'hésita pas à envoyer ici-bas son Fils éternel pour la racheter non pas avec toutes les richesses du ciel et tous les trésors de la terre, mais avec le sang de ce Fils adorable, donné jusqu'à la dernière goutte.

Et si tel est l'amour que Dieu a des âmes, quel prêtre, pour peu qu'il conserve encore dans son cœur quelques étincelles du saint amour, ne se sentira pas tout brûlant de zèle ! Pourrait-il se flatter d'aimer Dieu s'il négligeait des âmes qui sont l'objet de son plus tendre amour ? Pourrait-il se flatter d'aimer Dieu s'il laissait traîner dans la boue sa vivante image, sans se mettre en peine de l'en retirer ? Pourrait-il se flatter d'aimer Dieu s'il ne travaillait pas à lui gagner des âmes dont une seule lui est plus chère que tous les mondes imaginables, des âmes pour qui il a tout fait, et l'univers et ses lois, et ses miracles, des âmes destinées à le louer éternellement, à être dans le ciel l'objet de ses délices, des âmes qu'il désire tant d'avoir pour amies, qu'il a recherchées par tant de prodiges, qu'il a achetées à un si haut prix ? Pourrait-il se flatter d'aimer Dieu s'il restait dans l'inaction, indifférent au salut ou à la perte d'âmes pour qui Jésus-Christ demeure sur la terre, exposé à tant d'outrages, pour qui il s'immole tous les jours et dans tous les lieux, qu'il poursuit par tant de remords, tant de touches secrètes, tant de grâces, à qui enfin il tient sans

cesse les bras ouverts pour les serrer à leur retour dans le sein de sa miséricorde.

Où serait l'amour du prêtre si ce zèle du Sauveur ne passait pas dans son âme avec ses tendresses, ses énergies, ses infatigables efforts ? si l'on ne pouvait dire de lui comme de ces grands serviteurs de Dieu dont parlait Judith : " *Zelaverunt zelum tuum.*" " Ah ! s'écrie saint Augustin, si vous aimez Dieu, entraînez toutes les âmes à l'amour de Dieu ; entraînez du moins toutes celles que vous pouvez en exhortant, en supportant, en rendant raison de votre foi avec mansuétude et avec douceur. "

Et le dévouement au salut des âmes est la plus grande preuve d'amour que nous puissions donner à Dieu, le plus grand plaisir que nous puissions lui faire. Saint Jean Chrysostôme exprime cette pensée en ces termes : " *nihil ita gratum Deo et ita curæ ut animarum salus.* " Saint Clément d'Alexandrie va jusqu'à dire que travailler au salut des âmes est la seule action agréable à Dieu : " *nihil aliud est Domino curæ præter quam hoc solum opus ut homo salvus fiat.* " De là cet avis que saint Laurent Justinien donne au prêtre : " *Si Deum honorare curaris, non aliter, melius quam in hominis salute poteris actitare.* "

C'est bien ce que le Divin Sauveur a voulu nous faire comprendre quand il réclama de Pierre sa triple profession de foi " *Diligis me plus ? pasce agnos meos, pasce oves meas.* " C'était lui dire : prouve-moi ton amour, en te donnant au salut des âmes, mes chères brebis rachetées au prix de mon sang. "

Travailler avec zèle au salut des âmes est donc le devoir le plus essentiel du prêtre, son devoir de tous les jours, de tous les instants. Ce devoir doit animer toutes ses fonctions, régler l'usage de son autorité, devenir le point de vue fixe et unique de toutes ses démarches. Si, stimulé par la foi et la charité, il ne s'efforce pas de retirer les pécheurs de leurs égarements, s'il n'exhorte pas, s'il ne reprend pas à temps et à contretemps, s'il n'instruit pas les ignorants, s'il ne console pas les affligés, s'il n'affermit pas les justes, s'il n'élève pas, comme Moïse sur la montagne, des mains pures vers le ciel pour apaiser la justice offensée, pour attirer la rosée de la miséricorde sur le peuple confié à ses soins ; dès

lors ce n'est plus un pasteur, c'est une idole ; ce n'est plus un père, c'est un étranger et un mercenaire.

Et quel prêtre serait assez aveugle pour ne pas voir tant d'âmes qui, entraînées par de violentes passions et séduites par un monde trompeur tombent dans l'abîme ; elles s'y précipitent, hélas ! en si grand nombre que les prophètes les comparent aux feuilles qui se détachent des arbres aux premiers froids de l'automne, aux flocons de neige qui tombent dans une nuit d'hiver.

Quel est le prêtre qui, oubliant qu'au jour de son ordination il a pris l'engagement sacré et irrévocable d'être " l'homme de Dieu, " d'embrasser sa cause, de se dévouer tout entier à ses intérêts, ne serait pas ému au spectacle de tant de défaillances chez ceux qui l'entourent, qui ne sentirait rien de ce religieux frémissement dont tressaillait l'âme du grand Apôtre à la vue d'Athènes livrée à l'idolatrie !

" O prêtres, disait saint Jean Chrysostôme, voyez ce que font les matelots quand l'un d'eux tombe à la mer ; ils accourent aussitôt à pleines voiles et à force de rames pour l'en retirer ; et vous, vous laissant surpasser en humanité par ces gens de condition obscure, vous ne courrez pas de toute l'ardeur de votre zèle au secours de vos frères qui tombent sous vos yeux en enfer! " " Voyez, continue le saint docteur ce que font tous les hommes quand le feu prend à une maison ; les voisins aussitôt s'agitent, s'empressent, portent secours, et on ne regarderait pas comme un homme celui qui, pouvant sauver un malheureux des flammes, ne le ferait pas ou ne s'y prêterait que d'un air insouciant sans vouloir se gêner. Et vous, prêtres de Jésus-Christ, vous voyez le feu de l'enfer près de prendre à l'âme de votre frère et vous ne courrez pas l'arracher aux flammes qui vont l'engloutir ! vous resterez tranquilles, insouciants, goûtant à loisir les jouissances d'une vie aisée ! Ah ! ce n'est pas là être prêtre, ce n'est pas être chrétien, ce n'est pas même être homme. "

Le vrai prêtre a du zèle ; il s'apitoye sur le sort de tant de malheureux qui se perdent : il répète avec émotion la parole du Divin Maître : " J'ai pitié de cette foule, *misereor super turbam* " Il écoute saint Augustin : " *Si amatis Deum, rapite omnes ad amorem Dei.* " On le voit insatiable de travaux, de fatigues,

de souffrances, pourvu qu'il sauve des âmes ; on le voit le cœur brisé par la douleur et comme percé d'outre en outre par le glaive de l'affliction en pensant à la perte des siens : " *tristitia mihi magna est et continuus dolor cordi meo*" Ad. Rom. IX, 2). Aussi il ne cesse de cultiver assidûment le champ qui lui est confié, c'est-à-dire, il instruit les ignorants, il ramène les pécheurs, il affermit les justes ; c'est là le but unique de tous ses travaux, de toutes ses démarches.

Et pour mieux réussir il sait que le zèle sacerdotal doit revêtir certaines qualités indispensables.

---

2. — *Il doit être surnaturel*

D'abord il doit être *surnaturel* ; il doit prendre sa source dans les inspirations de la charité, c'est-à-dire, de l'amour de Dieu. Le prêtre vraiment zélé doit être uni à Dieu seul, n'avoir plus de joie, de tristesse, de complaisance que par rapport à Dieu seul. Il doit répéter ces paroles que le Roi de Sodome adressait à Abraham : " donnez-moi les âmes et prenez le reste pour vous. (Gen. iv, 21). Et quand une fois il rencontre des âmes qu'il peut sanctifier, il ne doit pas s'arrêter à leurs qualités extérieures, ni même à leurs qualités surnaturelles, mais il ne doit voir en elles que l'image de Jésus. Et plus cette image est souillée, défigurée, plus il doit s'y attacher, imitant en cela le Divin Sauveur qui a dit : " Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs. " (Saint Mathieu, ix, 13).

Le seul objectif du prêtre zélé est la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il ne peut évidemment pas se laisser diriger par quelque considération étrangère. L'ambition, le désir de paraître, de capter les suffrages des hommes ne doivent compter pour rien dans ses travaux : " Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ. " disait saint Paul. (Ad Gal. 1, 10).

Et alors, vraiment épris de l'amour de Dieu, il opèrera des miracles de zèle : " *fecit enim mirabilia in vitâ suâ.* "

" Donnez- moi douze apôtres, douze prêtres animés de l'esprit de la charité de Dieu, disait saint Philippe de Néri, et je réponds de la conversion du monde. " Le prêtre qui vraiment se sent auprès des âmes le ministre de Dieu, de ce Dieu, *Pater misericordiarum. . . cui proprium est miserere semper et parcere,* pourrait-il n'être pas ému, attendri, prêt à tous les sacrifices pour ramener ces âmes à Dieu, qu'elles soient ou languissantes ou muettes ? Quel tressaillement n'éprouvera-t-il pas dans son cœur et quel langage sortira de ses lèvres quand une âme s'approchera de lui et lui dira : " bénissez-moi, mon père, car j'ai péché ? " Ce ne sera plus lui qui sentira en lui, qui palpitera en lui, qui parlera en lui, ce sera Jésus-Christ avec ses divines tendresses et sa compassion infinie. " *In me Christus loquitur.* " (Ro., VIII, 10).

Et pour les attirer à lui ces âmes si chères à Dieu, il faut que son zèle soit *prudent*, c'est-à-dire conforme aux inspirations de la saine raison éclairée par la foi. Que deviendrait ces chars de feu que la locomotive entraîne d'une extrémité du pays à l'autre, s'ils n'étaient pas placés sur des rails solides et dirigés par une main ferme et prudente ? Comme le zèle est une ardeur enflammée ou une inflammation ardente de l'amour, dit saint François de Sales, il a besoin d'être sagement et prudemment pratiqué. Si le prêtre n'a pas cette prudence surnaturelle, il ne pourra pas faire le bien dans la mesure voulue de Dieu. On l'a dit avec raison : " souvent le mieux est l'ennemi du bien, " et le prêtre imprudent est exposé à faire à ses dépens l'expérience de cette vérité, à voir son zèle se briser contre les écueils.

Le gouvernement des âmes, le travail de leur conversion et de leur sanctification sont choses si complexes et si délicates ! Il y faut tant de circonspection ! de sainte habileté. Si la sagesse qui *assiste au trône de Dieu* (Sap. IX). ne vient pas au secours du prêtre pour l'inspirer dans tous ses actes, il commettra des fautes, il s'engagera dans des démarches inconsidérées et inopportunes.

Vous connaissez la consigne qu'un trop fameux diplomate donnait à l'ambassadeur qu'il envoyait dans un poste difficile : " surtout, monsieur, pas de zèle. " Ce mot d'ordre n'est pas celui qu'il faut donner au prêtre. Tout au contraire, il faut lui dire : ayez

du zèle, beaucoup de zèle ; vous ne saurez en avoir trop, mais à la condition qu'il sera toujours dirigé par la prudence et que vous irez en chercher l'inspiration, non dans les conseils de votre propre esprit, mais à la source même, dans la sagesse de Dieu. Elle vous enseignera à travailler dans le champ qui vous est confié comme elle travaille elle-même à travers le monde : elle atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec suavité " *attingit a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter.* " (Sap. viii, 1).

La prudence fera vivre les prêtres avec le prochain de telle sorte que celui-ci retirera de ses rapports avec eux des fruits de salut.

Elle leur fera supporter les imperfections des autres et laisser passer leurs faiblesses sans aller toujours fouiller au fond des plaies.

Elle leur fera gouverner leur langue et savoir ce qu'ils doivent dire, ce qu'ils doivent taire et le temps opportun de parler ; car, selon le Sage : il y a " *tempus loquendi et tempus tacendi.*"

Elle leur permettra de prévenir les dangers, de reconnaître de loin les issues funestes de telle ou telle affaire, de se munir de bonne heure de prières et de bonnes résolutions pour être prêts à tout évènement.

Elle leur fera éviter les extrêmes et garder le milieu parce que la vérité et la vertu fuient toujours l'excès.

Elle leur fera comprendre qu'un faux pas, une réprimande à contre-temps, une parole indiscrète, suffisent pour leur faire perdre les fruits d'un nombre considérable d'années et rendre stériles les plus grandes fatigues.

Au milieu des difficultés que le prêtre rencontre pendant sa vie, au milieu des combats qu'il peut avoir à livrer, au milieu des peines qui souvent l'accablent, il agira sagement en cherchant la cause, tâchant de découvrir l'origine de tous ces maux qui sont souvent pour lui une croix bien pesante, quelquefois, souvent peut-être, s'il est sincère, s'il ne craint pas la vérité, il sera forcé de reconnaître que telles et telles difficultés qui ne lui laissent pas un moment de repos, de paix, viennent de lui-même, des défauts de son caractère. Tantôt parce qu'il n'a pas suffisamment

réfléchi, parce qu'il n'a pas suffisamment étudié, examiné avant de prendre une détermination dans une affaire importante. Tantôt impatient, violent peut-être, il a blessé par des paroles dures, par des reproches immérités, reproches qui ont fait naître et ont entretenu la haine de ceux qu'ils ont affectés. Une autre fois peu zélé, peut-être négligeant, peut-être insouciant pour l'accomplissement de ses devoirs il est critiqué, blâmé, délaissé par ceux qui sont confiés à ses soins, ce qui fait souffrir son amour-propre. Dans ces cas, le prêtre peut se plaindre d'être persécuté. Mais qui est tracassé, poursuivi ? Est-ce le prêtre ? Non mais c'est l'homme, l'homme prêtre, parce que cet homme a parlé, a agi en homme ; les maux qu'il endure sont le fruit de la conduite humaine.

---

3. — *Il doit être gracieux*

Pour faire du bien, le prêtre doit avoir du zèle, mais son zèle doit être surtout *gracieux.*

N'est-ce pas Notre-Seigneur lui-même qui nous a dit : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ? " " Oh ! Sauveur, s'écrie saint Vincent de Paul, quel honneur que d'être vos écoliers et d'apprendre de vous cette leçon si courte et si énergique, mais si excellente qu'elle nous rend tels que vous êtes ! O mon Sauveur, n'aurez-vous pas sur nous la même autorité qu'ont eue autrefois les philosophes sur leurs sectateurs, lesquels s'attachaient si fortement et si étroitement à leurs sentences que c'était assez de dire : le maître l'a dit, pour le croire et ne s'en départir jamais ? "

Et comme Jésus-Christ a été doux ! Quand il apparut au monde, écrit saint Paul, ce fut la bénignité, la grâce qui apparut dans sa personne : *apparuit benignitas, apparuit gratia.* Oh ! le doux enfant, qu'une humble vierge ose allaiter, qu'un vulgaire artisan peut porter où il lui plaît dans ses bras rudes, à qui de pauvres bergers ne craignent pas d'offrir le simple et rustique tribut de leurs caresses.

Mais il a grandi, le petit enfant de la crèche. Voyez : c'est un homme. Il nourrit de vastes projets dans sa tête et il est à la veille de les exécuter. Vous ne trouveriez cependant pas d'homme plus doux. Car c'est de lui que le prophète a dit : " Il n'enflera pas sa voix, il ne marchera pas sur le roseau à demi-brisé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. " Et, à ce moment là même, Jean-Baptiste, soudainement inspiré, le désigne du doigt à la foule en le caractériasnt par ce mot typique : *ecce Agnus Dei*, voici l'Agneau de Dieu ! Un agneau, — tout ce qu'il y a de plus doux et de plus inoffensif !

Le voilà maintenant tout à son ministère. Il parle, il agit, et chacune de ses paroles, chacun de ses actes, est un précepte ou un exemple de douceur.

Qui fut plus doux aux méchants ? Un jour, des samaritains lui refusent l'hospitalité dans leur village. Jacques et Jean bondissent sous l'injure : " Maître, voulez-vous que nous fassions descendre sur eux le feu du ciel ? " Ecoutez la réponse de Jésus : " Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre mais pour sauver les hommes. " Une autre fois, les Juifs lui crient : " vous êtes possédé de l'esprit malin. " " Non, réplique Jésus sans s'émouvoir, l'esprit malin n'est pas en moi. " Une autre fois encore, les Pharisiens se livrent à toute la mimique de l'indignation parce qu'il a guéri un malade le jour du sabbat. " Où est le mal, risposte tranquillement Jésus. Qui d'entre vous, si l'une de ses brebis vient d'aventure à tomber dans une fosse, ne l'en retire aussitôt, fût-ce le jour du sabbat ? "

Et surtout qui fut plus doux aux pécheurs ? A la femme adultère qu'on s'apprêtait à lapider : " Femme, personne ne t'a condamnée ? — " Personne, Seigneur." — Eh bien, moi non plus, je ne te condamnerai pas ; va en paix et ne pèche plus. "

A Madeleine dont la familiarité respectueuse et les tendres prosternements sont un prétexte de scandale pour les convives de Simon le lépreux : " Il lui sera beaucoup pardonné, déclare-t-il, parce qu'elle a beaucoup aimé. "

Judas vient lui donner le baiser du traître. Jésus, pour ne pas

désespérer ce grand coupable, l'accueille par une parole d'amitié : " *Amice, ô mon ami !* "

Pierre vient de le renier jusqu'à trois fois. Jésus ne lui adresse aucun reproche, mais il jette sur lui, en passant, un regard qui entre comme une flèche dans le cœur du faible Apôtre et qui en fait jaillir un flot de larmes intarrissables.

Jésus fut doux dans son agonie : " O mon Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice. Pourtant que votre volonté soit faite et non la mienne. "

Jésus fut doux dans sa comparution devant les tribunaux. Sous les soufflets, sous les crachats et les coups de fouet, Lui, le Verbe de Dieu, la Parole éternelle du Père, se fait comme l'agneau sous la main du tondeur : *sicut agnus coram tondente se.*

Jésus fut doux sur la route du Calvaire. On le conduisait à la mort ; il le savait et il y allait sans résistance, pareil à la brebis qu'on mène à l'abattoir : " *sicut ovis ad occisionem.* "

Jésus fut doux sur la croix ; Il y avait là ses bourreaux ; il les regarde et c'est pour leur pardonner le mal qu'ils font sans le savoir : *Pater, dimitte illis.* Il y avait là le bon larron, crucifié comme lui ; il le regarde, et c'est pour lui promettre le paradis : *hodie mecum eris in paradiso.* Il y avait là Jean et Marie, son disciple bien aimé et sa Mère ; il les regarde tour à tour, et c'est pour les donner l'un à l'autre : *ecce filius tuus ; ecce mater tua.*

Et ainsi, de la crèche au Golgotha, Jésus nous apparaît doux comme la douceur même : " *discite a me quia mitis sum.* "

Aussi à la suite de Notre-Seigneur, tous les saints nous enseignent la douceur, la bonté, la charité par leurs paroles et leurs exemples.

Voyez saint Pierre, il est le vicaire de Jésus-Christ, il a en main les clefs de la vie et de la mort, et cependant c'est plutôt en versant des larmes qu'en donnant des ordres qu'il gouverne l'Eglise naissante.

Et saint Paul, qui avait été établi le docteur des nations et avait reçu un si grand pouvoir, comment en use-t-il ? Au lieu de dire : Je vous commande au nom de Dieu... je vous ordonne sous peine d'anathème ; au lieu de ces formes sévères, voici com-

ment il parle : " Je vous prie, Timothée, par l'amour que vous me portez... Je vous conjure par les entrailles de Jésus-Christ ... Je vous supplie par la mansuétude extrême du Sauveur... si vous m'aimez et si jamais j'ai fait quelque chose qui vous ait été agréable, au nom de Dieu, faites ceci ; car ce que je vous demande importe au service et à la gloire de notre Maître, le Seigneur Jésus. "

Ainsi saint Pierre et saint Paul répandent l'huile de la douceur dans le cœur de ceux à qui ils commandent, saint Jean de son côté y verse le baume de la charité : " Mes petits enfants, si vous aimez Jésus-Christ, faites cela... Je vous conjure par le cœur de Jésus, notre bon Maître... Aimez-vous les uns les autres, cela suffit... l'amour vous dira ce qu'il faut faire ; Pour moi, je n'ai pas de commandement à vous intimer... Voilà ce que le Seigneur désire de vous, je ne vous en dirai pas davantage. "

Ces touchants exemples de douceur ont été imités par tous les saints, par tous les pasteurs qui étaient animés par l'esprit de Notre-Seigneur ; ils ont gouverné plutôt en priant paternellement qu'en commandant impérieusement, suivant la belle maxime de saint Bernard : " *orando magis quam imperando.* "

Saint Grégoire s'écrie : " que les pasteurs se montrent tels que les fidèles qui leur sont soumis n'aient pas honte de leur découvrir leurs secrets les plus intimes, de telle sorte que les enfants eux-mêmes recourent à eux comme à leur nourrice, quand le flot de la tentation les soulève, et qu'ils puissent venir laver par les douces exhortations, par les larmes et les prières de leur pasteur, les souillures de leur conscience. Souvent les blessures envenimées s'adoucissent par un emplâtre émolient et la fureur des insensés se calme et se guérit quand le médecin les flatte. "

Saint Vincent de Paul disait : " il ne faut quelquefois qu'une parole douce pour convertir un endurci et au contraire une parole rude est capable de désoler une âme et de lui causer une amertume qui pourrait lui être très nuisible. "

" Quand on dispute contre quelqu'un, disait-il, la contestation dont on use en son endroit lui fait bien voir qu'on veut emporter le dessus ; c'est pourquoi il se prépare à la résistance plutôt qu'à la reconnaissance de la vérité, de sorte que, par ce

débat, au lieu de faire quelque ouverture à son esprit, on ferme ordinairement la porte de son cœur, comme au contraire la douceur et l'affabilité la lui ouvrent. Messieurs, ajoutait-il, rappelant les paroles de saint Paul à ce grand missionnaire saint Timothée : il ne faut pas qu'un serviteur de Jésus-Christ use de contestation et disputes, je puis vous dire que je n'ai jamais vu ni su qu'aucun hérétique n'ait été converti par la force de la dispute ni par la subtilité des arguments, mais bien par la douceur ; tant il est vrai que cette vertu a de la force pour gagner les hommes à Dieu. "

Le même saint disait : " je n'ai usé que trois fois dans ma vie des paroles de rudesse pour reprendre et corriger les autres, croyant avoir raison d'en user de la sorte, et je m'en suis toujours repenti parce que cela m'a fort mal réussi; et au contraire j'ai toujours obtenu par la douceur tout ce que j'ai désiré. "

" Les vertus et les vertus aimables, écrivait Madame de Swetchine, sont le seul langage de la foi qui inspire quelque respect pour elle aux esprits incroyants. Dès lors combien ne sommes-nous pas coupables de ne pas prêcher Dieu de la façon dont il peut être entendu ? " Et suavement saint Jean Chrysostôme avait dit, lui aussi : " Ouvrez les filets de la charité, jetez le doux appat de la miséricorde, demeurez agneaux et vous serez vainqueurs. "

Saint François de Sales écrivait un jour à une sainte âme: " Ah! que Dieu vous a fait une grande miséricorde d'avoir saintement jeté le baume de la suavité dans le vin de votre zèle ! Il ne vous fallait que cela. Votre zèle était bon, mais il avait ce défaut d'être un peu trop amer, trop pressant, trop inquiétant, trop pointilleux. Or le voilà purifié et désormais il sera doux, gracieux, paisible, supportant. Voyez le cher petit enfant de Bethléem ; son zèle pour nos âmes est incomparable ; car il vient mourir afin de les sauver ; cependant il est si doux, si humble, si aimable ! "

C'est le même saint qui écrit : "le zèle doux et gracieux est incomparablement plus efficace que celui qui est âpre et turbulent. Et c'est pour cela qu'Isaïe, voulant montrer la force du Messie à réduire tout l'univers sous le joug suave de son

obéissance, ne l'appelle pas le lion de la tribu de Juda, mais l'Agneau dominateur de la terre. "

Ce zèle, saint François de Sales le possédait ; aussi il avait le don de convertir tant d'âmes là où boucoup d'autres échouaient. Surtout il savait rendre son zèle si gracieux que forcément les cœurs étaient gagnés. Aussi le cardinal du Perron avait-il l'habitude de dire que " s'il n'était question que de confondre les hérétiques, il pensait en avoir trouvé le secret, mais que, pour les convertir, il fallait les envoyer à Monsieur de Genève.

On ne peut exprimer par des paroles, disait sainte Jeanne de Chantal de saint François de Sales, cette exquise douceur que Dieu avait répandu en son âme, en son visage, ses yeux et ses paroles, et qui mettait la dévotion dans le cœur et qui attirait à lui les foules. " Ce saint évêque avait pour les pécheurs des attendrissements divins qui sont l'écho des paroles mêmes de Jésus : " Venez, mes chers enfants, leur disait-il quelquefois, venez que je vous embrasse et que je vous mette dans mon cœur." Et ailleurs : " Hélas ! il n'y a donc que Dieu et moi à aimer ces pauvres pécheurs. On veut que j'oublie que ce sont mes brebis et que je refuse une larme à ceux auxquels Jésus a donné tout son sang. "

Il se souvenait de cette affirmation toujours vraie du Sauveur : " Bienheureux ceux qui sont doux ; ils possèderont la terre, " c'est-à-dire, qu'ils seront les maîtres des cœurs et toutes les volontés seront entre leurs mains. " Il faut , disait-il encore, agir sur les âmes comme font les anges par des mouvements gracieux et sans violence ; il faut les attirer, mais à la manière des parfums qui n'ont d'autre pouvoir, pour attirer à leur suite, que leur suavité. Il faut enfin imiter l'exemple de Jésus-Christ qui se tenait à la porte des cœurs, pressant l'ouverture sans la forcer jamais."

Ce grand saint eut l'occasion un jour de montrer comme le zèle gracieux est effectif.

Il avait un domestique adonné au vin. Un jour ce domestique revint au palais épiscopal dans un état déplorable et à une heure très avancée dans la nuit. Le saint, étant le seul qui l'entendit frapper, se lève, va lui-même lui ouvrir et le trouve dans un état tel qu'il ne savait guère ce qu'il faisait et ce qu'il disait. Son bon

maître, touché de compassion, le conduit par la main, le mène à sa chambre et porte la bonté jusqu'à lui aider à se déhabiller ; ensuite, l'ayant mis tranquillement dans son lit, il se retire et va prier Dieu pour lui. Le lendemain, le domestique, se rappelant que c'était le saint évêque qui l'avait reçu et si bien soigné, en était tout confus et craignait de le rencontrer ; mais le saint qui voulait lui parler en secret l'aborde et lui dit avec une douceur charmante : Je crois, mon ami,, que vous étiez malade hier, qu'en dites -vous ? Ce mot prononcé avec une ineffable bonté fut comme un coup de foudre qui atterra cet homme ; il se prosterna devant son maître et lui demanda mille fois pardon de sa faute. Il était facile de fléchir le saint ; cependant il voulut à cette occasion lui donner des avis salutaires et comment fit-il ? Oui, je vous pardonne, lui dit-il avec une douceur exquise, mais faites attention à l'état où vous vous mettez ; il peut vous arriver mille accidents ; vous pouvez tomber ; on peut vous insulter ; vous ruinez votre santé ; mais ce qu'il y a de plus triste, vous perdez votre âme, vous offensez Dieu, vous causez du scandale ; si vous aviez le malheur de mourir dans cet état, que deviendriez-vous et dans quel état vous paraîtriez devant le bon Dieu ?

Le domestique touché jusqu'aux larmes promet de ne plus boire du vin de sa vie. " Non, répondit le saint, Dieu ne demande pas tant de vous ; mais ce que je vous ordonne, c'est pendant un temps de ne boire que moitié eau et moitié vin. A présent, mon ami, pensez à vous réconcilier avec Dieu et vivez désormais en bon chrétien. " Le domestique obéit ; il ne voulut pas d'autre confesseur que son bon maître, il s'attacha à lui toute sa vie comme à un tendre père, se corrigea de son défaut et remplit avec édification ses devoirs de domestique et de chrétien.

Quel bel exemple ! Saint Vincent de Paul disait : " que le bon Dieu doit être bon puisque Monsieur de Genève est si bon !" Que de fois de pauvres pécheurs ont dû faire des réflexions semblables en entendant de la bouche d'un saint prêtre des paroles d'encouragement et de bienveillance ! " On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec cent barils de vinaigre " disait gracieusement saint François de Sales. Et il ajoutait : nous ne devons pas seulement être bons, mais très bons ;

car les hommes se gagnent par l'amour plus que par la rigueur. "

Le saint Curé d'Ars disait : " Je ne me suis jamais fâché contre mes paroissiens ; je ne crois pas même, leur avoir jamais fait de reproches. "

Le bon pasteur ne doit pas se fâcher. Il doit écouter avec calme les reproches les plus injustes, y répondre aussi avec calme, ou n'y pas répondre, les oubliant surtout avec la plus grande facilité. C'est le seul moyen d'avoir raison de la colère ou des rancunes de ses paroissiens " *Responsio mollis extinguit ignem.* " (Prov. xv, 1). Opposer l'emportement à l'emportement, dépit à dépit, est une tactique pour le moins infructueuse : " *Igne non potest ignis extingui nec furor furore.* " (Saint Jean Chrysostôme). Le bon prêtre doit toujours donner à son attitude, à sa démarche, à son regard, au son de sa voix la douceur, la simplicité qui lui gagnent peu à peu les âmes et il doit se rappeler qu'une paroisse qui tremble à la vue de son curé est une paroisse qui est bien près d'avoir peur de Dieu.

Il doit se montrer bon, gracieux dans ses procédés, dans ses allures. Certains prêtres dont le fond est excellent ont des airs austères, mélancoliques, rudes. Ceux qui peuvent percer cette dure écorce, goûtent le sucre qu'elle recouvre, mais combien n'en ont pas le temps et sont rebutés au premier abord ?

Un jour Liebermann, traversant un des quartiers importants de Paris, passa tout à côté d'un ouvrier qui sortait de l'atelier. Celui-ci, les mains noircies, le visage souillé de fumée et de poussière, glissa à l'oreille du prêtre ces quatre mots : prêtre, si tu savais comme je te hais ! Et Liebermann de répondre " Mon frère, si vous saviez comme je vous aime ! " Quel outrage, et quelle belle réplique !

Que tous les prêtres se servent donc de la charité, de la bonté pour faire le bien. Qu'un langage sans aigreur soit toujours chez eux l'expression d'une âme sans amertume. Dieu est patient parce qu'il est éternel, nous autres hommes, nous sommes impatients parce que nous ne vivons qu'un jour. Ceux qui n'approuvent pas notre manière de voir et d'agir se trompent sans doute ; ils n'en sont pas moins nos frères ; les paroles qui les choquent ne sont pas faites pour les éclairer, les attendrir, les

améliorer. Le vinaigre irrite les plaies au lieu de les guérir. Quand un homme se noie, on ne le sauve pas en lui jetant des pierres et en lui montrant le poing, mais bien en lui envoyant de bons conseils et en lui tendant la perche. Non, l'école de la colère n'est point la bonne école et quand les Apôtres voulurent appeler le feu du ciel sur les cités infidèles, nous savons comment Jésus-Christ les interpella : " Insensés, vous ignorez donc de quel esprit vous êtes. "

Sous la douce influence de la bonté, on a vu les préjugés contre la religion s'évanouir, les ténèbres de l'indifférence et de l'incrédulité disparaître, les cœurs fermés s'ouvrir à la grâce comme on voit la glace fondre, la nuit faire place au jour, les fleurs s'épanouir sous l'action d'un chaud rayon de soleil. Combien de conversions datent d'un acte de bonté ! combien de repentirs sont venus à l'occasion d'une marque de bonté. " La bonté, dit le Père Faber, a converti plus de pécheurs que le zèle, l'éloquence ou l'instruction, et ces trois choses n'ont jamais converti personne sans que la bonté y ait eu sa part." Avec la bonté nous nous attacherons les cœurs comme l'aimant s'attache les parcelles de fer, et en nous les attachant, nous les rendrons bons et vertueux. Rien ne prépare les âmes à la grâce comme le bonheur que nous répandrons autour de nous par notre bonté. Un mot de piété dit d'une certaine manière, une attention délicate, un acte de douceur, un sourire affectueux, sont autant de grains que nous pouvons semer à tout instant et qui tôt ou tard porteront leurs fruits.

Nous devons même accepter et savourer le plaisir de faire des ingrats. A ceux qui refusent de nous dire merci, disons comme Auguste à Cinna :

" Tu trahis mes bienfaits, je les vais redoubler
Je t'en avais comblé, je t'en vais accabler. "

Quand on demandait à Alexandre comment il avait pu gagner les cœurs de tant de peuples qu'il avait conquis ? " C'est, disait-il, en traitant si bien mes ennemis que j'en ai fait des amis. " On n'apprivoise pas des bêtes féroces par la chaîne et les coups, mais par les caresses et les bons traitements.

Lisons de temps en temps cette belle page écrite par saint Paul aux chrétiens de la ville de Rome. Il leur dit : *nulli malum pro malo reddentes, ne rendez à personne le mal pour le mal ; si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes, vivez en paix, si cela se peut et autant qu'il est en vous avec toutes sortes de personnes. Non vosmetipsos defendentes, carissimi, ne vous vengez pas vous-mêmes.* Laissez à Dieu le soin de vous venger, car il est écrit: c'est à moi que la vengeance est réservée et c'est moi qui m'en charge, dit le Seigneur, " *mihi vindicta, ego retribuam.*" Que si au contraire, votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif donnez-lui à boire. En agissant de la sorte vous amasserez des charbons de feu sur sa tête, qui feront fondre la glace de la haine qu'il a pour vous. En un mot, chrétiens de la ville de Rome ne vous laissez point vaincre par le mal mais venez à bout du mal par le bien. " *Noli vinci a malo sed vince in bono malum.* "

Qu'il est beau ce programme d'apostolat tracé aux romains il y a vingt siècles ! Il s'impose aux catholiques et surtout aux prêtres d'aujourd'hui. Nous n'avons pas à inventer des méthodes nouvelles. La méthode apostolique qui a converti le monde est seule capable de reconquérir le monde moderne.

Et demandons toujours à Jésus-Christ la bonne, la vraie méthode de réussir à gagner les cœurs. Il nous répond : " *beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram,* bienheureux les doux parce qu'ils possèderont la terre. " Le succès appartient à ceux qui sont doux, bienveillants, patients, qui savent attendre, qui tournent les obstacles au lieu de les heurter de front, qui tolèrent certains abus pour éviter de plus grands maux, qui ne s'avancent dans la voie de la réforme qu'avec une sage lenteur. On risque de tout perdre à vouloir tout brusquer. Les améliorations lentes et successives sont les plus sures et les plus durables. Il faut faire le bien petit à petit, au jour le jour. Nous n'avons pas mission d'accomplir tout le bien ni d'arrêter tout le mal que nous apercevons ; nous ne sommes tenus qu'au possible, et la mesure, la discrétion, la bienveillance dans l'apostolat est une garantie de succès. Nous nous adressons à la liberté humaine qui peut toujours se soustraire à notre action ; vouloir la prendre de force, c'est échouer certainement ; nous ne sommes victorieux que lorsqu'elle se donne

et elle ne se donne qu'à ceux qui procèdent par la bienveillance et la bonté. Le succès vient toujours à celui qui sait prier, travailler et attendre.

Il y a parfois dans les paroisses des fidèles qui disposent d'une influence pernicieuse ; ce sont des meneurs. Evidemment il faut combattre l'influence mauvaise de ces gens. Et cependant il faudra la plupart du temps user avec eux d'une extrême modération, de toutes sortes de ménagements, d'égards, de prévenances, d'une mansuétude à toute épreuve. Le prêtre doit se distinguer par une grande force ; mais toujours cette force doit être accompagnée de douceur, de suavité. Pour accomplir son devoir, il doit avoir une main de fer avec un gant de velours. Il donnera alors toujours au monde le spectacle de cette piété qui ne transige jamais en face du devoir, mais qui est, en même temps, aimable comme un rayon de soleil aux beaux jours du printemps.

Les Apôtres n'ont pas été des lions mais des agneaux et c'est à l'aide d'une inlassable douceur qu'ils sont parvenus à amollir et à dompter la férocité des loups. Il y a mille fois plus d'avantages à supplier qu'à ordonner, à exhorter qu'à réprimander, à convaincre qu'à violenter, à épargner qu'à frapper. En somme il faut presque toujours en revenir à la méthode persuasive qui est de toutes les méthodes la plus humaine, la plus apostolique, la plus bienfaisante, la plus féconde.

---

4. — *Il doit être persévérant*

Le prêtre ne doit jamais se décourager à la vue des contrariétés qu'il éprouve, des résistances qu'on lui oppose. Son zèle doit être *persévérant* et les difficultés ne doivent ni l'ébranler ni l'abattre. Le zèle étant un effort, une lutte contre tout ce qui s'oppose au bien, il ne peut manquer de rencontrer à chaque instant des obstacles " Il n'aurait pas de mérite, remarque très bien Massillon, s'il ne trouvait pas des contradictions et des épreuves."

Comme ce caractère de persévérance dans le zèle paraît dans tous les Apôtres ! Rappelez-vous, par exemple, saint François

de Sales dans cette admirable mission du Chablais qui devait aboutir à la conversion de tant d'hérétiques. Il y est aux prises avec mille difficultés ; on lui oppose la force d'inertie ; on se ligue pour ne pas assister à ses prédications. Evidemment le démon et ses supports voudraient lui faire perdre toute espérance de réussir et l'obliger à se retirer. Que va-t-il faire ? Se décourager ? Non, au contraire, il écrit à un de ses amis : " nous sommes absolument résolus de travailler sans relâche à cette œuvre, de ne pas laisser une pierre à remuer, de supplier, de reprendre, avec toute la patience et la science que Dieu voudra bien nous donner. " On sait de quel merveilleux succès fut couronnée cette héroïque persévérance.

Terrible épreuve que celle de l'insuccès ! Faire tous ses efforts, prier, se sanctifier, ne pas aboutir ! Quelle âme peut y résister ! Le découragement vient ; le découragement parfois précède même l'effort, en face des insuccès des autres !

Rappelons-nous que Dieu ne nous ordonne pas de vaincre mais de combattre ; que notre travail infructueux, vivifié par des intentions surnaturelles, est souvent plus méritoire qu'une merveilleuse fécondité ; que l'insuccès nous gardant dans l'humilité nous est personnellement meilleur ; que le succès dont nous ne jouissons pas peut exister réellement et qu'il sera la récompense de ceux qui viendront après nous ; qu'en vertu de la communion des Saints, nos travaux apostoliques sont féconds ; ils enfantent des âmes à Jésus-Christ. Nous ne les connaîtrons peut-être pas sur la terre, mais, dans l'éternité, elles nous feront cortège. Souvenons-nous que la grande mission de l'homme sur la terre, et *à fortiori* du prêtre, est de glorifier Dieu. Quand Dieu est-il plus glorifié que par l'amour d'un prêtre travaillant uniquement pour lui, sans espoir de succès ? Souvenons-nous que les grandes victoires s'obtiennent souvent au prix de défaites partielles ; il faut des sacrifices pour assurer le triomphe de la patrie; dans la grande lutte du ciel et de l'enfer, la victoire est assurée pour Dieu, mais il peut y avoir des défaites partielles qui contribueront au triomphe final.

Abandonnons donc entre les mains de Dieu tous nos mérites et laissons-lui le soin de couronner nos entreprises comme il le

veut. Que nous importe le triomphe immédiat ou la réussite personnelle. ?Il faut voir grand dans l'ordre surnaturel et tout placer dans la perspective éternelle. Le mieux toujours est de nous dépenser non pas en vue de notre propre gloire, mais exclusivement dans le but de collaborer avec Jésus à l'œuvre du salut du monde.

---

5. — *Il doit être soutenu par la prière*

Telles sont les qualités du zèle qui permet au prêtre de faire tant de bien et lui assure tant de mérites.

On raconte qu'au moment où Théophane Vénard était au séminaire, il lui arrivait quelquefois d'appliquer son oreille sur le sol et, le visage tout illuminé, de dire à ses camarades étonnés: n'entendez-vous pas la voix des païens qui m'appellent ? Ordonné prêtre, il dit adieu à sa famille et partit pour l'extrême Orient où il subit un glorieux martyre.

Le prêtre n'a pas besoin d'appliquer son oreille sur le sol, il n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir des âmes qui marchent dans la voie de la damnation et il doit lui sembler entendre leurs anges gardiens l'appeler à leur secours. Que son zèle, enflammé de charité, de prudence, de bonté, de persévérance, le porte vers ces âmes pour les ramener à Dieu, leur Créateur, leur Rédempteur, et, afin qu'il réussisse, qu'il recoure à la prière, qu'il s'enveloppe de sainteté.

D'abord qu'il intéresse le Divin Maître à tous ses travaux, qu'il le tienne au courant, qu'il lui fasse son rapport quotidien. qu'il lui demande avis et conseil, qu'il ne fasse rien sans lui. Le téléphone de la prière est toujours à sa disposition et Dieu est toujours disposé à l'entendre, à toutes les heures du jour et de la nuit.

L'apostolat, dans l'Eglise, n'est qu'un ensemencement des âmes ; ce n'est pas une récolte, une moisson de fruits. La moisson dépend de Dieu ; nous n'y pouvons rien : " *Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit. Neque qui plantat est aliquid, neque qui*

rigat, sed qui incrementum dat, Deus. " (I Cor. III, 7). La fonction du prêtre est de semer la vérité dans les âmes, après y avoir fait tout le travail réparatoire qu'exige la semence. A cause de cela, il ne doit pas toujours espérer le succès total, ni chercher le succès pour lui-même. Un autre viendra peut-être moissonner là où il aura semé ; peu importe, la seule chose qu'il ait à faire, est de procurer la gloire de Dieu.

Un néophyte ardent à propager le règne de l'Evangile disait un jour au missionnaire : j'exhorte les païens, mais à peine ai-je dit quelques mots que la parole me manque : je n'ai plus rien à dire. — Et alors que faites-vous ? — Je dis et je redis : O mon Dieu, ayez pitié d'eux.

Quelle grande leçon de zèle donne ce novice aux prêtres, aux chefs de l'armée chrétienne !

Personne mieux que le prêtre sait que le pécheur pour revenir à la pratique du devoir, a besoin que Dieu se penche vers lui, qu'il vienne à son aide, par ces lumières, ces inspirations, ces forces, ces secours mystérieux qu'on appelle les grâces actuelles, et ces grâces dépendent de la prière qui a une puissance étonnante, une efficacité prodigieuse pour obtenir que les hommes soient justifiés, qu'ils reviennent à Dieu, qu'ils se sanctifient

Le prêtre sait toutes les déclarations du Divin Maître, relatives à la puissance de la prière : " Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, dit Jésus, il vous le donnera (Saint Math. XXIV, 35). Ailleurs Notre-Seigneur parle ainsi : " demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert ; car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et à qui frappe il sera ouvert. " (Saint Math. VII, 7). Et pour inspirer plus de confiance encore à ceux qui l'écoutaient, Notre Divin Sauveur, faisant appel aux plus forts sentiments du cœur, ajoute aussitôt " quel est d'entre vous l'homme qui, si son fils lui demande du pain, lui présentera une pierre ? Ou, si c'est un poisson qu'il demande, lui présentera un serpent ? Si donc vous qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui dans est les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demanderont ? " (Saint Math. IX, 11).

Et ce Dieu ne veut autre chose que le salut des hommes. Voilà pourquoi, ces paroles de saint Paul : " Je demande instamment, avant tout, qu'on fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les hommes. Car cela est bon et agréable à Notre Divin Sauveur qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité." (Tim. II, 5).

Imaginez-vous la joie que nous éprouverions si nous avions à notre disposition le moyen de guérir les malades, de ressusciter les morts, d'enrichir ceux que nous aimons, de toutes sortes de biens. Ce moyen que la Providence nous a refusé quand il s'agit du corps, elle l'a mis à notre disposition en faveur de l'âme. Et ce moyen, c'est la prière.

Que faut-il en effet, aux âmes pour qu'elles se sauvent ? Il leur faut la grâce habituelle ou sanctifiante sans laquelle il est impossible d'entrer au ciel. Et que leur faut-il pour les enrichir de cette grâce, pour la rendre à celles qui l'ont perdue, pour la maintenir, pour la préserver, l'accroître dans celles qui l'ont déjà ? Il leur faut un nombre plus ou moins grand de secours divins, c'est-à-dire de grâces actuelles. C'est là une vérité de foi définie par la Sainte Eglise.

S'il en est ainsi, n'est-il pas évident que le meilleur moyen de procurer le salut des âmes sera celui qui leur obtiendra le plus sûrement des grâces actuelles ? Ce moyen, c'est la prière. Jésus-Christ nous l'affirme : " Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. "

Aussi tous ceux qui ont eu à cœur le salut des âmes, ont compris l'importance de la prière pour le succès de leur apostolat.

Voyez les Apôtres, c'est à la prière qu'ils donnent la préférence sur tous les autres ministères. Ne pouvant plus suffire à des occupations qui devenaient de plus en plus accablantes, ils choisirent sept diacres, sur qui ils se déchargèrent de quelques-unes de leurs importantes fonctions. Mais pour eux-mêmes, que voulurent-ils se réserver ? le soin de vaquer à la prière et à la prédication : " Pour nous dirent-ils, nous nous appliquerons à la prière et au ministère de la parole. " (Act. VI, 4).

Avant de se partager l'univers pour en faire la conquête à Jésus-

Christ, les Apôtres se réunirent quelques jours dans le cénacle, ils mirent en commun leur recueillement et leurs ardentes prières, pour attirer sur eux avec le Saint Esprit, des lumières et son secours. Ce n'est qu'accompagné et revêtus de cette force divine, qu'ils sentirent le courage d'attaquer à la fois toutes les superstitions et tous les vices, de prêcher et de faire pratiquer la mortification aux voluptueux, le détachement aux avares, l'humilité aux orgueilleux, la charité aux égoïstes, le sacrifice et le dévouement à tous ; ce n'est qu'après s'être fortifiés par la prière, qu'ils eurent le courage de braver le fanatisme et la cruauté, de supporter les fatigues, les outrages et les tortures.

" Les Apôtres, disait saint François de Sales, joignaient toujours la prière à la prédication. Et de fait, s'ils convertissaient le monde, ce n'est ni par la force des armes, ni par la puissance de l'or, ni par le prestige de la science et de l'éloquence, c'est par quelque chose de bien plus merveilleux que tout cela : c'est par la prière, la souffrance et la prédication de l'évangile. "

Voyez les saints. Ils savaient que ce ne sont pas les efforts et les industries de l'homme qui convertissent, mais la grâce de Dieu, laquelle s'obtient, surtout, par la prière. Ils comprenaient que la prière est, à celui qui veut glorifier Dieu par le salut des âmes, ce que les armes sont au soldat, et qu'on avance plus la conversion des pécheurs, la sanctification des justes, l'œuvre de la Rédemption en s'adressant directement à Jésus-Christ qui, seul, a la clef des cœurs pour les ouvrir à la grâce, que par n'importe quel autre moyen. Aussi quelles longues heures ne consacrent-ils pas à la prière ! Lorsqu'ils ne peuvent pas converser à loisir avec Dieu pendant le jour, absorbés qu'ils sont par les exigences d'un ministère ou d'un travail incessant, ils le font pendant la nuit.

Ce furent les prières de saint Etienne qui convertirent l'un de ses persécuteurs et le remplirent d'un zèle plus qu'héroïque pour Jésus-Christ et le salut des hommes. La conversion du plus célèbre docteur de l'Eglise, fut autant l'effet des prières de sa sainte mère que des prédications de saint Ambroise. Ceux-là seuls à qui les trésors de la miséricorde divine sont ouverts pourraient nous dire combien de fois une humble et fervente prière

a été plus efficace pour retirer un pécheur des voies de l'iniquité que les raisonnements et les exhortations les plus pathétiques. Telle est sa puissance et sa fécondité qu'au jugement des saints, elle est comme une véritable mère qui engendre à Dieu ses enfants. Sainte Catherine de Sienne convertissait par ses prières un si grand nombre de pécheurs que saint Grégoire XI lui envoya quatre confesseurs, qu'elle tenait incessamment occupés au tribunal de la pénitence. Saint Bernard, appréciant l'importance relative de la prédication, du bon exemple et de l'oraison, attribue à cette dernière, une plus grande efficacité : " *Manent tria hæc : verbum, exemplum, oratio ; major autem eorum est oratio.* "

Et nous, prêtres, voulons-nous, comme les Apôtres et les Saints. contribuer puissamment à l'œuvre de la Rédemption ? Prions, " Donnez-moi un levier et un point d'appui, disait Archimède, et je soulèverai la terre. " Ce n'est point le monde physique qu'il faut soulever, c'est le monde moral, ce sont les âmes, les âmes dont la dernière est plus belle, plus précieuse que le monde tout entier, et qui sont tombées. Il faut les relever, les régénérer ; et nous le pouvons ; car le point d'appui qui manquait dans l'ordre physique au géomètre de l'antiquité, nous l'avons dans l'ordre religieux : c'est le cœur de Jésus, ce sont ses promesses infaillibles et le puissant levier qu'Archimède cherchait en vain, il est sans cesse à notre disposition, c'est la prière à laquelle, chose étonnante, Dieu a donné droit de commander à sa bonté, à sa justice et à sa puissance.

Et quelle ressource nous avons dans la prière, nous surtout prêtres, qui nous présentons devant Dieu au nom de ce Fils qu'il exauce toujours, revêtus de son sacerdoce, couverts de ses mérites infinis, certains dès lors, d'attirer sur nous des regards de particulière bienveillance ! Que nous sommes puissants à cet autel qu'il nous a permis de revendiquer comme notre bien propre, " *habemus altare,* " par ce sacrifice de la messe que nous offrons chaque matin !

Et le soir, quand la nuit tombe et que nous nous rendons dans cette chère église pour nous agenouiller au pied de l'autel où nous avons célébré la messe le matin, abandonnons-nous à la préoccupation sacerdotale des âmes, dont nous avons la charge ; disons à

Dieu la parole du Divin Sauveur: " *tui erant et mihi eos dedisti,* " et avec Jésus ajoutons : " *Pater, serva eos in nomine tuo quos mihi dedisti.* " Mon Dieu, nous avons fait tout ce que nous avons pu, pour ceux et pour celles que vous nous avez donnés, mais nous sentons, nous voyons jusqu'à l'évidence que notre bonne volonté reste impuissante à accomplir tout le bien désirable et désiré et c'est vers vous que nous nous réfugions pour obtenir que vous fassiez vous, par votre grâce, ce qui reste à faire. Eclairez donc, guidez donc les âmes que j'ai reçues de vous.

Les âmes de enfants que tant de périls menacent, afin qu'ils conservent la foi du jeune âge, afin qu'ils échappent aux premières contagions du mal.

Les âmes des jeunes gens pour qu'ils ne se laissent pas fasciner aux fausses séductions du monde, aux entraînements coupables, à la désertion des habitudes chrétiennes.

Les âmes des pères et des mères pour qu'ils comprennent la beauté de leur vocation, qu'ils orientent vers le ciel et qu'ils y conduisent leur famille.

Les âmes des vieillards déjà penchés vers la tombe, pour qu'ils ne s'effrayent pas de mourir et qu'au delà des biens de la terre, dont il leur faudra se séparer et se dépouiller bientôt. ils entrevoient les biens meilleurs que leur réserve votre amour.

Les âmes des riches pour qu'ils ne soient pas les esclaves de leur fortune, qu'ils comprennent et apprécient le noble usage qu'il en faut faire.

Les âmes des pauvres pour que leur indigence et les privations qui l'accompagnent ne les poussent pas au murmure.

Les âmes des malades pour qu'ils ne perdent pas patience et ne manquent pas de résignation dans leurs souffrances mais qu'ils les sanctifient à l'exemple du Divin Crucifié.

Les âmes des adversaires, des égarés, pour qu'ils ne persistent pas dans leur hostilité, pour qu'ils accueillent, qu'ils entendent nos appels et qu'ils s'y rendent.

Combien de prêtres s'apercevront probablement un jour que dans le choix des moyens qu'ils ont employés pour le salut de leurs ouailles, ils ont trop négligé le principal ?

Et alors quelle déception ! Aujourd'hui, ils accusent ces âmes

infidèles, ingrates ; ils leur reprochent leur dureté, leur indifférence, leur paresse... mais un jour ne leur demanderont-elles pas si ceux qui avaient mission de les sauver ont bien rempli tout leur devoir et ne les dénonceront-elles pas au tribunal de Dieu ?

On raconte de saint Etienne de Constantinople, qu'il avait été relégué à Proconèse. La mer l'environnait, mais dès qu'il la voyait s'agiter et se soulever en tempête, il songeait aux malheureux qui pouvaient être en péril sur les flots et il priait pour eux. Bien des fois, sa charité fut récompensée ; il vit venir à lui des navigateurs qui, instruits par une lumière divine, le remerciaient d'avoir été leur ange tutélaire.

Nous ne voyons pas toujours aujourd'hui les fruits de salut qu'opèrent nos prières, mais un jour nous les trouverons sous la forme de ces âmes que nous aurons guidées, sans les connaître, au port du salut. Ce sera la récompense de nos prières.

Soyons donc bien convaincus que la prière est le plus sûr moyen dont le prêtre puisse se servir pour assurer le succès de son zèle et de ses fonctions. Sans elle, il sera sur le champ de l'Eglise comme une nuée sans eau qui, loin de rien donner, empêche même les salutaires influences du ciel de passer sur la terre ; il sèmera et Dieu ne donnera pas l'accroissement ; il instruira et sa parole ne sera qu'un airain sonnant, qui fera peut-être un peu de bruit et rien de plus.

Prions avec confiance et aussi faisons prier les âmes pieuses ; habituons-les à prier à nos intentions. " *Multum enim valet deprecatio justi assidua.* " (Jacob, v, 16).

Faisons prier les enfants ; Dieu ne saurait rester sourd à leur voix si pure.

Quand nous aurons prié et fait prier, travaillons avec le calme de l'homme qui se rend compte de la force que lui donnent ses relations avec le Tout-Puissant et qui s'en remet avec confiance à la Providence.

6. — *Il doit s'appuyer sur la sainteté*

Il est évident que l'efficacité de notre zèle, notre puissance d'action auprès des âmes, dépend de l'abondance plus ou moins grande de la grâce considérée comme agent indispensable dans l'œuvre de la conversion et de la sanctification. Nous le savons, abandonnés à nos propres ressource , nous pouvons bien convaincre, toucher, ébranler une âme, mais il nous est impossible de la convertir et de la faire avancer d'un pas danc le chemin du devoir, de la vertu.

Cette grâce, c'est la sainteté qui nous la donne. Un saint porte la grâce avec lui ; il en est comme le sanctuaire vivant, il la répand comme le soleil répand la lumière et la chaleur, comme la fleur répand son parfum. Comment, dans ces conditions, par le seul fait de son contact avec une âme, ne la toucherait-il pas, ne produirait-il pas en elle, si elle est coupable, le remords, ne lui communiquerait-il pas le feu sacré de l'amour de Dieu ? Comment, en d'autres termes, n'exercerait-il pas auprès de cette âme, une surnaturelle et bienfaisante influence ? Aussi est-ce avec raison qu'on a pu dire : un saint de plus, ou même un degré de plus dans la sainteté dans le plus petit d'entre ses membres, c'est dans l'Eglise un accroissement de vie, de force, de beauté, d'honneur et de joie ; c'est Jésus devenu en elle plus présent, plus libre, plus actif.

Saint Grégoire de Nazianze disait : " avant de purifier, il faut être pur, avant d'enseigner la sagesse, il faut l'avoir acquise, avant d'éclairer, il faut devenir lumineux, avant d'amener les autres à Dieu, il faut s'en être approché, avant de sanctifier, il faut être saint. "

Que la sainteté, c'est-à-dire, l'union à Dieu par la grâce, par la pratique généreuse et persévérante de toutes les vertus devienne un moyen fécond d'apostolat et que les fruits de cet apostolat soient en raison directe des efforts accomplis pour acquérir la sainteté, c'est ce que personne ne peut mettre en doute... Quels sont les hommes qui ont le plus contribué à la gloire de Dieu par le salut des âmes ? Quels sont ceux qui ont ramené à Dieu un plus grand nombre de pécheurs ? Est-ce parmi les riches, les

puissants, les savants de ce monde qu'il faut aller les chercher ? Non, mais parmi les saints. Inutile de parler des saints François Xavier, François d'Assise, saint Vincent de Paul, saint Léonard de Port Maurice. Que ne font pas encore de nos jours, dans leurs paroisse, de saints prêtres !

Il n'était ni riche, ni savant, ni puissant le bon curé d'Ars. Sa paroisse, quand il y arriva, était dans la plus grande pauvreté spirituelle ; la vertu y était peu connue, peu pratiquée, presque tout le monde oubliait la bonne voie, c'est-à-dire, négligeait le soin de son âme et de son salut. Les jeunes personnes n'avaient en tête que les amusements et les plaisirs. Chaque dimanche, ou peu s'en faut, on s'assemblait sur la place à quelques pas de l'église ou dans les cabarets du village, selon la saison, pour s'y livrer aux danses et au divertissements de toutes sortes. On sait que l'humble curé fit successivement disparaître tous les désordres et qu'Ars, sous sa conduite, devint une paroisse modèle. On ne saura qu'au jour du jugement, disait le saint curé lui-même, le nombre incalculable de pauvres âmes troublées, égarées qui ont retrouvé la paix, la joie du Seigneur dans sa modeste église.

Voyez saint François de Sales. Issu d'une noble famille, doué d'une belle intelligence, sans doute il était savant et puissant, mais ce n'est pas par ces moyens humains qu'il a ramené au sein de l'Eglise des milliers d'hérétiques, c'est par sa sainteté.

Voyez les Apôtres, est-ce par le prestige de leur puissance, par la force de leurs armes, par l'éclat de leur renommée, qu'ils ont converti le monde ? Non, puisqu'ils étaient destitués de tous ces avantages, mais c'est par leur sainteté.

Quels sont les prêtres qui travaillent le plus efficacement à l'avancement du règne de Dieu sur la terre, à l'exaltation de la sainte Eglise, à la conversion et au salut des âmes ? Sont-ce les prêtres orateurs, écrivains, hommes d'action et d'œuvres extérieures ? Sans doute, il ne faut pas méconnaître l'action bienfaisante exercée par ces diverses forces toutes les fois qu'elles sont mises au service du véritable zèle ; mais aussi, en toute justice, il faut placer la sainteté au dessus d'elles.

Un homme saint, parfait et très vertueux, dit sainte Thérèse, fait plus de bien aux âmes qu'un grand nombre d'autres plus

instruits et mieux doués. Saint Jean-Baptiste ne fit aucun miracle. *Joannes quidem signum fecit nullum* (JEAN, X, 41), mais par la seule force de sa sainte vie, il attirait à lui la masse des juifs, et opérait d'admirables conversions. Quel rayonnement de piété et de foi se fait autour d'une âme vraiment unie â Dieu ! Sa vue seule est une prédication. Il sort de toute sa personne, divinisée par l'union divine, des parfums célestes qui répandent autour d'elle la bonne odeur de Jésus-Christ et insinuent dans les cœurs le goût de ce qui est pur, le sens de ce qui est élevé.

Douce et consolante pensée que celle-là, bien capable de déterminer les prêtres à être saints, à le devenir chaque jour davantage. S'ils sont des saints, tout parlera en eux, même leur silence. Ils prêcheront par leur douceur, leur charité, leur désintéressement, leur égalité d'humeur et la dignité de leur vie. Quand une population voit dans son pasteur un modèle de toutes les vertus, un évangile vivant et qu'elle est convaincue qu'il cherche non pas son bien-être ni son intérêt, mais uniquement, le salut des âmes *non vestra quærimus sed vos*, elle finit par se donner à lui et il a ainsi le bonheur de la donner à Dieu. Il n'a peut-être pas été un bel esprit ni un éloquent orateur, ni un savant écrivain, mais il a beaucoup aimé Dieu et les hommes ; il a beaucoup prié et beaucoup pardonné ; il a donné ce qu'il a pu ; il s'est donné lui-même ; et sa vie de sainteté et de sacrifices a triomphé de tous les obstacles.

Il vous a peut-être été donné de voir une paroisse éplorée et agenouillée sur un tombeau ; on eut dit des enfants qui avaient perdu un père. Quelle était donc la cause de ces gémissements et de ces regrets ? C'est qu'un saint prêtre venait d'être ravi à la terre. Pendant longtemps son image restera vivante dans les âmes ; les pères rediront son nom et ses vertus à leurs enfants et, du fond de son tombeau, il s'exhalera comme un parfum suave d'immortalité, *in memoria æterna erit justus.*

" Le prêtre, disait saint Jean Chrysostôme, porte sur les épaules de sa sainteté, le fardeau de tout l'univers. " " Pour un prêtre, disait Massillon, ne pas édifier c'est scandaliser ; ne pas confirmer par la sainteté de sa vie les vérités qu'il annonce, c'est les désavouer. "

Ne soyons pas étonnés de cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ: " Je me sanctifie moi-même pour les autres afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité." (Saint Jean, xvii, 19). Et saint Alphonse de Liguori de dire ensuite : " si nous ne tâchons pas de nous rendre saints, il nous sera bien difficile de sanctifier les autres. " Et Mgr Pie écrivait : " On n'est apôtre qu'à la condition de travailler à être saint ; on est puissant pour le bien quand on se donne tout envier à l'œuvre de sa sanctification. "

Massillon disait un jour à ses prêtres : " C'est nous seuls qui décidons pour ainsi dire de la perte ou du salut des peuples et de tout le succès des desseins de Dieu. " Sans être aussi affirmatif, dans une question qui est, avant tout, le secret de Dieu, comment ne pas s'inquiéter, en voyant d'une part le grand nombre de prêtres munis des pouvoirs de Dieu, et d'autre part leur insuffisante influence ? Comment se fait-il qu'il y ait tant d'énergie sacerdotale accumulée et si peu d'effet produit ? Quand une énergie dans le monde physique ne produit pas tout son effet, c'est qu'elle rencontre un obstacle, une résistance. L'obstacle et la résistance se trouvent dans le monde qui nous entoure, mais ne sont-ils pas aussi dans l'instrument qui doit transmettre la force ?

Quel sérieux examen de conscience ici s'impose à nous ! Sommes-nous, vis-à-vis de nos fidèles, les vrais prêtres dont parlait saint Paul, quand il disait : " *exhibeamus nos ergo tanquam Dei ministros in caritate non fictâ ?* " (ii, Cor. vi, 4). Sommes-nous le sel de la terre ? Sommes-nous la lumière du monde ? *Vos estis sal terræ ; vos estis lux mundi.*

---

7. — *Récompence du zèle*

Et quelle belle récompense nous recevrons de notre zèle ! D'abord nous goûterons cette joie intérieure, ce témoignage d'une bonne conscience qu'on éprouve toujours quand on fait le bien.

C'est comme un sourire de Dieu, sourire d'autant plus consolant, que le bien qu'on a fait, a été plus grand. Et se peut-il un bien plus grand, plus important que celui qui a pour objet le salut et la sanctification des âmes ? Nous savons qu'au témoignage de saint Bernard, une seule âme, vaut plus que l'univers entier ; nous savons que, d'après saint Grégoire de Nazianze, rien ne réjouit le cœur de Dieu, que la conversion et le salut de l'homme; et d'après saint Jean Chrysostôme, convertir une seule âme, c'est se rendre plus agréable à Dieu que de répandre tous ses biens en aumônes.

Quelles consolations ineffables dilatent le cœur du prêtre dans ses travaux, dans ses fatigues ! Porter secours aux âmes que le péché frappe de mort et que la grâce ressuscite ; changer les cavernes du démon en temples du Saint-Esprit, les vases d'iniquité et d'ignominie en vases d'honneur et de sainteté, des esclaves de Satan faire des membres de Jésus-Christ ; en un mot, fermer l'enfer et ouvrir le ciel, quoi de plus délicieux et de plus encourageant !

Jamais père ne fut plus absorbé par l'amour de sa famille que saint Jean Chrysostôme l'était pour le salut des âmes de son troupeau de Constantinople. Constatait-il un progrès moral, avait-il réussi à ramener une seule âme au devoir, sa joie s'épanchait devant tous : " l'empereur, disait-il, est moins satisfait de sa puissance que moi de vos vertus. Il reviendrait de l'armée portant les couronnes de la victoire qu'il aurait moins de joie de la victoire que moi de vos progrès. "

Saint Laurent Justinien adressait ces paroles à ses prêtres dans une réunion sacerdotale : " *O felices sacerdotes si sacerdoliter vixeritis.* "

Le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes donnent un grand prix à toutes les actions du prêtre, si petites, si communes soient-elles ; car, dit saint François de Sales, comme en l'Arabie heureuse non seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage ; ainsi en l'âme charitable, non seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besognes se ressentent de la vertu du saint amour et sont en bonne odeur

devant la majesté de Dieu. Que dis-je, le mérite de nos œuvres se mesurera non pas à leur nombre ni à leur excellence extérieure mais au degré d'amour avec lequel nous les aurons accomplies, à ce point, dit le saint évêque de Genève, que souffrir une chiquenaude, avec deux onces d'amour, vaut mieux qu'endurer le martyre avec une once du même amour.

Ecoutez saint François-Xavier écrivant aux Pères de la Compagnie de Jésus à Rome : " Je suis dans un pays où l'on manque de tout pour les agréments de la vie, mais j'y ressens tant de consolations intérieures qu'il y a danger que je perde les yeux à force de pleurer de joie. " Et dans une autre circonstance, il écrit : " Je veux vous parler des joies ineffables dont Dieu se plaît à combler ceux qui travaillent à défricher cette terre inculte et barbare. Elles sont si abondantes, si solides que ce sont assurément les seules que l'on puisse goûter en cette vie. "

Un prêtre ne vivant que pour le salut des âmes, enivré de l'amour de Dieu doit dire avec ce saint missionnaire : " c'est assez ! Seigneur, c'est assez, c'est trop pour cette vie. Mettez un terme à mon bonheur ! Ou, si dans votre infinie miséricorde, vous voulez m'inonder de joies célestes, enlevez-moi de cette terre; elle doit être une vallée de larmes ; transportez-moi dans le séjour des bienheureux. Celui qui a goûté ces ineffables délices ne peut plus vivre hors de votre divine présence. "

Nous avons un intérêt personnel et suprême à sauver les âmes. Autant nous en sauvons, autant nous nous assurons de protecteurs dévoués qui sans cesse intercéderont pour nous dans le ciel, avec toute la chaleur de la reconnaissance pour le plus grand des bienfaits, et Dieu les exaucera ; car on ne travaille jamais en vain pour lui ; et s'il promet une si belle récompense à la charité qui soulage le pauvre, que ne donnera-t-il pas à celui qui aura fait bénir son nom, défendre ses intérêts, étendu son règne sur les cœurs, sauvé ses enfants du naufrage ?

Si Dieu considère comme fait à lui-même ce que nous faisons pour le moindre de ses frères, que pensons-nous que seront les prix qu'il réserve et l'amour qu'il portera à celui qui l'aura en quelque sorte sauvé lui-même dans la personne de ses frères ! avec quelle tendre affection ne lui dira-t-il pas, en face de tout

l'univers : " Venez, le béni de mon Père, j'étais perdu dans la personne de mon frère et c'est vous qui avez opéré mon salut ; c'est vous qui le retirant de la voie de l'enfer, où il eut éprouvé la faim éternelle de Dieu avez apaisé ma faim ; c'est vous qui, l'arrachant au péril de la soif éternelle, m'avez donné à boire ; c'est vous qui, l'aidant à se revêtir de la robe d'innocence, avez couvert ma nudité."

Pourrions-nous croire que Dieu, si libéral dans ses dons, ne saura pas récompenser ceux qui, par leurs efforts, leurs démarches, contribuent en quelque sorte à sa gloire ? Lui qui ne laisse rien sans récompense ne récompenserait pas le zèle ? Mais, dit saint Jean Chrysostôme, " sauver ses frères est quelque chose de plus grand que faire des miracles " ; et saint Grégoire nous déclare que " le zèle des âmes est le sacrifice le plus beau et le plus agréable aux yeux de Dieu. "

Saint Jacques a écrit : " Celui qui ramènera un pécheur des égarements de sa vie, sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés. " (Saint Jac. v, 20). En effet, dit saint Grégoire au sujet de ces paroles : " si celui qui délivre un homme de la mort corporelle, en lui conservant aujourd'hui une vie qui peut lui échapper demain, est digne d'une grande récompense, quelle récompense ne mérite pas celui qui sauve une âme de la mort éternelle et inamissible ? Aussi avec quelle magnificence d'expression la Sagesse, dans l'Ecriture sainte, célèbre-t-elle la grandeur des destinées réservées à ceux qui se consacrent à l'enseignement de ses voies. Peu contente de leur assurer une vie éternelle, elle leur promet une splendeur qui les fera briller comme des astres éclatants pendant la durée des siècles éternels."

C'est un signe de prédestination, au jugement de saint Paul, que de travailler avec ardeur au salut des âmes. Il affirme que les noms de ses collaborateurs dans l'établissement de l'Evangile sont inscrits au livre de vie.

Saint Augustin enseigne que " celui qui sauve l'âme de son prochain sauve la sienne. Si c'est une œuvre méritoire d'arracher à la mort une substance charnelle qui doit périr, quel n'est pas le mérite de l'œuvre qui fait ressusciter à la grâce, l'âme appelée à vivre éternellement ! " Il enseigne aussi que le coopérateur

de Jésus-Christ se prépare autant de couronnes qu'il a le bonheur de gagner d'âmes à Dieu.

Il est certain que nous ne savons pas si nous sommes dignes d'amour ou de haine ; voulons-nous paraître avec confiance au tribunal du Souverain Juge, travaillons avec zèle au salut des âmes. " Les âmes que nous aurons sauvées, dit saint Alphonse de Liguori, se présenteront devant Notre-Seigneur Jésus-Christ et lui diront : " Seigneur, oseriez-vous précipiter en enfer celui qui nous a préservés de l'enfer ? " " Il n'est pas possible, ajoute le même docteur qu'on fasse une mauvaise mort lorsque, pendant sa vie, on a consacré ses travaux au salut des âmes. "

La grâce d'une bonne mort, le ciel par de là le tombeau, voilà dans l'ordre surnaturel les inappréciables avantages d'un saint zèle. Qui pourra nous dire combien sera grande, pendant l'éternité, la gloire de celui qui aura été un véritable apôtre durant sa vie ! Il n'y a qu'à ouvrir l'Evangile pour le savoir : " Si vous prodiguez votre âme au prochain, dit le Prophète, votre lumière se lèvera dans les ténèbres et vos ténèbres seront comme le midi. Le Seigneur vous donnera le repos sans interruption et il remplira votre âme de splendeurs. " (Isaïe, 58). Et le Prophète Daniel assure que quiconque aura contribué à sauver des âmes à Dieu, brillera un jour au ciel, comme on voit maintenant briller les étoiles au firmament.

Demandons-nous souvent si nous avons travaillé du fond du cœur à être zélés, *ex corde*, sans nous contenter de le paraître ; si notre cœur a brûlé à la vue de la perte lamentable de tant d'âmes ; si nous en avons eu compassion à l'exemple du Divin Sauveur : " *qui videns civitatem, flevit super illam.* (Luc, ix). si nous en avons été attristés, comme l'Apôtre des Gentils l'atteste de lui-même : " *tristitia mihi magna est et continuus dolor cordi meo.* " Pour allumer et entretenir un zèle ardent, avons-nous souvent médité sur la gloire de Dieu, le prix des âmes, le compte sévère que nous aurons à rendre ? *Quis potest dicere se deligere Deum qui ejus imaginem in sterquilinium jacere videt et non curat ?* (Saint Bonaventure). Avons-nous prié avec instances pour la conversion des pécheurs, imitant la conduite des saints ?

Songeons donc souvent que notre pèlerinage terrestre n'est

qu'un simple campement, une halte momentanée sur le chemin de l'éternel séjour par delà cette nébuleuse région des tempêtes, élevons souvent nos regards et nos désirs, jusqu'aux splendeurs de l'infini, seul héritage vraiment digne de notre ambition, incomparable demeure promise à la vertu persévérante.

Que le prêtre se dise : je suis prêtre ; ma dignité est au-dessus de celle des anges ; ma vie doit être d'une pureté angélique et je suis obligé d'y tendre par tous les moyens possibles ; un Dieu daigne obéir à ma voix, je dois donc, à plus forte raison, obéir à la sienne. La Sainte Eglise m'a honoré, il faut que je l'honore moi-même, par la sainteté de ma vie, par mon zèle, par mes travaux... J'offre au Père éternel, Jésus-Christ, son Fils ; il est donc de mon devoir de me revêtir des vertus de Jésus-Christ et que je me rende propre à traiter le plus saint des mystères. Le peuple chrétien voit en moi un ministre de réconciliation, médiateur entre Dieu et les hommes ; il faut en conséquence que je me conserve toujours dans la grâce et dans l'amitié de Dieu. Les fidèles veulent avoir en moi, un modèle des vertus auxquelles ils aspirent ; je dois donc les édifier tous et toujours. Les pauvres pécheurs qui ont perdu la vie de la grâce, attendent de moi, leur résurrection spirituelle, il est donc nécessaire que j'y travaille par mes prières, mes bons exemples, par mes paroles, par ma conduite. Je suis prêtre ; mon devoir est d'inspirer la vertu et de glorifier Jésus-Christ, le prêtre éternel.

Après une telle vie, après avoir porté, pendant de longues années, l'étole pastorale avec le plus grand honneur, le bon prêtre s'acheminera calme et heureux vers la mort. Entouré du respect et de l'affection de tous ceux qui l'auront approché, rassuré sur son avenir par les bienfaits qui ont marqué chaque heure de sa vie, soutenu par les divines promesses de la religion, il descendra paisiblement dans la tombe et avec la foi et l'espérance du réveil éternel. Il éprouvera bien, sans doute, quelques regrets, au milieu des accents plaintifs que feront entendre, autour de son lit funèbre, ses brebis désolées ; mais il espérera les revoir un jour dans une meilleure patrie ; car il sera convaincu que s'il quitte la terre, c'est avec l'assurance de l'échanger pour le ciel où le Père des miséricordes le glorifiera. Il fermera donc tranquillement les

yeux à la lumière et il s'envolera, heureux, dans le sein de son Dieu, à qui il pourra dire cette parole que Notre-Seigneur disait à son Père, en quittant la terre : " *opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.*" (JEAN, XVI).

CHAPITRE SIXIÈME

CHARITÉ DANS LA PRÉDICATION

Le prêtre doit aimer Dieu, il doit aimer son prochain et bien se servir de tous les moyens qui sont à sa disposition, pour remplir de cet amour, les âmes qui lui sont confiées. C'est pour cela qu'à la tête de tous les devoirs du sacerdoce, *officium principalissimum*, dit saint Thomas, se trouve celui d'évangéliser les peuples.

Le Maître avait dit aux Apôtres : " *prædicate evangelium.* " Aussi ils confièrent aux diacres, ministres subalternes, la distribution des aumônes, et ils se consacrèrent eux-mêmes, tout entiers, au ministère de la parole.

L'Apôtre saint Paul ne cessait de répéter : "*Prædica verbum.*" Cette parole rédemptrice, annoncez-là, avec instance, *insta ;* à temps et à contretemps, *opportunè*, *importunè* ; annoncez-là, avec une logique convaincante, un amour persuasif, *argue*, *obsecra*, *increpa ;* sans jamais vous lasser dans votre patience et dans vos enseignements, *in omni patientiâ et doctrinâ.* (II TIM. IV).

Et ce qu'il demande, il l'accomplit. Il prêche à tous, aux puissants comme aux humbles, aux infidèles comme aux convertis, aux adversaires comme aux amis, aux gentils comme aux juifs. Il prêche partout, sur terre et sur mer, en prison et en liberté. Entendons les sentiments qui font vibrer son cœur : " Je ne vis que pour vous, vous êtes mon souci continuel. " (I COR. IX). J'ai pour le salut de vos âmes, un zèle passionné qui n'a d'égal que mon amour de Dieu ; c'est une flamme surnaturelle qui me dévore. Quoi d'étonnant ? N'est-ce pas moi, ô âmes chrétiennes, qui vous ai engendrées à la vie du Christ, qui vous ai fiancées à Jésus, votre unique époux, afin que vous soyez des épouses dignes de Lui ? (I COR. IV). " Ne travaillant que pour vos intérêts éternels, je suis l'homme de tous ; je me con-

damne à devenir l'esclave de tout le monde afin d'en gagner au moins quelques-uns à Jésus-Christ." Vous voyez bien que je vous appartiens. Tous les instants de mon existence sont à vous. Je visite toutes vos cités, chacun de vous, en particulier. Pendant plusieurs années, j'ai passé mes journées et mes nuits à m'occuper de vous. (Act. xx).

Voilà le langage de saint Paul ; voilà sa vie ; voilà le devoir.

Le Seigneur a imposé la même obligation aux prêtres. Il a fait de la prédication un de leurs principaux devoirs : " *euntes, docete omnes gentes servare omnia quœcumque mandavi vobis* " (Math. xxiviii). Et si un pécheur vient à se perdre, parce qu'il ne se sera trouvé personne pour lui annoncer la parole de Dieu, le Seigneur demandera compte de son âme au prêtre qui pouvait l'instruire : " *sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram.* " (Ezech. iii, 18).

Et pour que la prédication porte des fruits, que faut-il ? Interrogé par un prédicateur sur les règles à suivre pour annoncer dignement la parole de Dieu. Le Père Jean d'Avila répondit : " la première règle et la première condition, c'est d'aimer beaucoup Jésus-Christ. " Parole pleine de vérité ; car s'il n'aime pas beaucoup Jésus-Christ, le prédicateur se laissera captiver par le désir de l'estime et de la louange de ses auditeurs ; il oubliera le but qu'il devrait se proposer uniquement, celui de gagner les âmes à Dieu. " On ne communique pas à d'autres ce que l'on n'a pas, dit saint Grégoire, *lucerna quæ non ardet non accendit.* " Si l'on veut embraser les auditeurs d'amour pour Jésus-Christ, il faut d'abord brûler soi-même de ce feu divin. " Pour convertir les pécheurs, disait aussi saint Thomas de Villeneuve, il faut leur percer le cœur des traits enflammés de l'amour divin. Mais d'un cœur de glace sortira-t-il jamais un trait de feu ? " " Le cœur parle au cœur. " disait saint François de Sales, c'est-à-dire, que par elles-mêmes, les paroles ne frappent que les oreilles, sans atteindre le cœur. Pour parler au cœur des fidèles et les porter à aimer Dieu, il faut le langage du cœur, c'est-à-dire, il faut que le prédicateur sente et pratique ce qu'il enseigne, il faut qu'il soit un vrai saint.

Le Seigneur en voyant son prophète, prêcher en son nom, aux

enfants d'Israël, lui dit : " je t'ai donné un front plus dûr que leur front, un front de pierre et de diamant, " *ut adamantem et ut silicem dedi faciem tuam.*" (Ezéchiel, III, 9). " va, n'aie pas peur d'eux et ne crains rien. " Qu'est-ce qui peut donner à celui qui porte la parole de Dieu cette autorité et cette confiance qui en imposent ? C'est une vie irréprochable. Il faut que le prêtre puisse dire à son peuple comme le Divin Maître aux Juifs : " *quis ex vobis arguet me de peccato ?* " (Jean VIII, 36). Qu'on est fort, qu'on est puissant, devant un auditoire, quand on peut parler ainsi ! Une vie sainte est une prédication silencieuse et muette, il est vrai, mais elle touche et remue profondément : *vox oris sonat, vox operis tonat.* " Elle exerce une action incessante, reprend sans aigreur et convainc sans parler ; on l'écoute sans préjugés comme sans contradiction. Vivre comme on prêche, prêcher comme on vit : voilà la seule manière de prêcher utilement : *vita bona, syllogismus bonus.* Les saints seuls engendrent les saints ; ils réussissent merveilleusement à faire passer dans le cœur des autres les convictions qui les animent eux-mêmes. Pour être ému, il suffit de les voir et de les entendre.

Comment les saints, avec un talent parfois médiocre, parvenaient-ils à ébranler les âmes et obtenaient-ils de si beaux et de si éclatants triomphes ? C'est que la vérité qu'ils énonçaient, était appuyée par le spectacle de leurs vertus. On disait du Père de Ravignan qu'il était : *la vertu prêchant la vérité.* Un grand évêque disait à ce sujet qu'il ne regardait comme bons prédicateurs que *ceux qui faisaient leurs sermons*, c'est-à-dire, *qui les pratiquaient.*

Il est toujours éloquent le prêtre vraiment pieux qui ne parle jamais de Dieu, sans avoir auparavant, parlé à Dieu. L'ardente conviction qui l'inspire se laisse apercevoir dans l'expression de sa physionomie. On sent qu'il est intimement et profondément pénétré des vérités qu'il anonce. Son langage fortement persuasif, touche, ébranle et subjugue l'auditoire qui ne peut se défendre des impressions produites sur lui. Son amour pour la vertu la fait chérir et pratiquer ; sa haine du vice, le fait détester. Il peut n'être pas un de ces orateurs qui flattent les oreilles et satisfont l'esprit par le brillant des pensées et la pureté de la dic-

tion, mais ses sermons attendrissent les cœurs les plus insensibles, parce qu'il y a en lui une puissance d'onction à laquelle personne ne peut résister.

On raconte que saint François d'Assise, prenant un jour, à part, un de ses novices, l'amena avec lui pour prêcher, mais qu'au lieu de parler au peuple, il se contenta de parcourir la ville dans un grand recueillement. " Et notre prédication " demanda le novice, de retour au monastère ? N'est-elle pas terminée ? " répliqua le saint, faisant comprendre à son religieux qu'une attitude modeste et recueillie, peut être pour le monde, une éloquente prédication.

De même, saint François de Sales, au dire de ses contemporains, prêchait déjà en chaire avant d'ouvrir la bouche, tant son extérieur et sa noble figure portaient à la piété. De son côté, le curé d'Ars, avec son visage émacié et son corps amaigri, suait pour ainsi dire la charité divine ; ses yeux brillaient de façon étrange et le sourire qui errait sur ses lèvres traduisait parfaitement les joies profondes que donne l'amour de Dieu. C'est que le corps des saints, vivifié par la grâce, devient en quelque sorte diaphane, laissant apercevoir derrière les chairs, surnaturalisées par le contact eucharistique, la présence du Très-Haut.

Et pour que la prédication produise son effet, la prédicateur doit en garantir et en accroître même la fécondité par la prière. Il priera pour que les âmes soient dociles au langage du Maître intérieur à qui il prête, lui, extérieurement, son concours. Les paroles ne font du bien que si elles ont été priées dans le silence. *Contemplata aliis tradere*, est l'adage des Frères prêcheurs. Il doit être l'adage de tout prêcheur, de tout missionnaire, de tout apôtre. Donnons aux autres *contemplata*, des choses vues. On ne voit dans le domaine de l'invisible que si on " contemple. " Qui prie bien, prêche bien.

" Dans le cours de vingt années, dit l'Abbé Le Dieu, parlant de Bossuet, je ne l'ai jamais vu monter en chaire, qu'après s'être prosterné, en secret, au pied de son crucifix, dans une humiliation profonde. Avec sa merveilleuse facilité, il ne mettait pas sa confiance en lui-même, mais uniquement dans la prière, d'où il tirait la force de sa puissante parole. "

Le Père Lacordaire, avant de monter dans la chaire de Notre-Dame, passait de longs moments au fond de la crypte de la chapelle des Carmes, debout contre une des colonnes et les bras en croix, en souvenir de la passion du Divin Maître, de ce Jésus-Christ, dont il devait dans quelques heures, prêcher la doctrine en face de l'assemblée immense, impatiente de le voir et de l'entendre.

" Les premiers avis que je vous donne pour bien prêcher, disait le Père Le jeune, à ses confrères de l'Oratoire, c'est de bien prier Dieu, le second, c'est de bien prier Dieu ; le troisième, le quatrième, le dixième, c'est de bien prier Dieu." Et il ajoutait : " Ayez pour fin unique, dans vos sermons la gloire de Dieu et le salut des âmes. "

En descendant de la chaire, comme en descendant de l'autel, le prêtre doit prier, faire son action de grâces. Il en est des prédicateurs comme des prophètes. " Ils peuvent prononcer des paroles, dit l'Imitation de Jésus-Christ, non les rendre efficaces. Leur langage est sublime, mais si vous vous taisez, Seigneur, il n'échauffe pas le cœur. Ils exposent la lettre, mais vous en découvrez le sens. Ils proposent les mystères, mais vous rompez le sceau qui en dérobait l'intelligence. Ils n'agissent qu'au dehors, mais vous instruisez et éclairez les cœurs. Ils arrosent extérieurement, mais vous donnez la fécondité. " Donc rien sans Dieu et sans la prière.

Mais il faut se garder de croire que la prière empêche la nécessité de bien préparer ses sermons. " Le sermon qui n'a rien coûté, dit un auteur, coûte beaucoup à entendre. " Et elle est bien fondée cette observation d'un autre auteur : " celui qui monte en chaire sans préparation, en descend aussi sans bénédiction. "

Ce qui est de la plus haute importance, c'est la nécessité pour un curé d'étudier à fond les besoins et les facultés morales de ses paroissiens, pour y adapter sa prédication. Semblable à une bonne mère qui choisit avec soin la nourriture la plus salutaire au tempérament de chacun de ses enfants, il s'étudie à donner aux enfants qu'il a reçus de Dieu, la nourriture spirituelle qui leur convient le mieux. Il doit répéter souvent en lui-même cette

belle parole de Démosthènes : " Athéniens, j'aimerais à vous plaire, mais je préfère vous sauver. "

Le langage d'un curé, dans la chaire chrétienne, devra toujours être empreint de modération et de charité ; il est pasteur et cette qualité l'oblige à parler plutôt en père, qu'en maître. Alors les paroissiens, au lieu de se raidir contre les efforts de son zèle paternel, se plairont au contraire facilement à exécuter ce qu'il demande, avec bienveillance et de bonne grâce. Il aura soin de donner beaucoup d'avis et d'exhortations paternelles et de n'adresser que bien rarement des reproches, à moins qu'il ne les formule sous des expressions de douleurs et d'affection qui en tempèrent l'amertume, en les faisant bien accueillir. Un langage insinuant, affectueux, modéré exercera beaucoup plus d'empire sur les cœurs obstinés, que l'irritation, la rudesse, la brusquerie. *Responsio mollis frangit iram.*

Les animaux quoique créés pour être dans une entière dépendance de l'homme, deviennent furieux quand on les traite avec trop de rigueur, dans le temps même qu'ils sont déjà apprivoisés; que serait-ce de l'homme qui est né essentiellement libre ? *Suspendite verbera, producite ubera ;* retirez les verges, ne montrez que votre tendresse, disait saint Bernard, à tous les pasteurs. Faites connaître que c'est la seule affection et nullement le chagrin qui vous fait parler. Quand on en sera persuadé, assurez-vous qu'on vous écoutera, avec intérêt, et soyez sûr que si l'on ne se corrige pas, tout-à-fait, on se modérera, du moins, dans le mal. Le moyen le plus aisé de tirer un dard dont un éléphant est percé est, dit-on, de faire boire à cet animal beaucoup d'huile. L'application de ceci est naturelle à notre sujet. La seule fin qu'on doit se proposer dans la correction, est l'utilité du prochain et non pas sa peine.

Saint François de Sales dit, qu'il faut craindre de s'irriter, même raisonnablement. Aussi saint Augustin recommande-t-il, de fermer soigneusement à cette passion, la porte de son cœur.

Comme l'a dit Massillon : " ce ne sont pas des lions, mais des agneaux que Dieu a envoyés convertir le monde. " " Le prédicateur bouillant et passionné, dit-il, fait d'ordinaire plus de

bruit que de bien ; il aigrit et brusque plus qu'il ne touche et convertit, et souvent, après beaucoup de troubles, de chocs et de fracas, il vient échouer devant l'opposition de ses paroissiens révoltés.

Enfin, il se rappellera qu'il ne doit jamais porter dans la tribune sacrée, l'empreinte de son caractère et de ses défauts. Là, il n'est pas homme, mais ministre de Jésus-Christ et le hérault de l'évangile. Que toutes nos paroles tombent de la chaire comme une douce et fertilisante rosée et se répandent avec une onctueuse efficacité sur les blessures de nos ouailles. Les fleuves d'un cours paisible fécondent seuls les campagnes qu'ils parcourent ; tandis que les torrents impétueux qui débordent, avec fureur, de leur lit, renversent et déracinent tout, ne laissant que des ruines pour traces de leur passage. Mgr Affre, le martyr de la charité, avait coutume de dire : le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien.

Donc, si un curé se voit dans la pénible nécessité d'adresser quelquefois de sévères réflexions, il saura toujours leur donner une expression si tempérée et si douce, qu'elles ne puissent jamais paraître choquantes. Le médecin a soin d'enduire de miel, le vase dans lequel il offre un breuvage amer à un malade difficile ou délicat. Telle aussi doit être la conduite du prêtre envers des paroissiens qu'il réprimande. Le cœur humain ne se prend que par la douceur ; la charité est donc l'assaisonnement nécessaire à la correction et doit seule dicter les remontrances d'un pasteur à ses ouailles. Aussi, chaque fois que sa conscience l'obligera à élever la voix pour arrêter l'invasion des abus, ses paroles seront plutôt empreintes d'indulgence et d'amour que de rigueur et de sévérité. Qu'on voie en lui un père, une mère avertissant sa famille, plutôt qu'un dur censeur qui la gourmande, sans pitié, qu'il ait, en un mot, l'air de plaindre encore plus que de blâmer. " Il faut, dit saint Augustin, que si sa voix gronde et tonne, son cœur du moins ne cesse pas d'aimer. "

Il y a mille fois plus de chances de réussir en recourant aux avis qu'aux réprimandes, aux supplications qu'aux accès de la colère. Quand les fidèles sentiront que c'est la charité qui fait parler le prêtre ; quand ils verront qu'il lui en coûte autant de

leur faire la correction qu'à eux de la recevoir, ils la recevront bien et ils écouteront avec docilité.

Les Pharisiens disaient de Jésus : " tout le monde court après lui." Il faut que du prêtre on répète la même chose ; car il ne gagnera les âmes à Dieu qu'en les attirant à lui. Pour cela, il ne lui suffit pas d'être pieux, d'avoir du talent ; il lui faut absolument être bon. Quand on aura dit de lui ce qu'on a dit de Jésus : *apparuit benignitas, c'est la bonté qui passe,* tout sera dit : il sera maître des cœurs.

Que tous les prêtres soient donc convaincus qu'on ne réussit à gagner ou à ramener les pécheurs à la foi, à la pratique de la vertu *plus affectione quam potestate. " Plus corrigendos agit benevolentia quam austeritas, "* affirment les vénérables Pères du Concile de Trente.

Qu'ils sachent que la bonté a été et qu'elle sera toujours le plus puissant moyen de faire du bien aux hommes, de les attirer, de les gagner à Dieu. Ce n'est ni le talent, ni la raison, ni la puissance, ni la beauté qui captivent les âmes et enchaînent les cœurs ; c'est la bonté.

" Il n'est pas possible, dit saint Vincent de Paul, que nous produisions de bons fruits, si nous sommes comme des terres sèches et qui ne portent que des chardons ; il faut quelque attrait et un extérieur qui plaise pour n'éloigner personne. "

" Les forçats même avec lesquels j'ai dormi, continue-t-il, ne se prennent pas autrement. Lorsqu'il m'est arrivé de parler sèchement, j'ai tout gâté ; et au contraire, lorsque je les ai loués de leur résignation, que je les ai plains en leurs souffrances, que j'ai baisé leurs chaînes, compati à leurs douleurs, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu et qu'ils se sont mis en état de salut. "

Il ne faut jamais l'oublier, la bonté est une clé d'or qui ouvre toutes les portes ; les autres vertus peuvent mener à Dieu ; la bonté le reflète d'une manière vivante aux yeux des plus prévenus.

CHAPITRE SEPTIÈME

LA CHARITÉ DANS LA CONFESSION

Avec la prédication la fonction de confesseur est de toutes celles du ministère pastoral, la plus importante par les éminents services qu'elle rend à la religion et la plus féconde en résultats heureux pour le salut des âmes. Là surtout, se trouve le secret d'augmenter le petit nombre des élus. Il est d'expérience que le confessionnal sauve plus d'âmes que la chaire ; un pasteur qui sait, par une ingénieuse sollicitude, y attirer ses paroissiens, opère au milieu d'eux, plus de conversions qu'un prédicateur éloquent.

Et la raison en est facile à concevoir. Dans la chaire, le pasteur parle à la multitude et souvent dans un sermon il ne dit pas un mot qui convienne spécialement à tel ou tel individu en particulier. Les enseignements de la chaire sont généraux de leur nature ; ils ne font qu'effleurer la masse des auditeurs qui, portés en particulier à toujours se placer dans l'exception, s'appliquent rarement les vérités ou les conseils émanés de la bouche de l'orateur. Aussi aiment-ils à laisser peser sur le compte d'autres des reproches ou des recommandations dont ils déclinent pour eux-mêmes la portée véritable.

Au confessionnal, tout s'adresse à l'individu. Là le pasteur connaît ses ouailles ; il apprend leurs besoins et leurs infirmités il applique les remèdes propres à leurs maladies spirituelles ; il réfute leurs prétextes ; il excite leurs remords ; il calme leurs ressentiments ; il arrache ces infortunés d'entre les dents du loup infernal ; il les empêche d'y tomber ; il les repait d'une pâture céleste en leur donnant des instructions salutaires et en les disposant à recevoir le pain de la vie éternelle, c'est-à-dire, le corps sacré et le glorieux sang du Fils de Dieu.

Voici le juste parrallèle que faisait au siècle passé, un célèbre missionnaire, le Père Eudes, du ministère de la prédication avec

celui de la réconciliation dans lesquels il était également versé : " Si le prédicateur gagne à Dieu des âmes disait ce grand homme, le confesseur les sauve. Celui-là ébauche l'ouvrage du salut ; celui-ci y met la divine main et lui donne sa perfection... Le prédicateur intime aux hommes les volontés de Dieu ; le confesseur les fait exécuter. Le premier indique des remèdes sûrs pour la guérison des maladies spirituelles ; le second les applique à chaque malade en particulier. Le prédicateur en attaquant et en condamnant les vices de loin, les affaiblit ; le confesseur les attaque de près et les extermine. L'un exhorte les pécheurs à se réconcilier avec Dieu, l'autre les reconcilie, en effet, avec le Père des miséricordes. Le prédicateur annonce aux hommes les mystères augustes par lesquels le Rédempteur les a sauvés ; le confesseur applique aux âmes le mérite et le sang du Divin Rédempteur qui les sauve. "

En faut-il davantage pour exciter le zèle de tous les prêtres dans l'exercice d'une fonction si sanctifiante, pour leur faire faire tous les efforts voulus, afin de devenir de vrais saints, pour diriger dans les voies du salut tant de pauvres pécheurs qui viennent à eux, pour les soutenir, les consoler, les enflammer chaque jour d'un feu nouveau ? Les prêtres peuvent trouver dans l'exercice de cet admirable ministère un aiguillon puissant pour les faire marcher eux-mêmes d'un pas ferme et rapide dans le sentier de la perfection.

Après le pouvoir de produire la Sainte Eucharistie, il n'en a pas été confié à l'homme de plus étonnant que celui de pardonner les péchés, tel que le prêtre l'exerce au tribunal de la Pénitence.

" Mes chers Frères, disait à ses prêtres saint François de Sales, cet office que vous remplissez est excellent et sublime ; car vous êtes établis de la part de Dieu, pour juger les âmes, avec une autorité si grande que les sentences que vous prononcez sur la terre sont ratifiées au ciel. Vos bouches sont les canaux par lesquels la paix coule, du ciel en terre, sur les hommes de bonne volonté. C'est un honneur extrême aux hommes, d'être élevés à cette dignité ; les anges eux-mêmes n'y sont pas appelés ; car auquel des ordres angéliques fut-il jamais dit : recevez le Saint-Esprit ; ceux auxquels vous remettrez les péchés, ils leur seront remis !

Cela néanmoins, fut dit aux Apôtres et, en leurs personnes, à tous ceux qui, par succession légitime, sont revêtus de la même autorité. "

" Savoir que nous avons le pouvoir de lier et de délier, dit le Cardinal Manning, que nous pouvons, en confession, ramener à la pénitence, des âmes sur le point de périr, conduire à la perfection des âmes pénitentes, conserver les innocents dans leur union avec Dieu ; il semble qu'il y aurait là de quoi convaincre un prêtre que sa première pensée doit être de donner au confessionnal, autant de jours et surtout autant d'heures que possible." Soyez en sûr, dit saint Léonard de Port-Maurice, " vous acquerrez plus de mérites dans une matinée passée au confessionnal pour soulager de pauvres âmes, qu'en une année entière passée dans d'autres œuvres, quelque bonnes et saintes qu'elles soient. "

" Je ne savais pas la route la plus courte pour aller en paradis, disait un jour le Bienheureux de Rossi, mais maintenant, je la connais : c'est d'y conduire les âmes par la confession. "

" Le prêtre qui n'aime pas le confessionnal, n'aime pas les âmes, " dit saint Alphonse de Liguori.

Aussi, le Cardinal Manning affirmait : " il n'est pas d'indice plus certain de ferveur, chez un prêtre que l'amour du confessionnal. C'est le premier devoir qu'un prêtre relâché évite et auquel il se dérobe. Y rester assis pendant de longues heures, sans impatience, sans saillies de mauvaise humeur, c'est un signe certain de l'amour des âmes."

Et c'est là surtout, que le prêtre doit montrer sa charité. Il est là comme le représentant de Jésus-Christ. La personne qui vient à lui, le croit certainement. Sans cela consentirait-elle à s'humilier à ses pieds à lui faire l'aveu sincère de ses faiblesses, de ses chutes qui la font rougir elle-même et qu'elle ne confierait à personne au monde ?

Le prêtre évidemment doit respecter cette foi y répondre par la bonté de sa parole, par la sagesse et la prudence de ses remèdes, par la piété de ses exhortations. Il est là l'instrument des miséricordes divines, le représentant de Celui qui s'est appelé le *Père des miséricodes, pater misericordiarum*, de Celui dont le propre est de pardonner, *cui proprium est misereri semper et parcere.*

Sous l'impression de cette penée, pourrait-il n'être pas ému, attendri, pénétré de commisération pour tous ceux qui viennent, à lui ? Il accueillera donc, avec une paterenelle bonté, tous ceux qui se présenteront et leur adoucira, autant qu'il sera en lui, le joug de la confession pour en faciliter la pratique ; elle est, en effet, si gênante et si humiliante en elle-même ! Jésus-Christ aurait-il fait des conquêtes, s'il était apparu au monde, sous des dehors durs et sévères ? Ne recevait-il pas les pécheurs avec un visage bienveillant ? Un extérieur accueillant, d'honnêtes procédés, des paroles prévenantes, un cœur compatissant, attirent et gagnent les pénitents, ouvrent les cœurs à la confiance et les bouches à la sincérité. Au contraire les fidèles s'accomodent mal à la rudesse d'un confesseur ; il suffit de les recevoir de mauvaise grâce, d'une manière sèche rebutante pour les décider à ne plus revenir.

Il faut se souvenir que les pénitents, au comencement de la confession, appellent le confsseur leur père, et qu'en effet, il doit les traiter avec un cœur vraiment paternel, c'est-à-dire, avec une très grande cordialité, bénignité et compassion, supportant patiemment leur rusticité, ignorance et autres imperfections, ne se lassant jamais de les aider et de leur parler aimablement. Image de leur Pasteur ramenant au bercail les brebis égarées, le confesseur fortifiera la faiblesse de ses pénitents et encouragera leur timidité. Il y a des fragilités pour la révélation desquelles le cœur manque et la parole expire sur les lèvres. Quand donc le pécheur éprouve un sentiment de gêne au sujet de certains aveux trop couteux à la nature et humiliants pour l'amour-propre, il y aurait de la dureté comme de la maladresse à augmenter sa confusion et à froisser sa délicatesse par des paroles sèches et amères, par des reproches mortifiants, sur l'énormité de ses fautes ou l'infamie de ses vices.

C'est au confessionnal surtout, que le prêtre doit montrer un cœur affectueux et tenir un langage miséricordieux. L'huile de la charité est si propre à adoucir des plaies saignantes et douloureuses. Si nous avions à examiner lequel des deux excès, celui de l'indulgence et celui de la sévérité, est un moindre mal, nous dirions volontiers avec saint Ambroise : " *Melius est errare in mi-*

sericordia remittendi quam in severitate ulciscendi. Ad misericordiam promptior est quam ad severitatem Spiritus Dei. "

Le saint curé d'Ars répandait sur ceux qui l'approchaient son esprit de mansuétude et de paix. Avec quelle tendresse son âme s'ouvrait sur les pauvres pécheurs ! Le besoin de pleurer était toujours le premier qu'il éprouvait en leur présence. Il pleurait avec eux et sur eux. Il y avait dans ses yeux, continuellement voilés de larmes, quelque chose de si doux et de si pénétrant, qu'il convertissait par le regard autant que par la parole. Mais quand il parlait, c'était des mots qui faisaient fondre les cœurs. " Que c'est dommage, s'écriait-il, encore si le bon Dieu n'était pas si bon ! Faut-il que l'homme soit barbare pour offenser un si bon Père. Non, on ne peut comprendre tant d'ingratitude... Mon Dieu, qu'aimerons-nous donc, si nous n'aimons pas l'amour ? Nous fuyons notre ami et nous aimons notre bourreau... Que c'est dommage. Non, le pécheur est vraiment trop malheureux."

Et sa voix s'éteignait dans les larmes. Un jour qu'elles coulaient avec plus d'amertume sur un pécheur agenouillé à ses pieds, celui-ci dont le cœur était demeuré sec et endurci, se sentit remué à la fin. Regardant son confesseur avec étonnement, " mais, mon père, dit-il, qu'avez-vous tant à pleurer ? " " Ah, mon ami, répond le saint prêtre, je pleure de ce que vous ne pleurez pas."

Lorsqu'on venait confesser ses péchés à saint Ambroise, pour en recevoir la pénitence, le grand saint les pleurait d'une manière si sensible qu'il arrachait des larmes des yeux de ses pénitents ; à voir sa compassion pour eux, on eut dit que lui-même était tombé dans les mêmes excès qu'il pleurait en eux et pour eux. Ce qui mettait en ce grand homme tant de compassion pour les pécheurs, c'était le sentiment qu'il avait de sa propre fragilité, sentiment plein d'humilité qui lui faisait dire : " qu'il ne devait pas reprendre les pécheurs avec aigreur et avec hauteur, mais plutôt mêler ses larmes avec les leurs et se pleurer lui-même en pleurant les autres, se rappelant que, si vieillard qu'il était, il ne laissait pas d'éprouver encore dans un âge avancé les faiblesses et les misères d'une jeunesse bouillante, il ne devait ni s'étonner ni s'irriter de voir les mêmes passions dans je ne sais combien

de jeunes personnes, en qui elles sont bien plus excusables. "

Saint Pierre Damiens disait dans le même sens, qu'un bon confesseur, en entendant les fautes les plus graves de ses pénitents, doit se rappeler sa propre fragilité et se dire à lui-même que s'il avait été fortement tenté, il serait plus lourdement tombé : " *si in tanta tentatione fuissem, gravius cecidissem.* "

Bien que pénible, l'obligation de confesser ne doit être pour aucun prêtre un sujet de lassitude et de dégoût. Entendre les confessions comme par grâce, avec un air de langueur ou de précipitation, les abréger à dessein en ménageant les avis et les paroles de salut, exhaler de l'impatience ou du dépit, ce serait paralyser les fruits salutaires et nuire à l'avancement des pénitents dans la vie intérieure. Qu'il fait du bien le bon pasteur qui ne vit et ne respire que pour son troupeau ! Il sait que l'honneur du sacerdoce ne lui a été conféré qu'au profit des fidèles ; car le prêtre est pour le peuple et non le peuple pour le prêtre ; c'est pourquoi, on le voit toujours prêt pour tout venant, et se tenir en quelque sorte, à l'affût des âmes pour n'échapper aucune occasion de leur faire du bien. Il choisit non pas ses jours et ses heures mais les jours et les heures de ses paroissiens.

Pour ne pas manquer le moment de la grâce, d'ordinaire si fugitif, le grand confesseur de Rome et de l'Eglise, saint Philippe de Néri, était tellement assidu au tribunal, que non content de confesser durant le jour, il employait à ce laborieux ministère, une grande partie de la nuit. Si par compassion quelqu'un lui disait pourquoi vous donnez-vous tant de peine ? Ce n'est pas une peine, répondait-il, c'est un plaisir. Qu'à l'exemple du vénérable fondateur des Oratoriens, le pasteur montre la plus grande assiduité à se rendre au confessionnal, dès qu'il y est appelé, dut-il pour cela s'arracher aux épanchements de l'amitié, aux délices de l'étude ou du repos. Il y a, dans un tel assujettissement un glorieux esclavage et un dévouement sublime. Tant d'hommes épient avec avidité l'occasion de faire un gain sordide ou d'obtenir une mesquine faveur ! Se pourrait-il que le prêtre faillit au devoir du zèle, quand il s'agit de ravir une âme immortelle au démon pour la donner à Dieu ?

Mais si la fonction du confesseur est sublime, salutaire et bien

méritoire, la vue continuelle de la corruption du cœur humain dans toute sa nudité lui offre de réels dangers. Comment toucher à tant de souillures sans se souiller, glisser comme les rayons du soleil à travers les fanges de cette terre sans se détériorer ? C'est pour cela qu'il doit se tenir constamment en présence de Dieu, veiller constamment sur son cœur, pour conserver intacte la vertu et en exclure jusqu'à l'ombre du mal.

Avant d'entrer au confessionnal, que le prêtre prenne toujours un peu de temps pour se recueillir aux pieds de Notre-Seigneur et pour considérer l'importance de l'action qu'il va faire ; car il ne s'agit de rien moins que de faire l'office de sauveur à l'égard des âmes, d'y tuer le péché, de les délivrer de la tyrannie de Satan, de les retirer de l'enfer, de leur ouvrir le ciel, en les réconciliant avec Dieu. Qu'il s'humilie à la vue de son indignité et de son incapacité, qu'il mette sa confiance et son appui dans la bonté de Notre-Seigneur, qu'il lui proteste qu'il ne veut faire cette action que pour son amour ; qu'il lui demande les lumières et les grâces nécessaires pour la bien faire.

Durant le temps de la confession, qu'il tienne à la main un petit crucifix qu'il baisera affectueusement après chaque confession entendue. Si du confessionnal on peut voir le Tabernacle, qu'il y fixe, de temps en temps, ses yeux et son cœur. Comme le Père de Ravignan devait faire de longues séances, au confessionnal, on voulait lui en préparer un plus commode et mieux placé. Mais le Père refusa d'échanger. " De ma place habituelle, fit-il observer, je vois la petite porte du Tabernacle ; cela me repose et me console. "

En sortant du confessionnal, que le prêtre se jette aux pieds de Jésus pour lui demander pardon des péchés de ceux qu'il vient d'entendre, pour le remercier des grâces qu'il a données aux âmes par son entremise, pour le prier de suppléer à ses défauts et accomplir dans ces âmes les desseins de sa bonté. Qu'il offre à la Bienheureuse Vierge Marie, aux Anges et aux Saints toutes les âmes que la Providence lui a adressées, en les priant de les offrir à Notre Divin Sauveur et de le supplier d'exercer pleinement ses miséricordes sur elles, afin qu'il n'y en ait aucune à périr.

CHAPITRE HUITIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES ENFANTS

Et la famille bien-aimée du prêtre, ce sont les enfants qui doivent être l'objet de ses soins les plus affectueux, le but principal de tous ses efforts, parce qu'ils sont l'espérance, l'avenir de sa paroisse et de la religion. Ah ! qui n'aimerait ces chers petits êtres ! qui ne les couvrirait de toutes ses sympathies !

Il n'y a qu'à ouvrir ce livre admirable qu'on appelle l'Evangile pour être frappé de l'attitude de Jésus-Christ à l'égard des enfants. Lui, si bon pour tous les hommes, lui qui disait : " J'ai pitié de cette multitude... Venez à moi vous tous qui avez de la peine, qui êtes chargés, et je vous soulagerai " (MATH. XI, 28), lui qui semait les prodiges sous ses pas et répandait les bienfaits à pleines mains, il a cependant pour les enfants des attentions, des tendresses, des prédilections étonnantes. " Il a eu, disait saint François de Sales, des tendresses admirables envers les petits enfants qu'il prenait dans ses bras et dorlottait amoureusement. " Nous pouvons nous rappeler ce qui se passa un jour au pied de la montagne de la Transfiguration. Les Apôtres discutaient entre eux pour savoir qui serait le premier. Mais Jésus-Christ, apercevant un petit enfant, l'appela et le plaça au milieu d'eux, en disant : " En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez pas et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque donc se fait petit comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. Et qui reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit." (MATH. XVIII, 1).

Nous pouvons nous rappeler aussi ces scènes à jamais touchantes qui sans doute, devaient se renouveler souvent dans les villes et les campagnes de la Judée et de la Galilée, autour de la personne de Notre-Seigneur. Touchés de sa bonté, séduits par un

attrait surnaturel et divin, les petits enfants se pressaient sur ses pas et prenaient plaisir à l'entourer. Et lorsque les Apôtres voulaient les éloigner, il leur disait : " laissez les petits enfants venir à moi et ne les empêchez pas ; car à de tels est le royaume des cieux. " Et les embrassant et imposant les mains sur eux, il les bénissait. (Saint Math. x, 14).

Il ne faut pas être surpris de cette prédilection si touchante de Jésus-Christ. Qui donc est plus digne d'intérêt que l'enfant ? Il est la touchante expression de la faiblesse, de la candeur, de l'espérance. En le voyant, on croit voir une fleur frêle, délicate. Le moindre souffle, le moindre orage peut la ternir et la faire courber vers la terre. Mais aussi, bien cultivée, elle peut répandre un doux parfum et donner plus tard des fruits délicieux ; car toute la vie de l'homme est dans l'enfance comme le fruit est dans la fleur.

Aussi, le bon pasteur ne laisse pas échapper le moment si précieux où, chez l'enfant, la raison commence à luire, le sentiment à s'éveiller ; il connaît tout le prix de ces instants passagers et rapides qu'il donne à catéchiser, à former des âmes dans leur pureté naïve et, partant, bien disposées à recevoir des impressions salutaires. Il fait pénétrer la sève de la vertu dans ces âmes neuves ; il les nourrit du lait fortifiant de la religion et de la morale ; il leur inculque profondément la croyance en un Dieu, Père commun des hommes, à une Providence pleine de sagesse, à l'immortalité de l'âme, à une justice rigoureuse du crime et rénumératrice de la vertu, ainsi que toutes ces belles maximes de piété, d'amour filial, de charité fraternelle qui font la conscience droite et timorée.

L'éducation religieuse des enfants est la tâche la plus importante et aussi la plus consolante que Dieu a imposée aux prêtres. A Dieu appartiennent encore ces âmes non souillées. Il a créé ces intelligences avides de vérité et la soif de leur cœur ne s'est pas encore désaltérée aux coupes empoisonnées du monde. L'enfant cherche naturellement et instinctivement Dieu, comme la fleur printanière incline sa corolle immaculée et ouvre son cœur vierge au rayon vivifiant du soleil.

La conquête de l'enfant doit donc être le point capital et pri-

mordial dans le plan d'action du prêtre, soucieux de servir les intérêts du Divin Maître. L'enseignement du catéchisme est une des plus intéressantes, des plus utiles fonctions du sacerdoce.

L'Apôtre distribuait le lait de la doctrine à tous les néophytes, ne rougissant pas de descendre jusqu'à leur niveau. Le docte traducteur des Livres Sacrés, saint Jérôme, catéchisait les petits et bégayait avec eux, les éléments de la foi. Il en fut de même de saint Grégoire le Grand qui, malgré ses sollicitudes pour le gouvernement de l'Eglise universelle, consacrait encore bien des heures à l'éducation religieuse de l'enfance et de la jeunesse romaine. L'éloquent évêque d'Hippone, si renommé dans tout le monde catholique pour la profondeur et la variété de ses connaissances, n'a pas cru avilir ses talents, en traçant à un simple catéchiste de Carthage, dans ses deux livres : *de catechisandis rudibus*, les règles à observer pour l'instruction des ignorants.

Saint Vincent Ferrier, éprouvait le plaisir le plus vif à converser avec les enfants, à leur apprendre le signe de la croix, à leur faire réciter l'oraison dominicale, la salutation angélique, les principaux mystères de la religion, le symbole des Apôtres, les commandements de Dieu.

Saint Charles ne regardait pas l'humble fonction de catéchiste comme au dessous de la haute qualité de cardinal.

Saint François de Sales, pendant la durée de son épiscopat, avait l'usage de catéchiser, tous les dimanches et fêtes, dans sa cathédrale. Et quand des occupations indispensables l'empêchaient de remplir ce devoir si cher à son cœur, il se faisait remplacer par le premier dignitaire de son chapitre.

Il avait chargé un hérault vêtu d'une cotte d'arme bleue sur laquelle était écrit en lettres d'or le nom de Jésus d'aller par les rues en agitant une clochette et de crier à voix haute et sonore : " Venez à la doctrine chrétienne, petits enfants ; on vous y enseignera le chemin du paradis. "

Le Père de la Rivière, qui avait assisté à ces catéchismes, en parle naïvement dans la vie du saint évêque de Genève : " J'ai eu l'honneur de participer à ce béni catéchisme ; jamais on ne vit un pareil spectacle. Cet aimable et vrai bon père était assis sur un trône de quelque cinq degrés ; toute l'armée enfantine

l'environnait. C'était un contentement non pareil d'ouïr combien familièrement il exposait les rudiments de notre foi ; à chaque propos les riches comparaisons lui naissaient en la bouche pour s'exprimer ; il regardait son petit monde et son petit monde le regardait ; il se rendait enfant avec eux, pour former en eux l'homme intérieur et parfait selon Jésus-Christ. "

Gerson, à qui de graves critiques attribuent l'Imitation de Jésus-Christ, et qui fut chancelier de la plus grande université du monde ne crut pas s'abaisser en initiant les enfants aux rudiments de la foi. Il passa les dernières années de sa vieillesse à catéchiser les enfants dans l'église de saint Paul de Lyon ; de beaux esprits de son temps se scandalisèrent et attribuèrent ce zèle de Gerson à un affaiblissement de tête pardonnable mais ridicule chez un vieillard. Le chancelier répondit à l'étonnement des uns et aux sarcasmes des autres par le magnifique traité : *De parvulis ad Christum trahendis*, un des chefs d'œuvre sortis de sa plume." On traite Gerson de pauvre vieillard qui tombe dans l'enfance, dit-il, parce qu'il s'occupe sans cesse des enfants, mais est-ce donc consumer en vain son temps et sa dignité que de faire le catéchisme. Qu'y a-t-il de plus grand et de plus utile que d'arracher ces jeunes âmes au démon et à l'enfer. Oui, sans doute, je pourrais travailler avec plus d'éclat, mais non avec plus d'efficacité. "

Lorsqu'il fut près de mourir, le saint docteur fit venir autour de lui ses chers enfants, leur donna ses derniers conseils et leur demanda de recommander à Dieu l'âme de son " pauvre serviteur Jean Gerson. " Il voulut être enseveli, tenant dans sa main glacée la baguette qu'il tenait au catéchisme et ayant près de lui, dans son cercueil, la sonnette dont il se servait pour rassembler les enfants dans les rues de Lyon. " Ces instruments, disait-il, me serviront de témoins devant le Seigneur et protesteront contre l'inutilité de mes autres travaux. "

Les délices de saint Ignace de Loyola étaient d'appeler près de lui les enfants et de leur faire le catéchisme. Son frère trouvait qu'il s'abaissait trop pour un gentilhomme et qu'il déshonorait sa famille. Pour l'en détourner, il lui disait que personne ne viendrait l'entendre. " Quand il ne se présenterait qu'un seul

enfant au catéchisme, répondit le Saint, ce serait toujours pour moi un assez grand auditoire. " Lorsqu'il fut nommé général de la Société de Jésus, il s'obligea par vœu, ainsi que ses autres compagnons, à enseigner aux petits la doctrine chrétienne. Il commença, dès son entrée en charge, par faire le catéchisme dans une église de Rome. Bien que ses instructions ne fussent destinées qu'aux enfants, toutes sortes de personnes y venaient, même des hommes et des femmes de qualité, des théologiens, des canonistes.

" Cher ministère de l'enfance, écrit Mgr Dupanloup, ô aimables et précieuses âmes des petits enfants ; je les ai beaucoup aimées, je les aimerai toujours. C'est là au catéchisme que j'ai appris à connaître la beauté des âmes ; et cette beauté naïve qu'elles ont surpasse tout. C'est là qu'elles m'ont apparu avec ce charme inexprimable dont l'innocence et la grâce de Dieu embellissent le premier âge ; c'est là qu'un humble et obscur dévouement trouva chez des milliers de jeunes cœurs une docilité si confiante, une reconnaissance si vive, une fidélité si constante, et qui dure encore. Aussi mon ministère auprès de ces jeunes âmes d'enfants est-il mon plus doux souvenir ici-bas, et rien ne sera jamais comparable pour moi au bonheur d'avoir été l'ami, le précepteur et l'apôtre de l'enfance. "

Ce grand évêque écrit encore : " évoquant les impressions de sa jeunesse sacerdotale, à propos du catéchisme des enfants de la première communion : " j'ai beaucoup prêché, jai vu des grands auditoires, d'immenses assemblées de fidèles recueillis autour de la chaire sacrée ; j'ai vu parfois aussi, grâce à Dieu, les grands fruits de la parole sainte, l'émotion des cœurs, les touches visibles de la grâce, des conversions extraordinaires ; et, je dois l'avouer, j'ai trouvé là une douceur telle qu'elle fait oublier à un homme apostolique toutes ses fatigues ; et néanmoins, je dois le dire, rien de tout cela n'est comparable pour moi aux impressions, aux souvenirs du catéchisme de semaine ; nulle prédication, si solennelle qu'elle soit, nul ministère, si consolant qu'il soit, ne peut, à mon sens du moins, égaler celui-là ; parce que j'ai vu là et de plus près et plus intimement que nulle part ailleurs, ce qu'il y a de plus beau ici-bas, de plus grand et de plus attachant :

les âmes et Dieu dans les âmes, l'épanouissement de leurs facultés les plus belles et de leurs plus vives puissances ; la noblesse, la grandeur et le fond divin de ces âmes immortelles."

On a vu des beaux génies comme Bossuet et Fénélon, se montrer heureux de confondre les derniers rayons de leurs belles intelligences avec les premières lueurs des jeunes esprits.

Tous les saints prêtres ont cherché à s'entourer d'enfants. Leurs âmes pures et candides se retrouvaient dans ces jeunes âmes que le mal n'avait pas encore déformées et l'attention soutenue, les sympathiques regards de ces charmants auditoires, montraient combien les maîtres en étaient compris et aimés.

Or si les docteurs et les princes de l'Eglise se sont fait gloire de catéchiser l'enfance, un bon prêtre qui a à cœur de sauver des âmes, pourrait-il ne pas aimer une occupation dont se tenaient honorés tant de grands hommes ? Il sait que l'enfance est une source d'où découle une vie heureuse ou malheureuse, une vie pour Dieu ou contre Dieu, une vie couronnée par la béatitude éternelle ou vouée à la terrible damnation, une vie qui sera elle-même le berceau des vies semblables, se développant sous l'action fécondante de Dieu ou dépérissant, de jour en jour, parce qu'elles sont flétries par Dieu et porteront, de génération en génération, le poids de sa malédiction.

Bien faire le catéchisme n'est pas une tâche facile. Elle suppose de la science, de l'habileté, de la patience. En effet, exposer clairement les mystères sublimes de la religion, les mettant à la portée des intelligences les plus simples ; parler avec précision et netteté, se servir toujours des termes propres, procéder avec méthode, employer des comparaisons faciles et justes, recourir à des exemples qui en récréant, instruisent, voilà ce qui n'est pas facile.

Et pour être en état de le faire, le catéchiste doit prévoir et préparer chaque séance, avec le plus grand soin. Parce qu'il ne doit parler qu'à des enfants, il ne faut pas se présenter à eux, sans avoir pensé longuement à ce qu'il va leur dire. Il a besoin de mettre à la portée de son auditoire, la doctrine tout entière, à l'aide d'une foule d'industries, d'explications, de comparai-

sons, d'exemples, d'histoires qui la rendent saisissable plus que l'affirmation autoritaire et le raisonnement. Ces mots délicieux de Lamartine :

" Il fait toucher le ciel aux plus petites mains, " doivent être sa devise.

Pour que le prêtre fasse le catéchisme avec goût et avec fruit, il doit aimer ce divin métier et aimer les enfants, les aimer tendrement et en Dieu et pour Dieu. Ces enfants l'aimeront s'il les aime ; il ne sera pas nécessaire de les punir pour les lui envoyer, ils viendront d'eux-mêmes, et s'il y a de leur cœur dans son cœur, un flux et un reflux de divine charité, quelle utile instruction, il donnera à ces chers enfants.

Que le catéchiste soit assez sérieux et assez grave avec les enfants pour n'avoir pas besoin d'être sévère ; qu'il ait assez d'autorité pour les contenir et beaucoup de douceur pour les attirer et les gagner. Rien de plus subtil que les enfants pour découvrir, dès le premier jour, le fort et le faible de celui qui les instruit.

Que la bonté soit le fond du catéchiste. Que les enfants sachent, à n'en point douter, qu'il aime son petit troupeau et que son grand bonheur est d'être avec lui.

Qu'il fasse apprendre et comprendre aux enfants la lettre du catéchisme ; qu'il leur donne une explication à la portée de leur âge, qu'il ait soin d'exciter leur attention par des exemples, des paraboles, des comparaisons ; qu'il ait un choix bien fait de faits historiques intéressants et édifiants. Il faut que les enfants soient habitués à écouter avec plaisir tout ce qu'il raconte ; alors ils s'attendront à quelque chose de nouveau et de piquant qui excitera leur curiosité.

Qu'il néglige rien pour que ses leçons soient, vraiment, aussi intéressantes qu'instructives, afin que les enfants gardent pour leur vie entière, un souvenir agréable de leur première initiation à la vie chrétienne.

En général qu'il parle par lui-même, qu'il fasse parler beaucoup son petit monde pour tenir son attention éveillée et excitée par la série des questions qu'il leur pose.

Qu'il habitue les enfants à agir non par crainte du châtiment ou par l'espérance d'une récompense humaine et immédiate, mais

en chrétien, par sentiment du devoir et de l'honneur, par crainte et par amour de Dieu, en prenant les principes de la foi pour règle de leurs pensées, de leurs affections et des actes de toute leur vie.

Qu'il leur apprenne à suivre la messe avec intelligence et profit, en leur expliquant les différentes parties du saint sacrifice, les diverses fins pour lesquelles il est offert.

Qu'il leur apprenne à prier avec dévotion. Dans ce but, qu'il les habitue à bien faire le signe de la croix et la génuflexion complète. Qu'il les habitue surtout à bien réciter les principales prières avec une lenteur convenable, sur un ton recueilli et naturel, avec les pauses voulues par le sens des paroles, en y mettant l'accent des sentiments qu'expriment les paroles.

Qu'il leur explique les sens spirituels des mots qui composent les prières les plus usitées pour les faire aimer et goûter. Ne craignez pas de leur donner vous-même l'exemple de la vraie prière en prononçant avec onction, d'un ton pénétré et plein de respect les formules des prières les plus usuelles. Faites même avec eux un pieux chemin de la croix pour leur faire voir de plus près ce que Notre-Seigneur a souffert pour eux.

Accoutumez-les à prier pour eux, oui, mais aussi pour leurs parents, pour la paroisse. " Il est incompréhensible, disait le saint curé d'Ars, le pouvoir que l'âme pure d'un enfant a sur le bon Dieu ; ce n'est pas elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait la sienne.

. . . " chez lui, tout est amour, joie, espérance.
Qui sait ce qu'un enfant peut dire à l'Eternel !
Peut-être qu'au milieu des prières du monde,
La prière la plus douce et la plus féconde,
Est celle d'un enfant qui regarde le ciel.
Petits enfants à tête blonde,
Vous dont l'âme est un encensoir,
Priez. La prière est féconde.
Un enfant peut sauver le monde,
En joignant les mains chaque soir. "

Le catéchiste ne doit pas seulement parler à la raison naissante et à l'imagination, il doit aussi parler au cœur et incliner celui-ci

vers la piété. Il est facile d'attendrir, d'émouvoir ces âmes d'enfants. Le doute ne les a pas même effleurées ; aucune passion invétérée ne les dispute encore à Dieu ; elles lui appartiennent par le baptême et elles peuvent le goûter sans efforts. Que le catéchiste s'attache donc à exciter, à raviver dans ces enfants, l'amour du Père céleste, l'amour du Sauveur Jésus qui les a aimés jusqu'à la crèche, jusqu'à la croix et qui leur prépare, pour l'aube de leur adolescence, le festin de son Eucharistie ; qu'il excite aussi en eux, l'amour de leur Mère du ciel. Il ne parlera pas en vain ; des battements de cœur répondront à sa parole, si sa parole elle-même est échauffée par la divine charité.

La première communion des enfants doit être le grand objet du zèle des catéchistes ; c'est, en effet, une des actions les plus intéressantes pour ceux qui leur sont confiés, celle qui a le plus d'influence sur le reste de leur vie. C'est dès ce moment que l'on commence à recueillir les fruits de la semence qu'on a jetée dans leurs cœurs et qu'on voit des enfants jusque là volages et dissipés, se fixer et se plier à la pratique des vertus chrétiennes. Tous ne persévèrent pas ; mais ceux mêmes qui s'écartent du droit chemin, trouvent encore dans leur première communion une des plus grandes ressources pour leur salut. La pensée de cette sainte action se présente, de temps en temps, à eux, elle leur reproche vivement leur ingratitude, elle leur remet devant les yeux le bonheur qu'ils ont goûté alors ; et combien le souvenir seul de ce beau jour a retirés de l'égarement ! Si la première communion est mal faite, ce premier faux pas en entraîne bien d'autres ; et l'âme, n'ayant jamais goûté Dieu, ne trouve rien au dedans d'elle-même qui la réveille et la rappelle au bien. Pourquoi voit-on tant de chrétiens froids, apathiques, insensibles aux choses de Dieu ? Ne peut-on pas attribuer en partie ces tristes effets au malheur que la plupart ont eu de débuter par une communion faite avec des dispositions fort équivoques ? Ces considérations ne peuvent manquer d'exciter le zèle d'un pasteur, et de l'engager à ne rien épargner pour éclairer l'esprit des enfants et former leur cœur : double objet qu'il doit avoir en vue pendant le temps qu'il les dispose à la première communion.

C'est le devoir d'un prêtre aussi de faire contracter aux en-

fants l'habitude de la communion fréquente, de bien les convaincre que leur âme est comme une lampe, comme un foyer, comme une citerne ; la lampe, pour éclairer, a besoin d'huile ; le foyer, pour donner de la chaleur, a besoin de combustible ; une citerne pour arroser un jardin, a besoin d'être remplie d'eau du ciel ou du ruisseau. Or ce qui éclaire l'esprit, ce qui réchauffe le cœur, ce qui vivifie l'âme, c'est ce pain délicieux que donne Jésus-Christ ; et de même qu'une lampe sans huile s'éteindrait, qu'un foyer sans combustible serait froid et qu'une citerne sans eau serait desséchée, ainsi sans le pain eucharistique l'âme serait condamnée à l'obscurité, au froid, à la mort. Voilà pourquoi saint Antonin s'écriait : " O banquet délicieux, source admirable de salut, rempli de toute sorte de suavités, engraissez mon âme par l'abondance de vos dons. " " O Jésus, s'écriait à son tour saint Augustin, viens en moi pour que cette nourriture qui est la chair de mon Dieu, serve au salut de mon âme, afin qu'en te mangeant je vive de toi, je vive pour toi, je parvienne jusqu'à toi, je demeure en toi. "

Et pourquoi le prêtre, entouré de ces chers enfants, se désintéresserait-il du recrutement du clergé ? Pourquoi ne chercherait-il pas les jeunes âmes que Dieu a marquées pour le service des autels et l'empreinte divine laissée par la main de la Providence sur ces âmes de choix ? Pourquoi ne chercherait-il pas à reconnaître dans quelques enfants, le signe de la vocation ? Pourquoi dans un enfant intelligent, pieux et pur, n'éveillerait-il pas le désir du sacerdoce ou ne provoquerait-il pas le premier aveu d'un désir secret que la timidité avait jusque-là retenu au fond de l'âme discrète et lente à s'ouvrir.

S'il est au monde une œuvre qui doive exciter l'intérêt et enflammer le zèle d'un catéchiste, c'est assurément celle-là. Nulle autre, en effet, ne saurait mériter au même titre ses plus ardentes sympathies ; car un bon prêtre, un prêtre pieux, instruit et fidèle, est le plus riche présent que Dieu puisse faire à l'humanité, parce que c'est du cœur du prêtre que sortent toutes les sources de miséricorde. Si c'est une grande chose aux yeux de la foi, de donner de l'huile à la lampe du sanctuaire, des ornements à son autel, des tabernacles à son Dieu, que sera-ce de donner à l'Eglise

l'homme de la prière, du dévouement, du sacrifice, un autre Jésus-Christ qui est la voie, la vérité et la vie !

Que d'occasions le prêtre peut avoir de faire cette œuvre excellente ! A une jeune âme qui est venue vers lui pour lui accuser ses fautes et qui lui a révélé surtout son innocence et sa candeur ; à un enfant qui fréquente le catéchisme, qui semble plus attiré par les cérémonies liturgiques, qui apporte à son instruction religieuse une volonté décidée ou une intelligence vive ; à un petit passant qui témoigne d'un jugement droit, il dira un jour : " Ne voudrais-tu pas être prêtre " ? Parfois, ce seul mot, fécondé par la grâce, suffira pour faire retentir, de façon victorieuse, l'appel divin dans son âme.

Et ces enfants, qu'ils soient ensuite l'objet particulier de sa sollicitude et de son labeur ; qu'il corrige leurs défauts naissants, qu'il développe leur instruction religieuse, qu'il leur inculque le goût et les habitudes de la piété, qu'il leur suggère les pratiques les plus propres à augmenter en eux la vie chrétienne, qu'il leur inspire une profonde dévotion à Jésus-Eucharistie, un vif sentiment de sa présence au saint autel, un amour très éclairé et très intense de la messe et de la communion.

Qu'il ait à cœur aussi de rechercher et de recueillir les ressources nécessaires à l'éducation des enfants pauvres, qu'il faudrait placer dans le séminaire. Qu'il s'efforce de faire comprendre aux fidèles qu'il n'y a pas de gloire comparable à celle de contribuer à donner un prêtre à l'Eglise. Ils n'ont peut-être pas donné aucun de leurs fils à Dieu ; qu'ils lui donnent, au moins, l'enfant du pauvre. Ils ont peut-être commis bien des fautes et leur âme tremble à la pensée de la justice de Dieu ; qu'ils fassent monter à l'autel un prêtre qui, chaque matin, le fléchira pour eux. Ils descendront un jour dans la tombe, c'est-à-dire, dans l'oubli et peu après leur disparition, aucune lèvre humaine ne prononcera plus leur nom. Qu'un prêtre, du moins, le redise au saint autel et que son puissant suffrage leur porte dans une autre vie, un secours dont ils auront peut-être besoin.

Quel bonheur pour un prêtre d'avoir contribué par tous les moyens possibles, à donner des prêtres à l'Eglise ! Quelle gloire pour un vétéran du sacerdoce lorsqu'une couronne de jeunes

prêtres qu'il a formés, entoure le repos de ses vieux jours ! Quelle joie quand il se voit revivre dans ceux qu'il a donnés au Christ ! Dieu se doit de réserver une récompense spéciale à ceux qui ont ainsi assuré la vitalité de son Eglise.

A combien d'enfants une vie sacerdotale vertueuse a donné la première idée de la vocation ! Il ne faut pas l'oublier. Un prêtre, raconte Delbrel, qui avait su gagner le cœur d'un enfant confié à sa direction, lui demandait : " Que voulez-vous être plus tard ? — Prêtre, mon Père. — Pourquoi ? et l'enfant répondit : " Pour être comme vous. "

Sur la montagne de la Galilée, le Seigneur un jour enseignait ses disciples. Après avoir énuméré les béatitudes, il leur annonce qu'ils sont le sel de la terre et la lumière du monde ; et après avoir rappelé que le sel affadi n'est plus bon à rien, que l'on n'allume pas une lumière pour la mettre sous le boisseau, il leur dit : " que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres. " (Math. v, 16).

C'est au prêtre surtout que s'adresse cette parole, lui qui est vraiment le sel de la terre et la lumière du monde, chargé par son sacerdoce de diriger les autres. Le prêtre entraînera par sa sainteté personnelle, s'il donne constamment l'exemple de la patience, de la douceur, de l'égalité et de la suavité de caractère, en un mot, s'il fait en sorte que tous ceux qui viendront en contact avec lui soient pénétrés d'un parfum d'éternité, comme dit saint Grégoire : " *ut quisquis sacerdoti jungitur æternæ vitæ sapore condiatur ;* " ou bien encore s'il peut dire avec saint Bonaventure : " *Si formam Christi desideratis ad imitandum cognoscere, in meis hanc moribus considerate.* "

Que le curé qui veut imiter Jésus-Christ et lui plaire mette donc tous ses soins à enseigner parfaitement et fréquemment le catéchisme aux enfants. Qu'il se concerte avec les instituteurs et les institutrices pour avoir en eux des collaborateurs zélés. Il est pasteur ; c'est à lui de conduire les âmes dans le sentier de la vertu, en leur enseignant la vérité. Heureux sera-t-il si, par le catéchisme fait avec zèle, il peut jeter la semence de la vertu dans l'âme des enfants, dans cette terre féconde que la zizanie du vice n'a pas encore eu le temps de rendre stérile. Quels fruits

il produira pour la vie éternelle ! Les autres prédications, ce sont des pluies ardentes et souvent des torrents impétueux qui baignent la terre mais qui ne le fécondent pas ; le catéchisme bien expliqué, est comme une pluie paisible qui, la pénétrant et l'imbibant, lui fait produire beaucoup de fruits. Il y a en outre cet avantage que l'enfant instruit et incliné à la pratique de la vertu dès ses plus tendres années, oubliera rarement, le reste de sa vie, les principes gravés alors dans son cœur : " *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* " (Prov. xxii, 6).

Le catéchisme est une œuvre sublime dans sa modestie et Mgr Dupanloup l'a justement qualifié d'œuvre par excellence." C'est ma profonde conviction, dit cet illustre Prélat, qu'on sauverait le monde si on se donnait à l'enfance et à la jeunesse. Et nulle part, on ne peut s'y donner avec plus de bonheur et de fruit que dans les catéchismes, mêmes les plus humbles. "

" Il faut donc tout faire pour attirer dans les catéchismes et y garder le plus longtemps possible la jeunesse, cette espérance du troupeau de Jésus-Christ. Si les catéchismes étaient faits comme ils pourraient l'être, ce qu'on ferait de bien par là est incalculable. Mettez-y toute votre âme, et rien dans votre vie ne sera jamais plus béni de Dieu.

CHAPITRE NEUVIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

La charité pastorale est la grande vertu du prêtre, sa ressource principale, son éloquence. " *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans.* " Etre un airain sonnant, tel est au contraire le partage du prêtre, du curé qui n'a pas la charité pastorale.

Or c'est la charité pastorale qui nous porte vers les pauvres, les affligés, les malades. Car ceux-là ont bien autrement besoin qu'on les aime que les heureux, les bien portants, les riches. Ces derniers se suffiraient au besoin ; mais, plus heureux encore, tout le monde s'empresse de les aimer, du moins des lèvres. Il n'en est pas ainsi des autres. Ils demandent à être soutenus, encouragés, consolés. Et qui se présente pour remplir auprès d'eux ce divin office, même en apparence ? Un curé, vraiment père de sa paroisse, aime les déshérités de sa famille, comme un père et une mère aiment celui de leurs enfants que la nature a traité en marâtre. Le bon pasteur voit les riches, les heureux, les puissants il les voit dans la mesure des convenances et même des intérêts de sa paroisse ; il voit les autres dans la mesure de son cœur qui doit répondre à celle du cœur de Jésus. Il a pour le pauvre de bonnes paroles accompagnées de services ou de secours. Quelquefois il dépose délicatement la pièce de monnaie sur la table, en prenant congé ; plus souvent il envoie du pain, du bois, des vêtements. S'il est pauvre lui-même, c'est le cas pour lui d'entrer hardiment chez le riche, en sortant de chez le pauvre, d'y exposer la misère, le dénument qui viennent de frapper son regard et d'y toucher son cœur, d'y demander l'aumône pour ceux qu'il a le devoir de secourir. Les riches ne résistent jamais à de telles instances. Parfois ils peuvent dire que leur prêtre les im-

portune, mais il leur est cent fois plus cher que celui qui ne leur demande rien.

Quelle belle leçon, quels beaux exemples a donnés au prêtre, le Fils de Dieu, le Verbe incarné, Celui dont le Prophète avait dit : " il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres. " (Saint Luc, iv, 18). Il aurait pu naître riche, dans un palais somptueux, entouré de splendeur et de magnificence ; il aima mieux se montrer à nous, couvert des haillons de la pauvreté, ayant pour berceau, une crèche et pour première demeure, une étable abandonnée. Né d'une humble Vierge unie par les plus chastes liens à un simple ouvrier, il grandit sous le toit d'une maison bien modeste et travailla, simple charpentier, jusqu'à trente ans ; puis, quittant les instruments de son travail, il commença l'œuvre si importante de la Rédemption du monde. Et à ce monde qui ne rêvait que gloire, luxe et argent, à ce monde croyant sincèrement que tout ce qui était pauvre n'avait pas la nature de l'homme ; à ce monde enivré de voluptés, il cria : " *beati pauperes.* " Aux pauvres il avait donné les premières affections de son cœur ; aux pauvres, il donna toute sa vie, toutes ses sollicitudes. Aussi, la pauvreté jusque-là méprisée, fut comme divinisée. Depuis là, elle a été trouvée belle ; elle a été recherchée et aimée par les saints, par tous les vrais disciples de Jésus-Christ. Ils se sont passionnés pour elle et ils s'en sont revêtus comme d'un vêtement glorieux. Combien, depuis les Apôtres jusqu'à saint Benoît Labre ont tout quitté pour mieux conformer leur vie à celle du Divin Maître ? Combien de fondateurs d'Ordres, à l'exemple du patriarche d'Assise, n'ont pas voulu donner à leurs disciples d'autre épouse que la sainte pauvreté ?

Il faut écouter les incroyables transports de saint François : " Ma chère pauvreté, s'écrie-t-il, ma chère pauvreté, si basse que soit ton extraction selon le jugement des hommes, je t'estime depuis que mon Maître t'a épousée... O richesse ignorée ! O bien véritable ! O sainte pauvreté, que tu es belle ! Je te contemple couronnée de roses et de lumières ! Tes yeux sont doux et ta bouche est riante, bien que ton vêtement soit grossier et en lambeaux. Tu marches sur les épines et sur les pierres d'un chemin âpre et difficile ; tes pieds sont déchirés et saignants ; les

enfants du siècle t'outragent, ils te jettent des pierres avec des injures... C'est toi la belle, la sainte pauvreté chrétienne. "

Aujourd'hui encore, entraînés par l'exemple du Maître il est impossible de compter le nombre des âmes généreuses qui sont devenues les apôtres et la providence du pauvre. Malgré les ravages du matérialisme et de l'amour du bien être, ils sont partout légion ceux et celles qui se dévouent au bien des pauvres. Ils pénètrent dans leurs mansardes, leur portent, avec le pain qui nourrit leurs corps, des paroles réconfortantes qui consolent l'âme et la font renaître à l'espérance.

Ce sont les pauvres que Jésus a d'abord fréquentés et aimés. C'est à eux qu'il fit annoncer tout d'abord sa naissance et ce sont les anges qui leur portèrent l'heureux message... Ce sont les pauvres qui furent les premiers admis à déposer à ses pieds, leurs adorations et leurs hommages. Plus tard dans le cours de sa vie, ce sont les pauvres, les déshérités de la terre dont il s'entoura avec le plus d'affection ; c'est en leur faveur qu'il opéra ses plus grands miracles, ainsi, celui de la multiplication des pains pour apaiser leur faim. Et quand les disciples de Jean vinrent le trouver de la part de leur maître pour lui demander s'il était bien le Christ qui devait venir, il leur dit : " Allez dire à Jean ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent. " Et après l'énumération des actes de sa toute puissance et comme leur couronnement : " Dites à Jean d'autres choses encore, dites-lui *que les pauvres sont évangélisés.* Voilà le grand signe de Dieu, le miracle par excellence. On n'avait jamais parlé, jusque-là, de l'instruction du pauvre ; personne qui s'occupât de lui, qui se penchât vers lui pour le tirer de son ignorance, de sa bassesse, de son humiliation. C'est la première fois que ce mot était prononcé dans l'histoire du monde. Jésus fut le premier qui ait prononcé cette parole, et cet amour se manifeste à chaque page de l'Evangile.

Quel bel exemple Jésus donne à son prêtre à qui il dit : *exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* " (Jean, xiii). C'est au prêtre que semble s'adresser le Prophète quand il dit : " *tibi derelictus est pauper* " (Ps. 10). Et le pauvre

le sait. Où va-t-il ? à qui s'adresse-t-il, quand il veut obtenir une charité, si ce n'est au prêtre, souvent pauvre comme lui ? C'est à sa porte qu'il va frapper; c'est de lui qu'il se réclame par une sorte d'instinct chrétien. C'est presque un droit que Dieu lui a donné sur le prêtre, sur sa paternelle charité, puisque le prêtre est le représentant de Dieu, répandant ses bienfaits particulièrement sur les pauvres, les petits, les malheureux.

Que jamais donc la porte du prêtre soit fermée au pauvre. Il pourra parfois être trompé ; mais le bon Dieu verra ses intentions, il les bénira, il les récompensera.

Puis " Le sourire d'un pauvre à qui l'on a donné
Quelques haillons de plus pour couvrir sa détresse
Est comme un avant-goût de la pure allégresse
Dont un jour dans les cieux on sera couronné. "

Il ne lui faut pas même attendre que le pauvre vienne, qu'il aille à lui. Les fidèles seront édifiés de le voir fréquemment pénétrer sous le chaume qui abrite l'indigence, de constater que les déshérités des biens, des joies et des faveurs du monde, sont les objets de ses prédilections. A ces pauvres, qu'il fasse l'aumône, se souvenant du mot charmant de saint Jean l'Aumônier : " Voyons, mon Dieu, qui se fatiguera le plus, vous de me donner, moi de distribuer ce qui me vient de vous. " Nous lisons dans la vie de M. Olier qu'il avait attaché à de petits sacs, destinés à renfermer les sommes pour les pauvres, une image de la Très Sainte Vierge qu'il avait établie leur avocate et la gardienne de leur trésor et l'on a plus d'une fois admiré comment ces sacs qu'il vidait si souvent semblaient cependant être inépuisables ; car lorsqu'on n'y songeait le moins, on apportait au presbytère de quoi les remplir de nouveau. Et cela s'explique facilement, car " quand le pauvre tend la main, dit saint Ambroise, c'est Dieu qui reçoit. "

A l'aumône corporelle, le prêtre joindra toujours l'aumône de l'esprit et du cœur : une parole de foi, de bienveillance, de consolation, mille fois préférable au don qui l'accompagne ; elle fait le plus grand bien à l'âme flétrie et desséchée par le malheur. Rien ne touche l'homme qui souffre comme le sentiment de pitié dont il se voit l'objet. Cette sensibilité qu'on lui témoigne, pénè-

tre doucement jusqu'au fond de son être et adoucit admirablement l'amertume de sa situation. Rien, au contraire, ne resserre plus douloureusement le cœur, que la dureté avec laquelle parfois on fait l'aumône qui, fut-elle abondante, ne console pas du malheur. Une parole de douceur et de charité, adressée à un malheureux, avec un accent d'une bonté compatissante le soulage plus que l'argent qui lui serait jetté de mauvaise grâce. " Le plus fort et le plus difficile, c'est de donner, dit Labruyère ; que coûte-t-il d'y ajouter un sourire ? "

Le prêtre devra peut-être aller quelquefois les mains vides dans la demeure du pauvre ; qu'il n'y aille jamais le cœur vide. Le manque d'affection, voilà le grand dénûment du pauvre ; celui dont il souffre le plus. Le prêtre sera peut-être parfois obligé de lui dire comme saint Pierre : " je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne." J'ai mes deux yeux, c'est pour pleurer à ton chevet de misère ; mes deux oreilles, c'est pour écouter tes confidences ; mes deux lèvres, c'est pour causer fraternellement avec toi ; j'ai mes deux mains, c'est pour serrer les tiennes ; j'ai mon cœur, c'est pour t'aimer.

CHAPITRE DIXIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES MALADES

A côté des pauvres, il est une catégorie d'âmes qui doivent être l'objet de toutes les sollicitudes du zèle sacerdotal ; ce sont les malades.

Le malade, en effet, n'est pas un être comme un autre. En le frappant, la maladie l'a en quelque sorte divinisé. Sur la porte de sa chambre, comme sur la porte des hôpitaux, on pourrait écrire : *Hôtel-Dieu*, c'est-à-dire demeure de Dieu. Le malade n'est-il pas avec le pauvre une copie vivante du Divin Crucifié et Notre-Seigneur ne le considère-t-il pas comme un autre lui-même ? Jésus n'a-t-il pas dit : " J'ai été malade et vous m'avez visité. "

Aussi il ne faut pas être étonné de ces paroles adressées par saint François de Sales à une malade : " Tant que je vous saurai affligée et dans le lit, je vous porterai une révérence particulière et un honneur extraordinaire comme à une créature visitée de Dieu et parée de ses vêtements et devenue son épouse spéciale." Quand Notre-Seigneur fut attaché à la croix, il fut déclaré roi même par ses ennemis, et les âmes qui sont en croix sont aussi déclarées reines. C'est pour cela que saint Louis, roi de France, servait les malades à genoux et tête nue, parce qu'il voyait en eux, des membres souffrants de Jésus-Christ. Il respectait en eux, disait-il, le Sauveur du monde.

Un jour, la Bienheureuse Angèle de Foligno dit à sa compagne: " J'ai besoin de Jésus-Christ, allons le chercher. " Et se dirigeant vers l'hôpital... " C'est là que nous le trouverons. " Et un moment après, ayant rendu à un lépreux les soins les plus héroïques elle disait: " J'ai trouvé Jésus-Christ ; il me semble que je viens de communier.

En s'approchant donc d'un malade, le prêtre s'écrie avec Ter-

tulien : " *Christus meus, Christus meus,* " le malade c'est mon Christ, mon Sauveur, mon Rédempteur.

" *Infirmus et visitastis me.* " Quelle parole ! J'imagine que la sœur hospitalière doit se la répéter tous les matins avant d'entrer dans ces salles, où elle trouvera étalées, toutes les plaies, où elle devra consoler toutes les douleurs. Et qu'est-ce qui pourrait lui paraître pénible, quel spectacle pourrait la rebuter, quand elle voit dans le malade couché sur son lit, Notre-Seigneur étendu sur la croix ?

Ainsi et mieux encore, le prêtre qui, afin d'exciter son zèle à l'égard des malades, doit penser à l'exemple que lui a donné Jésus-Christ, son Divin Modèle. Notre Divin Sauveur a compati à toutes les misères humaines, mais surtout à la maladie qui est une des plus grandes épreuves de notre existence sur la terre. Dès les premiers pas de sa vie publique, avant même de proclamer la béatitude de ceux qui souffrent, il vole à leur secours ; il va aux infirmes, aux paralytiques, aux lépreux, à tous ceux qui languissent dans la douleur. Il leur parle avec bonté, avec compassion ; ils les appellent quand ils n'osent s'approcher de sa personne divine. Cela se dit des uns aux autres ; le bruit s'en propage au loin, et la foule accourt. Et quelle foule ! C'étaient des aveugles, des boiteux, des hydropiques, des épileptiques, hommes et femmes et enfants, qui venaient de tous côtés portant devant lui, toutes les infirmités humaines. " *Et circuibat Jesus omnes civitates. . . curans omnem languorem et omnem infirmitatem.* " On le pressait de toutes parts : " *sequebaur eum turba multa et comprimebant eum.* " (Marc, v). Et si on ne pouvait parvenir à s'approcher autrement de sa personne, on touchait le bord de son vêtement, car on s'était aperçu que cela suffisait pour être guéri. " *Et omnis turba quœrebat eum tangere quia virtus de eo exibat et sanabat eos.* " (Luc, vi).

Puisse Dieu mettre, dans tous ses prêtres, quelque chose de cette charité, de cette bonté, de cette compassion, *une goutte de ce lait du cœur.* Qu'ils volent auprès des malades, au moindre signal, qu'ils les abordent avec ces témoignages de dévouement et de charité compatissante qu'une foi vive suggère à l'âme du saint prêtre. On admirera alors sa ferveur, on exaltera son zèle,

on se réjouira de l'avoir pour pasteur. Et non seulement les malades admireront une telle conduite, mais aussi leurs parents, leurs amis et tous ceux qui en seront les témoins.

Le moyen d'acquérir cette excellente réputation, c'est de dire, partout et toujours, que l'on est, la nuit comme le jour, à la disposition de son troupeau, qu'il ne faut jamais attendre que la maladie soit très grave pour en informer le pasteur, que l'on aime bien mieux faire dix voyages inutiles que d'en omettre un qui serait nécessaire, que rien ne ferait plus de peine que de penser que les paroissiens ont une crainte excessive de passer pour importuns en ces circonstances.

Et quelle consolation pour un prêtre de donner à un malade des soins assidus, de voir ce malade répondre au zèle de son pasteur par le témoignage d'une vive reconnaissance et, ce qui vaut mieux encore, par les larmes abondantes qu'il répand au souvenir des péchés qu'il vient de confesser ! Quelle joie, parmi les parents et les amis, au milieu des peines qui les accablent, de pouvoir espérer que la divine justice est apaisée et que la miséricorde triomphe ! Et quels flots de bénédictions inondent le digne ministre de Jésus-Christ qui vient, comme un ange consolateur, verser un baume salutaire sur ces pauvres cœurs ulcérés, dont il entend autour de lui, les gémissements et les sanglots ! Qu'il est doux, en recevant les derniers soupirs d'une brebis de son bercail, de se dire que l'on n'a rien épargné pour lui procurer le bonheur éternel et qu'on a soigné son âme comme on désirerait, en une telle circonstance, soigner la sienne propre !

C'est au prêtre à disposer le malade, peu à peu, et avec grande douceur, à se donner et à s'abandonner entièrement à la très sainte volonté de Dieu. Et afin de l'aider à cela, il faut lui faire voir que la vie de ce monde n'est qu'une mort continuelle, couronnée de toutes sortes de misères ; qu'il y a une autre vie qui nous est préparée dans le ciel et qui est la vraie vie, la vie éternelle et bienheureuse, exempte de tout mal et comblée de toutes sortes de biens ; que ce monde est une prison, un lieu de bannissement pour les vrais enfants de Dieu et que le ciel est notre chère patrie ; que c'est là que sont Notre Père et Notre Mère, Jésus et Marie, avec les Anges et les Saints qui nous aiment ardemment

et qui ont un désir extrême de nous voir jouir avec eux de la béatitude inénarrable qu'ils possèdent.

Que le prêtre rappelle au malade qu'il n'y a rien qui purifie tant une âme que la souffrance, rien qui l'embellisse autant pour la rendre agréable aux yeux de sa Divine Majesté ; rien qui l'enrichisse autant de véritables biens, rien qui l'ennoblisse autant de la vraie noblesse chrétienne qui consiste à être conforme à notre grand Roi et à notre très aimable Crucifié.

Qu'il ait soin de faire placer un crucifix dans la chambre du malade, c'est bien là, à la place d'honneur dans le sanctuaire de la souffrance qu'il convient d'apposer la grande et sainte Victime de notre salut ; s'il est un lieu où le crucifix soit plus que partout ailleurs une lumière, un encouragement, une consolation et un modèle, c'est la chambre du malade, là où se donnent rendez-vous toutes les douleurs du corps, de l'âme et du cœur. Pour les pauvres patients qui n'ont pas perdu la foi de leur enfance, rien que la vue de l'image sacrée est une force qui arrête la plainte sur les lèvres. Comment murmurer de ses souffrances, si aiguës qu'elles puissent être, au souvenir et en face des souffrances infiniment supérieures de l'Homme-Dieu ?

Le malade interrogera le crucifix qui lui fera connaître le prix de son âme, qui lui dira que, pour la racheter de l'enfer, le Fils de Dieu lui-même a choisi de mourir du supplice des plus infâmes criminels.

Le crucifix lui fera connaître la malice du péché. Il lui montrera le plus saint des enfants des hommes et le Fils même de Dieu, les pieds et les mains percés, couronné d'épines, le corps couvert de plaies livides, mourant sur une croix, pour en réparer les suites déplorables.

Le crucifix lui fera apprécier l'amour excessif de Jésus-Christ pour nous. Il le regardera, il l'écoutera et une voix lui dira : " Il n'y a pas de plus grande marque d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. " (Saint Jean, xv, 13). Il verra la Victime étendant ses deux bras à l'orient et à l'occident, comme pour attirer à elle toute l'humanité sans exception, les pécheurs comme les justes, et les inviter à venir se réfugier au pied de sa croix, mieux encore à se reposer sur son cœur.

Madame Louise de France, carmélite, gardait, la nuit, le crucifix que les religieuses portent sur la poitrine : " Jusqu'à ce que je m'endorme, je lui parle, disait-elle un jour. " On lui demanda : " Mais vous répond-il ? " — Oh ! oui ; et l'oreille de mon cœur comprend toutes ses réponses.

Que le prêtre dispose le malade à recevoir de bonne heure le Sacrement de l'Extrême-Onction. Qu'il lui rappelle que Notre Divin Sauveur a institué un sacrement pour chacune des grandes circonstances de la vie et que, de même qu'un sacrement avait ouvert à l'homme les portes de la vie, un autre les referme. La religion nous a balancés dans le berceau de la vie ; ses mains maternelles nous endorment dans le berceau de la mort.

Qu'il lui dise que l'Extrême-Onction a été instituée non seulement pour le bien de l'âme, mais aussi pour la guérison du corps quand, dans les desseins de Dieu, cette guérison est plus favorable que nuisible au salut ; que plus d'un malade désespéré ne s'était trouvé mieux qu'à partir du moment où il avait reçu les derniers secours de la religion.

Qu'il n'attende jamais la dernière extrémité pour administrer l'Extrême-Onction au malade. Les fruits merveilleux de ce sacrement, lui font un devoir de ne rien négliger pour en assurer la réception la plus digne. " *Omni studio et diligentiâ periculosè ægrotantibus adhibendum est.* " (Tit. Rom.). Est-ce bien quand les forces sont épuisées, les sens assoupis, les facultés éteintes, le cœur défaillant, qu'on peut éclaircir les ténébreux chaos de sa conscience et débrouiller la longue histoire de toutes les fautes de sa vie ? Des confessions faites dans les agitations de la fièvre, dans les convulsions de l'agonie, dans les angoisses de la mort sont si peu rassurantes ! C'est dès le début du mal, s'il présente de fâcheux symptômes, qu'il convient de disposer les fidèles à la réception des sacrements. N'est-ce pas pendant le combat qu'il faut les armes et pendant la maladie des remèdes ? Après, il n'est plus temps.

Lorsque le prêtre a administré les derniers sacrements à un malade, il ne doit pas l'abandonner. Les malades d'ordinaire s'ennuient, parce que leurs occupations sont forcément interrompues ; ils aiment les visites ; ils aiment celles de leur curé.

Celui-ci les entretiendra dans des sentiments religieux ; adoucira leurs inquiétudes, leur suggérera des projets de réparations ; il ranimera leur patience par de courtes et pieuses exhortations, leur feront produire des actes de foi, d'espérance et de charité. Il s'efforcera de leur faire comprendre qu'ils sont heureux, ceux qui mettent en pratique cette sentence de la Bienheureuse Mère Barat : " lorsque tout nous abandonne, abandonnons tout à Dieu, " et cette autre de sainte Thérèse : " le bonheur de souffrir pour Dieu, est le meilleur de tous les bonheurs. "

Qu'il leur suggère quelques oraisons jaculatoires et quelques invocations à la Très Sainte Vierge. Il leur renouvellera l'absolution aussi souvent que possible, le Saint Viatique autant que les circonstances le permettront ; enfin il les aidera jusqu'à la fin, à mourir saintement.

C'est en agissant ainsi, c'est en faisant preuve de ce zèle que le pasteur se consiliera l'estime, la vénération, l'attachement des fidèles confiés à ses soins. Il ouvrira ainsi les portes du paradis à une foule d'âmes, dont il aura été le second Rédempteur ; elles lui rendront en gloire dans le ciel, le bien qu'il leur aura fait sur la terre.

CHAPITRE ONZIÈME

LA CHARITÉ ENVERS LES AFFLIGÉS

Mais il est une classe de malheureux bien dignes des soins attentifs et de la commisération d'un curé. Si dans les maladies graves mais de courte durée, rien n'est aussi consolant que la visite d'un pasteur qui sait unir quelques mots d'espérance pour le temps, à des paroles de vie pour l'éternité, de quelle nécessité plus grande ne sera pas sa présence dans ces affections chroniques qui se prolongent parfois longtemps, clouant pour des mois, des années un pauvre patient sur un grabat de douleurs et fatiguent, parfois, le dévouement des familles ! Il est de ces malheureux atteints d'infirmités incurables, dont l'existence n'est qu'une lutte perpétuelle contre la souffrance ; la patience leur ferait défaut dans les tourments qu'ils endurent, si un consolateur ne venait combattre leur désespoir et relever leur cœur abattu, en tournant leur regard vers le ciel. Que le prêtre s'intéresse donc à leur triste sort, compatisse à leurs maux, retrempe leur courage, adoucisse leur situation par les espérances ineffables de la religion seules capables de tempérer l'amertume des peines de la vie et de faire porter, patiemment, le poids de ses cruelles infortunes. Quelques pieuses paroles de confiance, souvent répétées à l'oreille d'un valétudinaire, ont plus d'une fois suffi pour alléger ses souffrances et ranimer son âme défaillante.

* * *

Il est un autre genre de douleurs humaines qui sollicite encore bien vivement l'intérêt du bon pasteur : ce sont les peines morales, beaucoup plus amères et plus cuisantes que les peines physiques. La charge du malheur est si lourde à porter ! Tantôt c'est un revers de fortune qui précipite, soudain, un homme dans

la misère ; tantôt, c'est une catastrophe qui ravit à une famille, les plus tendres objets de son affection ; ou c'est un acte de bassesse qui imprime à un de ses membres une flétrissure indélibile. Ajoutons à cela, les déceptions et les désanchantements du monde. Ces tortures morales sont souvent plus intolérables que les souffrances les plus atroces. C'est alors que la charité pastorale apparaît dans tout son éclat ; c'est là son côté, à la fois, le plus consolant et le plus sublime. Au prêtre, de visiter ces maisons de deuil, ces créatures infortunées, exposées au désespoir. Que le bon pasteur aille répandre sur leurs blessures saignantes, l'onction si douce des espérances chrétiennes, partager leurs peines, mêler ses larmes à leurs larmes et les rendre ainsi plus résignées ou moins malheureuses. La visite d'un curé est alors bien propre à rendre le calme à des âmes agitées, à faire éclore un sourire de bonheur sur leurs lèvres flétries par le chagrin. Aussi voit-on nombre de malheureux, le bénir avec amour, et remercier le ciel à son approche.

Et qui plus que le prêtre a reçu cette puissance de consolation ? Il montrera à tous ces affiigés le Dieu du Calvaire, supplicié sur le bois de l'infamie et il leur parlera de la résignation héroïque et sublime du Rédempteur crucifié ; il leur fera envisager les souffrances et les tourments de la terre, comme la voie de la gloire et du bonheur, ou comme une condition à laquelle, seule, le ciel leur est promis ; il leur fera entrevoir une patrie à venir où un torrent d'éternelles voluptés sera le prix d'une passagère douleur. En versant ainsi dans leur âme ulcérée, le baume salutaire de la consolation, il verra bientôt ces malheureux revivre dans l'espérance. Ses paroles amies et encourageantes descendront dans leurs cœurs comme une bienfaisante rosée sur des fleurs flétries par le souffle brûlant du midi ; elles adouciront et cicatriseront les plaies saignantes de leur âme.

En agissant ainsi, le prêtre se montrera l'imitateur du Divin Maître, la bonté même. Rappelez-vous comment il se comporta envers Marthe et Marie qui avaient perdu leur frère Lazare ; envers la pauvre veuve de Naïm, dont on conduisait le fils au tombeau ; envers tous les affligés à qui il disait : " venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et êtes chargés, et je vous soulagerai."

(Saint Math. ix, 18). Quelle condescendance, quelle délicate attention Jésus a toujours montrée pour tous ceux qui souffrent ! on ne voit pas qu'il ait jamais refusé à aucun sa demande. Que voulez-vous que je fasse ? Et, de suite, il le faisait.

Imitez ces beaux exemples. Oh ! que de plaies vous pouvez guérir, que de murmures vous pouvez arrêter, que de bien vous pouvez faire, par une pieuse parole de sympathie ou d'encouragement, par un conseil donné à propos, par un sacrifice que vous saurez vous imposer, surtout, par une prière bien fervente ! Soyez pour les âmes éprouvées par l'affliction, ce qu'est pour le voyageur qui chemine péniblement dans le désert, la vue d'une belle fleur, plantée sur le bord de la route, par la main bienfaisante de Dieu ; ce qu'est pour le pauvre malade, après une nuit d'insomnie et de souffrance, un rayon de soleil.

En agissant ainsi, le prêtre jouira de la plus douce consolation qu'il soit possible de goûter ici-bas, celle d'avoir consolé des frères malheureux. Rien, en effet, ne rafraîchit l'âme comme le sentiment des bonnes actions. Le plaisir de faire du bien ne ressemble pas aux autres plaisirs qui ne laissent après eux que des regrets. Celui-là ne rappelle que d'agréables souvenirs ; c'est une sensation délicieuse, un contentement intime auquel rien au monde n'est comparable.

CHAPITRE DOUZIÈME

LA CHARITE ENVERS LES AMES DU PURGATOIRE

La charité est d'autant plus grande que les misères qu'elle soulage le sont elles-mêmes. Là où le besoin est extrême, l'obligation d'y porter secours devient plus pressante.

Or quelle plus douloureuse nécessité se peut-il concevoir que celle d'âmes plongées dans un océan de tourments, vouées aux souffrances les plus atroces, aux plus inexprimables angoisses !

Représentez-vous un pauvre exilé qui gémit loin de sa patrie. Il est si dur le pain de l'exil, et les larmes de l'exilé, elles, sont si amères ! Rien de ce qu'il voit, de ce qu'il entend ne peut consoler son cœur. Quel service lui rendrait celui qui viendrait lui dire: Je vais vous délivrer !

Représentez-vous un malade, étendu sur un lit de souffrances, brûlé par la fièvre, en proie à d'immenses douleurs. Longues et pénibles sont pour lui les heures du jour, plus longues et plus pénibles celles de la nuit. Oh ! si vous le pouviez, comme vous seriez heureux de lui indiquer et de lui procurer un remède ayant pour effet de le guérir !

Représentez-vous les victimes d'un épouvantable incendie. Regardez la flamme qui s'avance ; entendez leurs cris de détresse voyez leurs mains suppliantes vous conjurer de leur venir en aide. Oh ! que ne feriez-vous pour leur épargner de pareilles angoisses et les arracher à la mort ?

Eh bien ! les âmes du purgatoire sont de pauvres exilées, condamnées à vivre loin de la patrie, visitées par la douleur, en proie à toutes sortes de souffrances. Il faut les entendre nous dire, en empruntant les paroles de la Sainte Ecriture : " O vous tous qui passez par la voie, prêtez attention et voyez s'il est une douleur comme ma douleur ; . . . ayez pitié de moi, vous du

moins, mes amis, parce que la main du Seigneur s'est appésantie sur moi. (Job, ix, 21).

Le prêtre aime Dieu et Dieu veut souverainement voir auprès de lui, ces âmes qu'il aime, afin de les faire participantes de sa gloire. Ces âmes sont ses chères filles, les épouses du Sauveur, rachetées au prix de tout son sang. Il est donc heureux de les voir délivrées de la prison où elles gémissent et de les introduire à la lumière de son paradis. Quelle serait la consolation d'un roi de recevoir à sa cour un fils longtemps captif parmi les barbares et délivré par un fidèle ami ! Quel accueil ne ferait pas un époux au médecin qui lui rendrait son épouse bien aimée, parfaitement guérie d'une maladie qu'on avait jugée mortelle. Eh bien ! Dieu chérit ces âmes saintes beaucoup plus que tout cela ; il les reçoit avec plus d'allégresse et il conserve une toute autre récompense pour ceux qui les dégagent de la servitude et les introduisent, suivant l'expression de saint Pierre, " dans la parfaite liberté des enfants de Dieu et du fond des ténèbres à son admirable lumière," " *in perfectam libertatem filiorum Dei et de tenebris vocat in admirabile lumen suum.*"

Travailler au salut des pauvres âmes du purgatoire, c'est prouver notre charité pour Dieu lui-même, et c'est imiter le plus admirable de ses attributs. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : " Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux, " " *estote misericordes sicut et Pater vester misericors est.* " Texte au sujet duquel saint Grégoire a écrit : " Faites en sorte d'être comme un Dieu envers celui qui souffre, en imitant la miséricorde de Dieu." Or envers qui cette miséricorde s'exercerait-elle mieux qu'envers des âmes destituées de tout secours, âmes extrêmement chères à Notre-Seigneur, héritières de son royaume à la possession duquel, elles aspirent légitimement !

Travailler au salut de ces pauvres âmes, c'est montrer notre charité envers le prochain. Si saint Pierre Nolasque mérita comme Jérémie le beau titre *d'ami de ses frères*, parce qu'il consacra sa personne, son temps, et ses biens à briser les chaînes des esclaves chrétiens sur les côtes de Barbarie, ce titre magnifique n'appartiendrait-il pas, à bien meilleur droit encore, aux prêtres et aux fidèles dont les prières, les mortifications ouvrent à leurs

frères gémissants, la porte du cachot horrible pour les envoyer aux joies de la parfaite et éternelle liberté ?

Sans doute, c'est une digne et sainte préoccupation que celle de soulager les misères variées dont nous sommes partout environnées ici-bas, dans les pauvres, les malades, les affligés ; mais il est plus parfait encore, de se constituer le bienfaiteur de ceux qui sont bien autrement torturés et sans rien pouvoir par eux-mêmes.

Et si nous envisageons notre propre intérêt, il est sûr qu'il ne peut y avoir d'acte plus profitable et plus propre à attirer sur nous des grâces.

D'abord ces âmes ne manqueront pas de nous témoigner leur reconnaissance. Quand Joseph, fils de Jacob, fut enfermé dans la prison du roi d'Egypte, il dit à son échanson de la cour, prisonnier comme lui, mais à qui il venait d'annoncer sa délivrance : " Soyez-moi favorable, une fois que vous aurez obtenu votre liberté." L'échanson le lui promit, mais bientôt il oublia sa promesse et ne se souvint plus de son bienfaiteur qui dut demeurer prisonnier longtemps encore.

Si nous nous intéressons aux âmes du purgatoire, elles ne nous oublieront pas, mais elles prieront pour nous. Elles prieront pour nous dès qu'elles seront entrées au ciel et placées près du cœur de Jésus, source de toutes les grâces ; elles prieront pour nous même avant leur délivrance et nous obtiendront de grandes faveurs. Qu'est-ce qui pourrait les en empêcher ? " Les âmes du purgatoire, disait le Bienheureux Pierre Lefèbvre, ont des entrailles de charité toujours ouvertes sur ceux qui marchent encore dans les sentiers si dangereux de la vie ; elles sont pleines de reconnaissance pour ceux qui les assistent. Elles peuvent nous aider par leurs prières et leurs tourments en notre faveur." " Ces âmes, ajoute Suarez, sont saintes et chères à Dieu. La charité les porte à nous aimer ; elles savent à quels périls nous sommes exposés, quels besoins nous avons du secours divin. Pourquoi donc ne prieraient-elles pas pour leurs bienfaiteurs ? "

C'est bien à ceux qui travaillent avec zèle à sauver les âmes du purgatoire, qu'un jour Jésus-Christ dira : " Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume préparé pour vous, depuis la

fondation du monde ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, en prison et vous êtes venu à moi. " (SAINT MATH. XXV).

Saint François de Sales ne craignait pas d'affirmer que cette seule œuvre de miséricorde, renfermait toutes les autres : " Et, en effet, disait-il, n'est-ce pas en quelque sorte, visiter les malades que d'obtenir, par nos prières, le soulagement des pauvres âmes qui sont dans le purgatoire ? N'est-ce pas donner à boire à ceux qui ont si grandement soif de la vision de Dieu et qui sont parmi ces dures flammes, que de leur donner part à la rosée de nos oraisons ? N'est-ce pas nourrir des affamés que d'aider à leur délivrance par les moyens que la foi nous suggère ? " N'est-ce pas vraiment racheter des prisonniers ? N'est-ce pas vêtir les nus, que de leur procurer un vêtement de lumière et de gloire ? N'est-ce pas une insigne hospitalité que de procurer leur introduction dans la céleste Jérusalem, et de les rendre citoyens des saints ? N'est-ce pas un plus grand service de mettre des âmes au ciel, que d'ensevelir des corps et de les mettre en terre ?

Le rôle de sauveur pour le prêtre ne s'achève pas quand il a béni la terre, où la dépouille des défunts va reposer. Sa mission est de restaurer l'image de Dieu dans les âmes ; et elle dure tant qu'il reste à l'image, un trait inachevé. Or peu d'âmes quittent la terre en la condition d'image parfaite. C'est la souffrance, le feu qui continuent le travail d'assimilation divine. Et le prêtre, par la prière, aide le feu et abrège le travail. Toutes les heures de son bréviaire se terminent par la supplication si touchante : *fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace*, que par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles reposent en paix. Il ne monte jamais à l'autel sans y porter le souvenir et les besoins des chers morts qui nous ont précédés, avec le signe de la croix et dorment leur sommeil de paix, " *qui nos præcesserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis.* "

La maternelle sollicitude de l'Eglise s'étend à chacun de ses enfants, quelque part et dans quelque situation qu'il soit. Comment oublierait-elle, dans un moment où elle peut essuyer tant

de larmes, ceux qui pleurent dans les flammes du purgatoire ? Elle veut que le prêtre fasse descendre sur eux, la rosée de la miséricorde divine et qu'ainsi, dans sa grande famille, la charité unisse tous les cœurs. Dieu lui-même inspire cette commisération pour ceux qu'il châtie en père et qu'il aime tendrement ; ils sont ses enfants ; ils sont nos frères. Comment n'écouterait-il pas des vœux qui lui sont si agréables, surtout quand ils sont mêlés à la voix de son Fils immolé ? Voilà pourquoi à chaque messe, le prêtre prie pour ces âmes affligées ; il demande trois choses qui répondent à leurs trois genres de souffrances : *locum refrigerii, lucis et pacis.*

Le prêtre est comme cet ange dont les pauvres malades attendaient le retour au bord de la piscine de Siloe. Et tandis qu'une fois l'année seulement l'ange exerçait sa céleste vertu en remuant l'eau de la piscine, toute la vie du prêtre qui est une vie de sacrifices, appartient à l'œuvre de rafraîchissement et de délivrance au profit des âmes du purgatoire.

Prions donc souvent pour les pauvres âmes du purgatoire ! " Hélas, répétait souvent saint François de Sales, nous ne nous souvenons pas assez de nos morts, de nos chers trépassés ; nous laissons les morts ensevelir les morts ; leur mémoire périt, chez nous, avec le son des cloches. "

Nous savons la promesse solennelle que Jésus-Christ a faite, affirmant avec serment, que son Père céleste nous accorderait toutes les choses bonnes que nous lui demanderions. Et pourrions-nous supposer qu'il resterait insensible, quand nous lui demandons cette chose bonne entre toutes, souverainement agréable à son cœur, l'objet de ses désirs les plus chers ; le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire ?

Si quelque-uns de nos parents ou amis se trouvaient en prison pour dettes et qu'une âme riche et bienfaisante mit à notre disposition, moyennant certaines conditions faciles à remplir, autant de pièces d'or et d'argent qu'il en faudrait pour qu'ils puissent s'acquitter envers leurs créanciers, recouvrer la liberté, avec quelle joie et quel empressement ne remplirions-nous pas ces conditions et n'irions-nous pas apporter à ces chers prisonniers l'heureuse annonce de leur délivrance !

Ce que nous n'avons pas occasion de faire, ici-bas, pour ceux qui nous sont unis par les liens du sang ou de l'amitié, la Sainte Eglise, comme une mère toute remplie de bonté et d'amour, nous permet de l'accomplir chaque jour, au moyen de prières indulgenciées, en faveur de ses enfants, qui font partie de la grande famille chrétienne et qui souffrent dans le purgatoire.

En effet, que fait-elle quand elle accorde des indulgences ? En vertu du pouvoir que Notre-Seigneur, son divin fondateur, lui a donné de lier et de délier, elle nous autorise, en exigeant quelques conditions d'une étonnante facilité, à puiser dans le trésor précieux des satisfactions de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des Saints, de quoi nous acquitter envers la justice de Dieu, non seulement pour nos péchés personnels, mais encore pour les dettes des âmes du purgatoire, quand les indulgences leur sont applicables.

A la plupart de nos prières et de nos bonnes œuvres, à un grand nombre de nos exercices de piété, de pratiques de zèle, la Sainte Eglise, qui désire tant le bien de ses enfants, a attaché de précieuses indulgences. Nous devons donc avoir à cœur de les connaître et de les gagner. Nous devons aussi avoir à cœur de les faire connaître aux fidèles confiés à nos soins, de les encourager constamment à les gagner. Nous devons les engager à prier, à entendre la sainte messe, à communier souvent pour le soulagement des âmes du purgatoire ; nous devons faire et leur faire faire, souvent, le chemin de la croix qui est d'une merveilleuse efficacité, pour le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire. En parcourant les diverses stations du chemin de la croix, on peut dire : O mon Dieu, je sais combien souffrent ces pauvres âmes ; mais je sais aussi que vous avez suivi, pour elles comme pour moi, cette voie douloureuse ; que pour elles, vous avez été plongé dans un océan de douleurs, que pour elles, vous êtes mort. Eh bien ! je vous en supplie, par les mérites de votre passion, regardez-les, avec miséricorde et amour ; ayez pitié de leurs maux ; appliquez-leur, abondamment, la vertu de votre sang, de ce sang divin qui m'appartient, puisque vous l'avez versé pour moi et dont une seule goutte aurait suffi pour sauver des milliers de mondes.

Quelle puissance dans une telle prière ! Comment Dieu ne l'aurait-il pas pour agréable ? Comment, aussitôt qu'il l'entend, son cœur ne serait-il pas touché ? Comment n'enverrait-il pas ses anges, messagers de la bonne nouvelle, annoncer à ces âmes leur délivrance ? " Toutes les fois, disait un jour Notre-Seigneur, à sainte Catherine de Pazzi, qu'une créature offre à mon Père, ce sang par lequel elle a été rachetée, elle lui offre un don d'un prix infini. "

Pensons donc souvent à ces pieuses paroles de saint Bernard : " levez-vous donc au secours de ces âmes ; intercédez par vos gémissements ; conjurez par vos soupirs ; multipliez vos prières offrez la satisfaction de l'auguste sacrifice. "

Oui, que nos prières, nos jeûnes, nos aumônes, notre ferveur au pied de l'autel et surtout pendant que nous immolons la Victime Sainte, viennent en aide à ces pauvres âmes. A leur tour, elles accoureront au chevet de notre agonie pour nous soutenir, nous animer, nous suggérer les sentiments qui préparent à paraître devant Notre-Seigneur, nous introduire dans l'assemblée des élus. Nous ne pouvons mettre en doute leur fidélité, leur gratitude, leur pouvoir, leur affection, pour qui les aime. Le Livre inspiré de l'Ecclésiastique nous adresse cette leçon : " *Benefac justo et invenies retributionem magnam*, faites du bien au juste et votre récompense sera grande. "

L'usage de déposer des fleurs sur les tombes et les cercueils n'a rien en soi de répréhensible. Gerbes et couronnes disent le regret des vivants pour ceux qui ne sont plus et leur respect pour des corps qui furent le temple du Saint-Esprit.

Tout de même le prêtre ferait une œuvre utile aux défunts et bien agréable à Dieu s'il faisait connaître aux familles chrétiennes un moyen simple et pratique de témoigner leurs regrets d'une manière simple et plus pratique. Qu'elles fassent célébrer des messes pour l'âme du défunt et qu'elles le fassent savoir par l'envoi aux parents d'une carte ou d'une lettre qui réjouira le cœur de ceux qui sont dans le deuil et la souffrance.

Chaque fois qu'une messe est célébrée, les Anges déposent auprès du trône de Dieu les mérites du sang divin répandu sur l'autel et il y a fête au purgatoire et au ciel.

Rendre gloire à Dieu, soulager les morts, se conformer au vœu de l'Eglise demandant qu'on prie pour les défunts, remplacer une dépense assez inutile par une aumône précieuse devant le Seigneur, quels puissants motifs pour le prêtre de recommander souvent cette pratique aux fidèles qui lui sont confiés ! Qu'il rappelle donc souvent à ces fidèles qu'il y a peut-être dans le gouffre du purgatoire quelques-uns de leurs parents qui souffrent d'étranges supplices. Ces fidèles ont été l'objet de l'amoureuse sollicitude de leur père et de leur mère ; ils ont recueilli les fruits de leurs labeurs. A l'heure du crépuscule, dans la paix du cœur quand le glas éparpille lentement ses notes plaintives aux échos de la ville ou du hameau, n'entendent-ils pas une voix d'outre-tombe qui leur dit : " Que de fois nous avons fait offrir le saint sacrifice de la messe ! C'est par lui que nous avons obtenu pour vous la grâce d'une bonne première communion, d'une vocation chrétienne. Ah ! faites couler à votre tour, pour le repos de nos âmes, ce sang précieux qui éteint les flammes des abîmes et qui force leurs portes terribles. Nous avons sauvé votre âme en priant pour elle ; rachetez les nôtres en priant pour nous : *miseremini mei, saltem, vos, amici mei.* "

Vous avez dressé des tombeaux somptueux et vous avez célébré de pompeuses funérailles. Mais nous vous demandons des secours plus utiles, les larmes et les prières qui partent du cœur, l'offrande du divin sacrifice qui purifie et qui rachète. O chers enfants, nous ne connaissons plus au purgatoire la vanité et ses calculs ; mais nous souffrons et il dépend de vous d'abréger cette épreuve.

CHAPITRE TREIZIEME

LA CHARITÉ ENVERS JÉSUS-HOSTIE

La foi nous enseigne que Notre -Seigneur a aimé tous les hommes ; il est mort pour tous ; il veut se donner en nourriture à tous ; il prépare son paradis pour tous. Cependant, on peut dire qu'il n'a aimé personne comme ses prêtres.

Nous savons ce qu'il a fait pour eux. " Il n'y a rien dans le monde plus grand que Jésus-Christ, dit Bossuet, et il n'y a rien de plus grand en Jésus-Christ que son sacrifice. " Or ce sacrifice, Jésus l'a confié à ses prêtres.

Voyez ce qui s'est passé au Cénacle. La poitrine oppressée du Christ s'est ouverte, en quelque sorte. Deux fleuves en ont jailli : l'Eucharistie et le sacerdoce ; l'Hostie et le prêtre ont la même source divine ; le Sacré-Cœur, l'Hostie et le prêtre sont faits l'un pour l'autre ; ils sont liés l'un à l'autre, indissolublement ; ils sont tous les deux, le don plein de l'amour éternel et infini.

Notre-Seigneur a appelé tous les hommes à la communion eucharistique ; mais la consécration de l'Hostie, il l'a réservée à des âmes de son choix, à des privilégiés.

> " *Sic sacrificium istud instituit*
> *Cujus officium committi voluit*
> *Solis presbyteris quibus sic congruit*
> *Ut sumant et dent ceteris.* "

Quel amour dans ce privilège ! Or il est juste de reconnaître cet amour par tous les hommages les plus fervents dont nos cœurs sont capables.

L'Eucharistie, nous prêtres surtout, nous devons l'aimer. Et qu'aimerions-nous, si nous n'aimions pas Jésus dans le Sacrement de son amour ! Nous devons l'aimer plus que les fidèles ; car elle est l'image et le fruit de notre parole ; elle est notre gloire

et le fondement de notre grandeur, puisque le pouvoir de la consacrer d'où se tire l'excellence de notre état, est plus grand que celui de faire toutes sortes de miracles ; elle est notre trésor, trésor très précieux et inépuisable, où nous pouvons prendre non seulement pour payer nos dettes envers la justice divine et nous enrichir plus abondamment que le reste des fidèles, mais prendre encore pour tous les besoins de nos proches, de nos amis, de l'univers entier, trésor où nous pouvons puiser la consolation si nous sommes affligés, la force si nous sommes faibles : *omnia habemus in Christo ;* trésor qui est notre pain quotidien, notre vie, la vie de notre corps en qui elle dépose les germes de notre immortalité ; la vie de notre esprit qu'elle éclaire et sanctifie, la vie de notre cœur qu'elle échauffe et qu'elle embrase, qui nous permet de dire avec l'Apôtre : " *vivo jam non ego, vivit in me Christus.* "

Et comment l'aimons-nous cette Sainte Eucharistie ? Quelle est cette Hostie que nous immolons à l'autel ? N'est-ce pas la charité vivante ? N'est-ce pas ce Pasteur généreux qui s'en allait autrefois, cherchant à travers les montagnes les brebis errantes d'Israël, affrontant pour les atteindre, et l'âpreté des sentiers et le danger des abîmes ? N'est-ce pas réellement lui qui descend en nous et qui descend dans toute la plénitude de son amour infini ? Et se pourrait-il, après cela, que sa présence en nous n'excitât pas notre charité, notre zèle, notre dévouement ? Quoi ! Pour avoir un instant reposé sur son sein, le disciple bien-aimé sentit des torrents de flamme déborder dans son âme de l'âme de son Maître. Et nous, à qui le même Sauveur s'unit tous les jours d'une manière plus intime, nous qui ne nous bornons pas à dormir sur son cœur, mais qui l'introduisons dans le nôtre, nous qui ne devenons plus, avec lui, pour ainsi dire, qu'une même substance, serait-il possible que nous sortissions moins embrasés de communications plus tendres ? Nous ne le verrions pas envahir nos puissances comme un victorieux incendie et nous ne serions pas portés à crier avec une angoisse de zèle : " Qui me donnera de jeter à tous les coins de l'univers et dans les entrailles de tous les humains, quelques étincelles de mon Amour ? "

Jamais un bon prêtre ne sort de ces contacts avec Dieu, sans en rapporter une âme plus brûlante pour sa gloire et pour le sa-

lut des âmes. Le Dieu qu'il offre à la sainte messe est toute miséricorde ; cet attribut est en lui comme une flamme qui le consume : *Ignis consumens est*, et qu'il est impatient de laisser déborder. Quand il entre dans le cœur d'un bon prêtre, il le lui communique avec abondance. C'est, aussitôt, en lui, une fièvre surhumaine de dévouement et de charité qui le transporte. C'est là ce que saint Vincent de Paul faisait, autrefois, entendre à ses prêtres, lorsqu'il leur adressait cette frappante question : "quand vous portez Jésus-Christ dans votre poitrine, ne sentez-vous pas comme une divine chaleur qui vous embrase et redouble l'amour que vous aviez pour vos frères ! "

Que de fois nous avons gravi les degrés de l'autel et offert le saint sacrifice de la messe ! Demandons-nous avec quelle préparation, quelle pureté, quelle ferveur, nous l'avons fait. Ne nous sommes-nous pas familiarisés avec le plus redoutable des mystères ? Où sont les mains tremblantes de nos premières messes ? Où sont les lèvres frémissantes et ce cœur qui battait à se rompre dans notre poitrine ?

On raconte du Père Lacordaire, qu'il descendait de l'autel le visage transfiguré, le front en feu, l'âme toute chaude et débordante de foi et d'amour, comme s'il fut descendu du Calvaire, après le crucifiement de Jésus.

On a dit d'un saint prêtre : sa manière de célébrer n'avait rien d'extraordinaire, mais il était impossible d'entendre sa messe sans dire : " c'est un saint, " tant il paraissait pénétré de la grandeur de l'action divine qu'il accomplissait. Heureux le prêtre qui donne cette édification. On s'aperçoit que tout en lui respire le ciel ; on sent qu'il n'est pas seul à l'autel, qu'ils sont deux, Jésus-Christ et lui, ou plutôt, Jésus-Christ dans son prêtre.

Et le Père Eudes disait : " Le saint sacrifice est quelque chose de si grand qu'il faudrait trois éternités pour l'offrir dignement ; la première pour s'y disposer ; la seconde pour le célébrer ; la troisième pour en rendre de dignes actions de grâces. "

Et comme cela se comprend facilement ! Que sommes-nous devant ce Fils éternel du Père, qui descend entre nos mains à l'autel ? Nous sommes des sujets pauvres et indigents devant le Roi de gloire. D'où vient, demandait-on à saint Martin, cette

frayeur, ce tremblement qu'on remarque en vous, quand vous entrez à l'église ? " Et comment ne tremblerais-je pas, répondait le thaumaturge des Gaules ? Je suis en présence de mon Juge. " Nous devons suivre l'avis de sainte Thérèse à ses filles : nous devons nous tenir devant l'Eucharistie, tout comme les Bienheureux se tiennent dans le ciel, devant l'essence divine. Nous devons au peuple ce grand respect pour la Sainte Eucharistie : un extérieur profondément religieux, un maintien recueilli, touchant, édifiant ; il a suffi à plusieurs de voir des saints à l'autel pour se convertir.

Demandons-nous quel a été notre zèle pour bien dire la messe, bien faire la préparation et l'action de grâces, afin de sanctifier toutes nos journées par cette double pensée : j'ai dit la messe ce matin, je la dirai demain.

Demandons-nous si l'amour de la divine Eucharistie nous a brûlé le cœur avant, pendant et après le divin sacrifice, si nous avons rapporté chaque jour à l'autel, comme le veut saint François de Sales, des nouvelles flammes d'amour.

Et ce Jésus que nous faisons descendre chaque matin de l'autel dans nos mains tremblantes d'émotion et d'amour, veut bien établir sa demeure parmi nous. Il tient les portes de son palais ouvertes à toutes les heures du jour pour nous recevoir, nous déclarant que son plaisir est de s'entretenir avec nous, de nous soulager dans nos peines, de nous ranimer dans nos langueurs, de nous enrichir dans notre pauvreté. Répondons par de fréquentes visites, à tant d'amour et de bonté.

Si nous eussions vécu au temps et au lieu où ce divin Sauveur vivait sur la terre avec les Apôtres, et qu'il nous eut invités à le venir voir ; si encore maintenant, il se montrait quelque part, ici-bas, sous une forme sensible, et nous conviait à aller à lui, nous n'aurions pas de langage assez énergique pour dire le crime de celui qui négligerait de le visiter. Or nous avons dans l'Eucharistie, le même Jésus-Christ, quoique invisible, que les Mages ont adoré, que la Judée a vu passer en faisant le bien. Et nous n'irions pas le visiter souvent !

Les hommes du monde tiennent à honneur d'être admis à la cour et à l'audience des rois. Et Jésus-Christ, le Roi des

rois, serait-il délaissé dans son sanctuaire par les prêtres ?

Si le ciel nous était ouvert et qu'il nous fut donné d'aller quelquefois nous mêler aux Séraphins qui entourent le trône de l'Agneau, nous nous estimerions heureux ; or dans l'Eucharistie, nous avons le Dieu du ciel, le même qui fait la joie et les délices des Saints ; il est caché, il est vrai : *verè Deus absconditus ;* mais il n'en est pas moins ce qu'il est dans le ciel ; l'aimable majesté, la souveraine puissance, l'infinie sagesse, la bonté ineffable, l'objet de l'adoration des Anges qui remplissent le sanctuaire. Laissons-nous attirer par ce paradis, en terre, et tâchons d'être capables de nous écrier avec le Prophète : " *quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum.* "

Ne l'oublions pas, le prêtre est le successeur des anciens lévites chargés de veiller à la garde du tabernacle. A eux de faire une garde assidue autour de ce précieux et inestimable dépôt qu'est l'Eucharistie, *depositum custodi*, de remplir sur la terre, devant le trône de la charité, l'office que remplissent les Anges dans les cieux devant le trône de la gloire, et d'y venir souvent, adorer et admirer, aimer et bénir, offrir des hommages pour ceux qui n'en offrent pas, réparer la froideur des lâches chrétiens, les outrages des méchants, par la ferveur de la prière, les larmes de son amour, répandues entre le vestibule et l'autel. Ce n'est qu'à ces conditions, que le ciel reconnaîtra en lui, le ministre du Dieu caché, l'homme de sa cour, l'ange visible, destiné à représenter aux yeux des peuples, ces célestes intelligences dont les phalanges invisibles entourent les tabernacles.

On se plaît avec qui l'on aime. Que les délices du prêtre soit donc de tenir compagnie à Notre-Seigneur, dans les tabernacles, de l'y adorer, l'y aimer, de lui recommander les besoins de son peuple, de le prier pour ses propres besoins, de chercher, auprès de lui, la consolation dans ses peines, le secours dans ses tentations et ses épreuves, la force dans ses faiblesses, la lumière dans ses ténèbres.

C'est là, qu'il obtiendra la conversion des pécheurs, la ferveur des tièdes, la sanctification des justes, la cessation des scandales ; c'est là, qu'il préparera ces exhortations qui vont au cœur, qu'il trouvera ces lumières surnaturelles, ces sages conseils, cette onc-

tion de la piété, ces saintes industries du zèle que ne peut donner le talent humain. En vain, on parlera dans la chaire, si auparavant, on n'a prié au pied de l'autel, et un quart d'heure de gémissements poussés par un saint prêtre dans le secret du sanctuaire, opère plus de prodiges dans l'ordre du salut que des journées entières de travaux et de fatigues. Les marches de l'autel, voilà la place chérie du prêtre, de l'apôtre ; c'est de là, qu'il remporte ses victoires, parce que c'est de là, qu'il fait descendre du ciel, ces traits puissants de la grâce qui vont terrasser les pécheurs. Et telle est la raison pour laquelle tant de saints prêtres ont été trouvés si souvent devant le tabernacle, et là, priant avec un zèle tout de feu, pour les péchés de leur peuple, ou quelques âmes en particulier, dont ils voulaient obtenir la conversion. Voilà pourquoi, le grand apôtre des Indes, passait les nuits en prière, devant la Sainte Eucharistie, pour obtenir le succès des travaux du jour, convaincu de cette maxime, qu'il nous a laissée dans ses écrits, que la grande œuvre de la conversion de âmes, doit se traiter dans le secret, avec Dieu, bien plus que dans des discours avec des pécheurs. " *Sæpius de animarum salute secreto agendum esse cum Deo quam de ipsâ cum illis colloquendum.* "

Puisse Dieu allumer dans le cœur du prêtre, cet amour de l'Eucharistie, et lui donner la nostalgie de l'autel. Souvent, le prêtre dans le ministère, a besoin de conseil pour résoudre ses doutes, de lumière pour éclairer son ignorance, de directeur pour lui tracer sa route, et souvent, il n'a sous sa main, personne à qui il puisse recourir ; mais qu'il aille au pied de l'autel. Là, celui qui est la lumière de la vie, fera luire le grand jour, au milieu des ténèbres de son âme ; Jésus-Christ lui-même, se fera son directeur, son conseiller, son docteur et son guide : " *accedite ad eum et illuminamini.* " Souvent aussi, il succombe sous le poids de la peine, et il n'a pas de cœur ami, dans lequel il puisse s'épancher, qu'il aille à Jésus dans son Sacrement, qu'il lui raconte toutes ses peines, avec la simplicité d'un ami parlant à un ami, et il sentira toute la vérité de cette douce promesse : " *venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.* " Il était venu triste et abattu ; il s'en retournera inondé de consolations et de bonheur.

Allons, souvent, visiter Notre-Seigneur. " *Magister adest et vocat te,* " " le Maître est là ; il vous attend. " " *Ubi sum ego illic et minister meus erit* (SAINT JEAN, 12). Il veut que là où il est, nous y soyons avec lui. Là, prosternés en présence de l'Agneau toujours immolé et toujours vivant, nous présenterons par Lui, en Lui et avec Lui, nos adorations et nos hommages à l'auguste Trinité, et nous commencerons, ainsi, dès ce monde, la vie des bienheureux. Nos autels deviendront comme autant d'entrepôts entre le ciel et la terre.

Disons à Jésus, du fond du cœur : O Jésus, c'est sur votre cœur adorable que notre tête viendra se reposer tous les matins, tous les soirs et, s'il est possible, plusieurs fois dans la journée. O Dieu d'amour, de miséricorde et de paix. O agneau qui continuez à être immolé pour les péchés du monde et, qui ne vous plaignez jamais, nous viendrons apprendre la patience, le sacrifice, l'amour des âmes. Soirées de nos jours laborieux, vous nous serez plus rafraîchissantes et plus douces. Heures bénies, passées au coin du sanctuaire, loin de tout bruit et de tout regard, vous vous écoulerez vite, mais vous nous mettrez au cœur des joies et des félicités qui seront pour nous un dédommagement précieux. Merci, Seigneur, de nous appeler et de nous recevoir comme vous le faites.

CONCLUSION

N'oublions donc jamais que la vertu de charité réclame une place à part dans l'estime et dans la vie du prêtre. Nous ne devons pas oublier ce que le Pontife nous a dit, en nous imposant la chasuble le jour de notre ordination : revêtez ce vêtement sacerdotal, qui symbolise la charité. De même que la chasuble couvre les autres vêtements, les contenant et les renfermant en elle, de même la charité, dont elle est le signe, doit résumer et perfectionner toutes nos vertus.

Aimons donc Dieu de tout notre cœur. " L'amour de Dieu, dit saint François de Sales, est une vertu non pareille, la vie et l'âme de toutes les autres vertus qu'elle embaume et parfume de son odeur céleste, par le moyen de laquelle, elles sont rendues de grand prix devant Dieu. " Elle est relativement aux autres vertus ce qu'est le général, par rapport à son armée, ce qu'est le soleil, par rapport aux autres astres du firmament, la rose, reine des fleurs, par rapport aux autres fleurs, l'or, par rapport aux autres métaux. Elle seule tient l'étendard dans l'armée des vertus ; c'est le seul drapeau, sous lequel, Notre-Seigneur les fait combattre.

Aimons Dieu pour lui-même ; il le mérite pour ses perfections infinies. Il possède toutes les perfections. Bon, n'est-il pas vrai, est le cœur de notre père et de notre mère, belle est la fleur des champs, la mélodie de la musique, l'harmonie de la nature, la magnificence du firmament parsemé d'étoiles. Toutes ces beautés, ces bontés, ne sont qu'un pâle reflet, une faible émanation de la bonté et de la beauté de Dieu. Toutes les gouttes de perfections répandues sur la créature, se trouvent en Dieu, comme en leur source, comme en un vaste océan, sans rivage et sans fond.

Aimons Dieu aussi par reconnaissance pour l'immense amour qu'il nous porte. Si l'on réunissait l'amour de tous les hommes,

de tous les saints, de tous les anges, on ne parviendrait pas à égaler la moindre partie de l'amour que Dieu porte à chacun de nous ; car il nous aime infiniment.

Aimons le prochain. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont comme deux anneaux passés l'un dans l'autre et mis au doigt ; on ne peut en ôter l'un sans l'autre. Il faut les tirer ensemble. Ces deux amours sont inséparables. L'un ne peut jamais subsister sans l'autre, parce que ce n'est qu'un même amour de charité qui nous porte à aimer Dieu et le prochain pour Dieu. Ainsi, nous ne pouvons aimer Dieu sans aimer le prochain, ni aimer le prochain, avec un amour de charité, sans aimer Dieu.

Quoi de plus divin, que de consacrer toutes ses facultés, tout son temps, toute sa personne à la même œuvre pour laquelle Jésus-Christ a prodigué ses sueurs, ses larmes, son sang, sa vie, à l'œuvre de sa gloire infinie qui est le principe et la fin de ses opérations, dans l'univers et dans tous les siècles ! Quoi de plus avantageux pour nous et pour tous les autres, que de coopérer, avec un Dieu Rédempteur, au salut des créatures, qu'il admet en participation de sa nature divine et de son royaume éternel ?

Porter aux âmes les bienfaits du Verbe incarné, les convertir leur faciliter le chemin du ciel, les provoquer à de continuelles ascensions dans le chemin de la sainteté, c'est la belle mission qu'est la nôtre.

Prenons l'habitude de manifester à Dieu cet amour, par ce qu'on appelle des *oraisons jaculatoires*. Il nous est arrivé, déjà, de nous trouver près d'un brazier ardent. Avec quelle abondance il s'en échappait des étincelles qui s'élevaient dans les airs. Voilà l'image de ce que doit être notre cœur. A chaque instant, s'il est embrasé du feu de la charité, il faut qu'il en jaillisse des élans d'amour, courts, vifs, spontanés, qui montent droit vers le ciel et aillent jusqu'à Dieu.

Accoutumons-nous à voir Dieu toujours présent devant nous, et à nous entretenir familièrement avec lui, comme avec notre meilleur ami. Ouvrons-lui notre cœur ; parlons-lui de nos peines, de nos joies, de nos craintes. Nous n'avons pas besoin, pour cela, de l'aller chercher bien loin, puisqu'il est toujours près de nous. Si nous travaillons, si nous marchons, si nous restons assis.

il ne nous quitte pas un instant ; si nous dormons, il se place à côté de nous, il s'assied en quelque sorte sur notre chevet, afin de mieux veiller sur nous. " *Quiesces et suavis erit somnus tuus. Dominus enim erit in latere tuo.* (PROV. III).

Disons-lui souvent : " Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. " Sachons profiter de tout, pour élever notre âme, vers lui, et nous exciter à son amour. Lorsque, par exemple, nous apercevons une belle campagne, un site agréable, disons : " Mon Dieu, que vos œuvres sont belles ! " ou bien : " Seigneur, si vos ouvrages ont tant de beauté, que devez-vous donc être vous-même ! " A la vue de magnifiques demeures, disons : " que sont ces demeures brillantes, en comparaison du ciel ! O mon Dieu, donnez-moi votre paradis. " Lorsqu'on parle, devant vous, de richesses, de gloire, d'honneurs, disons : " O mon Dieu,vous seul me suffisez ; vous êtes tout mon bien et toute ma gloire. " Si nous apercevons un pauvre pécheur qui offense Dieu, disons : " O Jésus, ayez pitié de cet homme. " Ensuite revenons à nous-mêmes. " Hélas ! je ferais peut-être encore pis que lui, si vous m'abandonniez à ma faiblesse. Que votre miséricorde soit à jamais bénie. " Quand il nous arrive quelque disgrâce, ou que quelque chose nous chagrine, disons : " Mon doux Jésus, veuillez prendre part à ma peine et me soulager ; vous voyez ce que je souffre. " Après nos fautes, crions-lui : " Jésus miséricorde. " Mille fois le jour, disons que nous l'aimons de tout notre cœur. Que la vue de l'étoile qui brille au firmament, du soleil qui darde, sur le monde, ses rayons lumineux, du fleuve qui se précipite vers l'océan, de la campagne couverte de moissons, de l'oiseau qui chante, de la fleur qui réjouit nos regards, de la foule qui s'agite... fasse sortir de notre cœur un cri d'admiration, de louange et d'amour.

Suivons la règle , que donne saint Bernard, à tous les ouvriers évangéliques : soyons bassin et non canal, leur disait-il, par nos prières, par nos bonnes œuvres, par notre zèle pour la gloire de Dieu ; remplissons-nous de grâces comme un bassin, puis, nous les communiquerons aux autres et nous ne serons pas comme un canal où l'eau passe sans qu'elle y demeure. Nous sommes les instruments de Dieu et nous travaillons, sous lui, comme sous un

maître architecte qui assigne à chacun sa tâche, selon le but qu'il se propose. Nous ferons d'autant plus de bien, que nous serons plus unis à Dieu et que nous nous rendrons plus dépendants de sa conduite.

Aimons Dieu, aimons le prochain : " *dum tempus habemus, operemur bonum,* " (GALAT. VI, 10). faisons le bien, tandis que nous en avons le temps ; accumulons, derrière nous, des années de bonnes actions et de mérites ; soyons saintement passionnés pour la gloire de Jésus. Et le jour de notre mort, nous nous endormirons, ici-bas, dans une sécurité sans mélange, nous irons nous réveiller aux cieux, dans une félicité sans limites.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 7

Chap. I. La Charité envers Dieu 11
1. — La Charité est la première des vertus 11
2. — Grandeur de l'amour de Dieu pour l'homme 13
3. — Amour de l'homme pour Dieu 26
4. — La charité et le prêtre 39

Chap. II. La Charité envers le prochain 52
1. — L'amour du prochain est un devoir nécessaire 52
2. — C'est un devoir doux et agréable 60
3. — Comment doit se pratiquer cet amour 61
4. — La charité du prêtre doit être surnaturelle 69

Chap. III. La Charité envers les Supérieurs 76
1. — Amour pour le Saint-Père 76
2. — Amour pour son Evêque 80

Chap. IV. La Charité envers les Confrères 85
1. — Elle est le caractère distinctif du prêtre 85
2. — Elle s'oppose surtout aux péchés de la langue 89

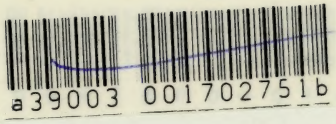
Chap. V. Zèle pour le salut des âmes 95
1. — Ce zèle est le fruit nécessaire de l'amour de Dieu 95
2. — Il doit être surnaturel 109
3. — Il doit être gracieux 112
4. — Il doit être persévérant 122
5. — Il doit être soutenu par la prière 124
6. — Il doit s'appuyer sur la sainteté 131
7. — Récompense du zèle 134

Chap. VI. La Charité dans la prédication 141
" **VII. La Charité dans la confession** 149
" **VIII. La Charité envers les enfants** 156
" **IX. La Charité envers les pauvres** 169
" **X. La Charité envers les malades** 174
" **XI. La Charité envers les affligés** 180
" **XII. La Charité envers les âmes du Purgatoire** 183
" **XIII. La Charité envers Jésus-Hostie** 191

Conclusion 198

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001702751b

BX 874 .M36A43 1916 V9
MATHIEU, OLIVIER ELZEA
A MES PRETRES.

CE BX 0874
.M36A43 1916 V009
COO MATHIEU, OLI A MES PRET
ACC# 1325962

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 05 09 13 18 7